

ISSN 2071 - 1964

**Revue interafricaine de littérature,  
linguistique et philosophie**

# **Particip'Action**

**Revue semestrielle. Volume 12, N°1 – Janvier 2020  
Lomé – Togo**

**ADMINISTRATION DE LA REVUE PARTICIP'ACTION**

<b>Directeur de publication</b>	: Pr Komla Messan NUBUKPO
<b>Coordinateurs de rédaction</b>	: Pr Martin Dossou GBENOUGA : Pr Kodjo AFAGLA
<b>Secrétariat</b>	: Dr Ebony Kpalambo AGBOH : Dr Komi BAFANA : Dr Kokouvi M. d'ALMEIDA : Dr Isidore K. E. GUELLY

**COMITE SCIENTIFIQUE ET DE RELECTURE**

**Président:** Serge GLITHO, Professeur titulaire (Togo)

*Membres:*

Pr Augustin AÏNAMON (Bénin), Pr Kofi ANYIDOHO (Ghana), Pr Zadi GREKOU (Côte d'Ivoire), Pr Akanni Mamoud IGUE, (Bénin), Pr Mamadou KANDJI (Sénégal), Pr Taofiki KOUMAKPAÏ (Bénin), Pr Guy Ossito MIDIOHOUAN (Bénin), Pr Bernard NGANGA (Congo Brazzaville), Pr Norbert NIKIEMA (Burkina Faso), Pr Adjaï Paulin OLOUKPONA-YINNON (Togo), Pr Issa TAKASSI (Togo), Pr Simon Agbéko AMEGBLEAME (Togo), Pr Marie-Laurence NGORAN-POAME (Côte d'Ivoire), Pr Kazaro TASSOU (Togo), Pr Ambroise C. MEDEGAN (Bénin), Pr Médard BADA (Bénin), Pr René Daniel AKENDENGUE (Gabon), Pr Konan AMANI (Côte d'Ivoire), Pr Léonard KOUSSOUHON (Bénin), Pr Sophie TANHOSOU-AKIBODE (Togo).

**Relecture/Révision**

- Pr Serge GLITHO
- Pr Ataféi PEWISSI
- Pr Komla Messan NUBUKPO

Contact : Revue *Particip'Action*, Faculté des Lettres, Langues et Arts de l'Université de Lomé – Togo.

01BP 4317 Lomé – Togo

Tél. : 00228 90 25 70 00/99 47 14 14

E-mail : [participaction1@gmail.com](mailto:participaction1@gmail.com)

© Janvier 2020

ISSN 2071 – 1964

Tous droits réservés

## LIGNE EDITORIALE

*Particip'Action* est une revue scientifique. Les textes que nous acceptons en français, anglais, allemand ou en espagnol sont sélectionnés par le comité scientifique et de lecture en raison de leur originalité, des intérêts qu'ils présentent aux plans africain et international et de leur rigueur scientifique. Les articles que notre revue publie doivent respecter les normes éditoriales suivantes :

### La taille des articles

Volume : 15 à 16 pages ; interligne : 1,5 ; pas d'écriture : 12, Times New Roman.

### Ordre logique du texte

- Un **TITRE** en caractère d'imprimerie et en gras. Le titre ne doit pas être trop long ;
- Un **Résumé** en français qui ne doit pas dépasser 6 lignes (60 mots)
- Les **Mots-clés** ;
- Un résumé en anglais (**Abstract**) qui ne doit pas dépasser 8 (huit) lignes ; Ce résumé doit être traduit en français.
- **Key words** ;
- **Introduction** ; elle doit mettre en exergue la problématique du travail
- **Développement** ;

Les articulations du développement du texte doivent être titrées et/ou sous titrées ainsi :

1. Pour le **Titre** de la première section
- 1.1. Pour le **Titre** de la première sous-section
2. Pour le **Titre** de la deuxième section
- 2.1. Pour le **Titre** de la première sous-section de la deuxième section
- 2.2. etc.

- **Conclusion**

Elle doit être brève et insister sur l'originalité des résultats de la recherche menée.

- **Bibliographie**

Les sources consultées et/ou citées doivent figurer dans une rubrique, en fin de texte, intitulée :

### **Bibliographie.**

Elle est classée par ordre alphabétique (en référence aux noms de famille des auteurs) et se présente comme suit :

Pour un livre : NOM, Prénom (ou initiaux), (Année de publication). *Titre du livre (en italique)*. Lieu d'édition, Maison d'édition.

Pour un article : NOM, Prénoms (ou initiaux), (Année de publication). "Titre de l'article" (entre griffes) suivi de in, *Titre de la revue (en italique)*,

Volume, Numéro, Lieu et année d'édition, Indication des pages occupées par l'article dans la revue.

Les rapports et des documents inédits mais d'intérêt scientifique peuvent être cités.

#### **La présentation des notes**

La rédaction n'admet que des notes en bas de page. Les notes en fin de texte ne sont pas tolérées.

Les citations et les termes étrangers sont en italique et entre guillemets « ».

Les titres d'articles sont entre griffes “ ”. Il faut éviter de les mettre en italique.

Les titres d'ouvrages et de revues sont en italique. Ils ne sont pas soulignés.

La revue *Particip'Action* s'interdit le soulignement.

Les références bibliographiques en bas de page se présentent de la manière suivante : Prénoms (on peut les abrégier par leurs initiaux) et nom de l'auteur, *Titre de l'ouvrage*, (s'il s'agit d'un livre) ou “Titre de l'article”, *Nom de la revue*, (vol. et n°), Lieu d'édition, Année, n° de pages.

Le système de référence par année à l'intérieur du texte est également toléré.

Elle se présente de la seule manière suivante : Prénoms et Nom de l'auteur (année d'édition : n° de page). NB : Le choix de ce système de référence oblige l'auteur de l'article proposé à faire figurer dans la bibliographie en fin de texte toutes les sources citées à l'intérieur du texte.

Le comité scientifique de lecture est le seul juge de la scientificité des textes publiés. L'administration et la rédaction de la revue sont les seuls habilités à publier les textes retenus par les comités scientifiques et de relecture. Les avis et opinions scientifiques émis dans les articles n'engagent que leurs propres auteurs. Les textes non publiés ne sont pas retournés.

La présentation des figures, cartes, graphiques... doit respecter le format (format : 12,5/26) de la mise en page de la revue *Particip'Action*.

Tous les articles doivent être envoyés aux adresses suivantes : **participation1@gmail.com**

NB1 : Chaque auteur dont l'article est retenu pour publication dans la revue *Particip'Action* participe aux frais d'édition à raison de 50.000 francs CFA (soit 75 euros ou 100 dollars US) par article et par numéro. Il reçoit, à titre gratuit, un tiré-à-part.

NB2 : La quête philosophique centrale de la revue *Particip'Action* reste: **Fluidité identitaire et construction du changement: approches pluri-et/ou transdisciplinaires.**

Les auteurs qui souhaitent se faire publier dans nos colonnes sont priés d'avoir cette philosophie comme fil directeur de leur réflexion.

La Rédaction

## SOMMAIRE

### LITTÉRATURE

1. Impostures et figures de l'imposteur dans le theatre d'Afrique noire francophone  
**Komi Seexonam AMEWU.....9**  
  
The Quest for Cultures Adequacy through Tricksters Characters in Louise Erdrich's *Love Medicine*  
**Amédée NAOUNOU.....25**
2. Literary Onomastic Study of *The Autobiography of Miss Jane Pittman* by Ernest Gaines: An Attempt to Eradicate Racial Stratification in the South  
**Kouassi Zamina JOHNSON.....43**
3. Images de la femme dans l'œuvre romanesque d'Abdoulaye Sadjì : *Maimouna et Nini, Mulâtresse du Sénégal*  
**Gnabana PIDABI.....63**
4. Le récit transpersonnel chez Marguerite Yourcenar et Annie Ernaux : une reconfiguration postmoderne de l'écriture de soi  
**Abdoulaye DIOUF.....81**
5. Isolement et Travail de deuil dans "A Temporary Matter" de Jumpha Lahiri  
**Alexandre NUBUKPO.....103**
6. Personnalité et complexe dans *Almayer's Folly* (1895) de Joseph Ibrahima Lô.....123
7. Immigration et altérité dans *inassouvies, nos vies* de fatou diome  
**Ndèye Astou GUEYE.....141**

### LINGUISTIQUE

8. Quelques aspects énonciatifs des contes africains : une analyse de kákâájè ví, conte baoulé  
**André-Marie BEUSEIZE.....165**

9. Correcting Errors in Beninese EFL Classes: Case Study of some Secondary Schools  
**Evariste Assogba KOTTIN.....181**
11. Problematique de la concatenation des consonnes en nawdm  
**Méterwa akayaou OURSO & Djahéma GAWA.....195**

### **PHILOSOPHIE ET SCIENCES SOCIALES**

12. Pouvoir exécutif et gouvernance en Afrique  
**Ebisseli Hyacinthe NOGBOU.....213**
13. La prostitution et ses emplois indirects: un moyen d'amélioration des conditions de vie dans la ville de Bouaké?  
**Yao Jean-Aimé ASSUE.....225**
14. La soumission de la société africaine tribale au sacré, une antinomie à la libre pensée  
**Django KOUAMÉ.....251**



## **LITTERATURE**



## IMPOSTURES ET FIGURES DE L'IMPOSTEUR DANS LE THEATRE D'AFRIQUE NOIRE FRANCOPHONE

**Komi Seexonam AMEWU**  
Université de Lomé, Togo

### **Résumé**

Dans cet article, notre objectif consiste à mettre en relief, par une approche à la fois descriptive et sociocritique, la question des impostures et des imposteurs à travers le théâtre d'Afrique noire francophone. Il se dégage de notre étude que ce théâtre, tout en suivant les réalités du continent, fait apparaître essentiellement les impostures coloniales, religieuses et sociopolitiques. Il s'avère que les imposteurs qui sont à l'origine de ces impostures sont, entre autres, les colonisateurs blancs, les féticheurs, les pasteurs, les administratifs et les dirigeants politiques qui ont pour dénominateur commun le mensonge, l'hypocrisie, le déguisement et le non respect de ce qui est professé soi-même. Cette analyse s'attelle donc à la présentation de ces différents aspects.

**Mots-clés :** Théâtre, impostures, imposteurs, démarche descriptive, sociocritique.

### **Abstract**

In this article, our objective is to highlight, through a descriptive and sociocritical approach, the question of impostures and impostors through the theater by francophone black Africans. It results from our study that this theater, while following the realities of the continent, uncovers mainly the colonial, religious and sociopolitics impostures. It turns out that the impostors who are at the origin of this impostures are among others: the white colonizers, the witch doctors, the pastors, the administrators, and the political leaders who have as a common denominator telling lies, hypocrisy, disguise and no respect for what they proclaim. This analysis therefore focuses on the presentation of these different aspects.

**Keywords:** Theater, impostures, impostors, descriptive approach, sociocritical.

### **Introduction**

Si, depuis des temps immémoriaux, l'honnêteté constitue l'une des vertus les plus recherchées chez les humains, c'est en raison du fait que les mensonges, les escroqueries, les usurpations, les hypocrisies et les apparences trompeuses dans leur ensemble ont tendance à prendre le dessus sur la vérité. L'ivraie semble dominer à tout point de vue le bon grain, à telle enseigne qu'on assiste le plus souvent à des situations regrettables et insoutenables. Des loups se métamorphosent facilement en agneaux pour tromper la vigilance des imprudents et les détruire. Ainsi, partout et en tout temps, la circonspection apparaît comme la règle d'or sur laquelle se basent ceux qui tiennent à leur survie.

Plusieurs écrits historiques, sociologiques, philosophiques et littéraires sont conçus pour témoigner justement de ces faits et attirer l'attention des uns et des autres sur l'existence des imposteurs. Le théâtre, ce genre littéraire qui tient à la fois de l'écrit, de l'oral et du spectacle, n'est pas en reste. Nombreux sont, en effet, les dramaturges qui, à l'instar de Molière (*Tartuffe*, *Dom Juan*, *Le malade imaginaire*, *Misanthrope*), ont thématiqué dans leurs œuvres les impostures et ont présenté les imposteurs sous divers aspects. Les dramaturges négro-africains francophones, particulièrement, s'appuient sur l'histoire, les traditions et les réalités sociopolitiques pour faire de même. Ainsi, à travers notre étude intitulée « Impostures et figures de l'imposteur dans le théâtre d'Afrique noire francophone », nous voudrions répondre aux interrogations suivantes: quels sont les liens entre le genre théâtral et l'imposture ? Quelles sont les différentes formes d'impostures présentées dans le théâtre négro-africain francophone ? Quel visage prend l'imposteur à travers ce théâtre ? Il s'agit donc de présenter les différentes formes d'impostures et les traits caractéristiques des imposteurs mis en relief dans les œuvres théâtrales du continent noir, tout en n'oubliant pas au préalable d'établir une corrélation entre la spécificité du théâtre et l'imposture.

Afin d'illustrer nos analyses, nous nous servons principalement d'un corpus de six pièces<sup>1</sup>, notamment : *Trois prétendants...un mari* de Guillaume Oyono Mbia, *La marmite de Koka-Mbala* et *L'oracle* de Guy Menga, *Le respect des morts* d'Amadou Koné, *La secrétaire particulière* de Jean Pliya et *La république des slips* d' Ayayi Togoata Apedo-Amah et de Charles Manian.

Notre démarche qui est essentiellement descriptive<sup>2</sup>, ne manquera pas aussi de prendre appuie sur la sociocritique définie par Pierre Zima (1985, p.9) comme une méthode s'intéressant à la question de savoir comment des problèmes sociaux et des intérêts de groupe sont articulés sur les plans sémantique, syntaxique et narratif.

### **1- Les liens entre la spécificité du théâtre et l'imposture**

L'imposture est généralement définie comme une action de tromper par de fausses apparences ou des allégations mensongères, de se faire passer pour ce qu'on n'est pas. Elle est aussi perçue comme le caractère de tromperie, de supercherie que revêt quelque chose. La notion d'imposture renvoie ainsi aux mensonges, aux tromperies, aux déguisements, aux hypocrisies, aux escroqueries, aux séductions à des fins malveillantes et aux abus de confiance.

Parmi les genres littéraires, le théâtre apparaît comme le genre par excellence de la traduction de l'imposture. Non seulement il est un médium

---

<sup>1</sup> Dans ce corpus, il est à distinguer deux catégories de pièces. Tandis que la première catégorie, constituée de *Trois prétendants...un mari*, *La marmite de Koka-Mbala*, *L'oracle* et de *Le respect des morts*, traite principalement des questions de traditions et de conflits de cultures liés à la colonisation, la deuxième catégorie composée de *La secrétaire particulière* et de *La république des slips* est tournée vers les réalités sociopolitiques beaucoup plus actuelles. Nous avons trouvé ces deux catégories de pièces représentatives en ce qui concerne la question d'imposture dans le théâtre d'Afrique noire francophone.

<sup>2</sup> La démarche descriptive fait référence à une analyse qui s'attache à rendre compte principalement des seules phrases réalisées issues d'un corpus représentatif. Jean Lebel dans *Le dictionnaire du littéraire* (2010, p.179) trouve que la description peut être envisagée aujourd'hui « comme une unité textuelle qui développe un thème clé, mot unique, exprimé ou non, dans un déploiement lexical régi et structuré par des lois de hiérarchisation, de classement, de progression ». Selon lui, la description rend compte des propriétés qui identifient un personnage, un lieu, un objet, une situation.

efficace pour dénoncer les travers qui y sont liés, mais aussi il est un art en lui-même fallacieux et hypocrite. En effet au théâtre, les acteurs, s'ils tiennent à remplir convenablement leur mission, sont obligés de vider leur être pour que l'être des personnages puisse prendre place en eux. Ainsi, dans l'intention de donner des impressions et de produire des effets sur les spectateurs, on les voit couvrir leur visage ou se parer d'accoutrements avant d'évoluer sur scène. Cette attitude des acteurs consistant à se déguiser pour dissimuler leur propre identité ou à présenter une apparence trompeuse sous laquelle ils s'efforcent de cacher leurs véritables sentiments, leur véritable nature, démontre suffisamment que l'art théâtral nous situe dans le faux et dans l'illusion qui sont consubstantiels à l'imposture. Kossi Efoui (1999), au cours d'une table ronde, peut alors dire que « le masque au théâtre ne cache pas le visage ni ne révèle une quelconque vérité mais jette le doute sur la prétendue vérité du visage. Au moment où le comédien enlève le masque et voit son propre visage comme un masque dans le miroir, l'évidence du visage est mise en crise par la présence du masque. »<sup>3</sup>

Il faut dire que cette imposture théâtrale s'intensifie avec la méthode distanciatrice chère au dramaturge allemand Bertolt Brecht. Théoriquement,

« la distanciation impose un écart entre le réel et la représentation. Elle vise en quelque sorte à "étrangéfier" ce qui paraît familier au spectateur. Celui-ci observe dès lors la scène sans s'identifier pleinement aux personnages et aux situations qui lui sont présentés, il ne réagit plus seulement par les affects (rire, larmes...), mais acquiert un certain recul qui est la condition d'une réception critique ». (Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, 2010, p.195)

La méthode distanciatrice part du principe qu'un processus de réflexion aboutissant à une compréhension approfondie d'un état de fait,

---

<sup>3</sup> Kossi Efoui au cours de la table ronde " *Africanité et création contemporaine* " qui s'est tenue à l'université de Rennes 2 / Haute-Bretagne dans le département des Arts du spectacle, le 13 janvier 1999 sous la direction de Sylvie Chalaye, avec la participation de Caya Makhélé (Congo-Brazzaville), de Koffi Kwahulé (Côte d'Ivoire) et de Kossi Efoui (Togo).

pourtant connu depuis longtemps, ne peut débiter chez le spectateur que lorsque des choses connues et quotidiennes, comme les faits de société, apparaissent dans un contexte nouveau et étrange. Il s'agit donc d'enlever aux faits leur caractère familier et évident pour provoquer l'étonnement et la curiosité. Ce phénomène, encore nommé "l'effet-V", est précisé comme suit par Bertolt Brecht (cité dans le n° spécial (133-134) de la revue *Europe*, 1957, p.201-202) :

L'effet-V consiste en ce que la chose qu'il s'agit de faire comprendre, sur laquelle on veut attirer l'attention, est transformée, de chose habituelle, familière et immédiate qu'elle était, en une chose singulière, frappante (voire choquante), inattendue. Ce qui se comprenait de soi-même est rendu en un sens incompréhensible, mais seulement afin de le rendre mieux compréhensible. Pour qu'une chose connue devienne une chose reconnue (remarquée), il faut qu'elle cesse de passer inaperçue ; il faut briser avec l'habitude qui fait que cette chose n'a pas besoin d'explication. Il faut mettre sur l'événement le plus commun, insignifiant, mille fois répété, le sceau de l'inhabituel.

Brecht est convaincu que c'est par l'introduction des scènes insolites, en rupture avec l'action, que le spectateur est incité à ne pas accepter le sujet sans réflexion. Pour créer l'insolite, il propose plusieurs procédés de recul. Parmi ces procédés distanciateurs, nous retenons principalement le théâtre dans le théâtre qui est une potentialisation de l'imposture théâtrale, en ce qu'on assiste à une sorte de double représentation durant laquelle des acteurs jouent des personnages qui à leur tour assument le rôle d'acteurs jouant des personnages. C'est ce que souligne Philippe Wellnitz (2004, p.46) lorsqu'il déclare : « Le théâtre dans le théâtre, c'est toujours le théâtre qui se dédouble. Il y a d'une part le miroir réfléchissant qui renvoie au public l'image du monde du théâtre. Il y a ensuite le miroir trompeur qui joue sur les ressemblances, fait hésiter entre la réalité et son double ». En effet, cette technique consiste à faire coïncider la fable des pièces avec leur mise en scène. Le dramaturge présente ainsi des personnages confondus avec des acteurs jouant des rôles déterminés et conscients d'être en train de faire un jeu théâtral.

De toute façon, qu'il s'agisse du théâtre mimétique (le théâtre qui veut imiter scrupuleusement la vie) ou du théâtre épique (celui qui se base sur la distanciation) ou encore d'autres formes de théâtre, il est indéniable que l'imposture leur est intrinsèque. Et s'il advient que le spectacle théâtral mette en scène des usurpateurs et des escrocs de tout genre, le spectateur se retrouve devant une double imposture. Le théâtre négro-africain francophone n'échappe pas à cette remarque. Il met en exergue plusieurs formes d'imposture.

## **2- Les différentes formes d'imposture**

Les formes d'imposture mises en relief dans les dramaturgies d'Afrique noire francophone sont nombreuses. Toutefois, dans le cadre de cette étude, nous ciblons particulièrement les impostures coloniales, les impostures religieuses et les impostures socio-politiques liées au monde moderne.

Parler des impostures coloniales, c'est se référer à l'histoire qui renseigne sur l'arrivée des Occidentaux sur le sol africain et de ses implications. Ces Occidentaux, dans leur entreprise colonisatrice, prétendent avoir pour mission la civilisation des Africains qu'ils considèrent comme des "sauvages". Mais au fil du temps, il a été constaté que ce sont plutôt les richesses que renferme l'Afrique qui les intéressent réellement. Ainsi, de l'intention de civiliser, on en arrive à la situation d'exploitation. Ce constat laisse apparaître que l'entreprise coloniale constitue une vaste imposture révélée dans plusieurs œuvres dramatiques francophones. Il faut souligner qu'en dehors de l'aspect économique, l'imposture coloniale est encore plus visible à travers les métamorphoses subies par les Africains au cours de cette colonisation. Les dramaturges négro-africains présentent ces derniers comme des êtres généralement méconnaissables en étant au contact avec les colonisateurs blancs. Cette situation s'explique par les grands bouleversements intervenus dans leurs habitudes pendant et après cette période. Dans *Trois prétendants ... un mari* de Guillaume Oyono-Mbia, il s'agit d'une tradition bafouée à cause de l'instruction donnée par le

colonisateur. En effet, Juliette qui fréquente l'école des Blancs, trouve inadmissible que ses parents cherchent à la marier à un homme sans son consentement. Devant son refus d'obtempérer, ses parents scandalisés pointent un doigt accusateur vers les colonisateurs qui, selon eux, ont fait en sorte que leur monde soit à l'envers. A ce propos, les interrogations suivantes sont assez évocatrices :

« Mbarga : Quand nos ancêtres étaient, est-ce que de pareilles choses se seraient passées ?

Tous : (avec fermeté) Jamais !

Mbarga : N'est-ce pas que les Blancs sont venus nous gâter le pays ? (p.78)

Sanga-Titi : (...) Que les gens meurent d'accident c'est à peine admissible, autrement, où sont les grands hommes des temps passés, ceux-là qui avaient vécu avant que les Blancs ne nous aient apporté des accidents et des hôpitaux ? » (p.87)

Outre le travestissement des coutumes que déplorent ces personnages de *Trois prétendants ... un mari*, la colonisation est à l'origine d'une autre forme d'imposture, celle qui consiste à se faire passer pour ce qu'on n'est pas. Nous voulons évoquer l'imitation servile dont font preuve certains Africains qui n'ont jamais cessé de singer les manières des Européens. Dans *La secrétaire particulière* de Jean Pliya, M. Chadas, malgré une chaleur torride, se dit contraint de porter sa veste pour préserver l'apparence d'un grand patron à laquelle il tient fermement. « Ouf ! J'ai chaud. Si je pouvais seulement enlever ma veste. Hélas ! Ce serait incorrect. Un patron doit donner le bon exemple, jusqu'à l'héroïsme inclus. Certains me diront esclave des manières des Blancs. Bah ! J'en ai entendu d'autres », l'entend-on dire (p. 37). Dans la même pièce, Le paysan se plaint des multiples papiers introduits par les Blancs dans le fonctionnement de sa société. Il trouve notamment que l'Africain n'a pas besoin de papier d'identité pour être reconnu. Au planton qui devrait l'introduire dans le bureau de M. Chadas pour l'établissement des papiers d'identité de ses enfants, il s'adresse en ces termes :

(...) J'ai dit qu'il faut trop de papiers dans notre vie d'aujourd'hui : jugement pour les enfants, papiers pour l'impôt,

papier d'identité. A quoi peut servir l'identité par exemple ? (...) Suis-je un inconnu ? Dans mon village, tout le monde me connaît. Moi, c'est moi et non un bout de papier d'identité. Pour me connaître, pourquoi ne pas me regarder tout simplement ? (...) Ces papiers me donnent mal à la tête. Et ils coûtent cher (p. 48).

Apedo-Amah et Charles Manian, pour leur part dans *La république des slips*, pointent du doigt le néocolonialisme, une autre forme d'imposture coloniale. En effet, tout semble montrer que l'Afrique n'a son indépendance que sur le papier. La plupart des dirigeants du continent s'apparentent à des marionnettes téléguidées depuis l'extérieur. Leurs propres intérêts et ceux de leurs patrons (les Occidentaux) passent avant les préoccupations de leurs peuples. C'est cette imposture que rappelle Le Zémidjan au consul (L'interphone) dans la pièce, lorsque celui-ci refuse de lui accorder le visa pour la France :

« L'interphone : Justement, voilà le problème : tu vas voler le pain des Français et des Européens. Tes économies de misère ne pourront même pas payer une corde pour te pendre si tuournes mal là-bas.

Le zémidjan : Travailler n'est pas voler. Le voleur dans mon pays, ce sont vos entreprises qui pillent le phosphate, le bois, le café, le cacao, le fer et l'or ... Vous en profitez beaucoup plus que nous, même si vous laissez quelques miettes à nos voleurs de la République » (p.39-40).

Avant Apedo-Amah et Charles Manian, Kwame Nkrumah (1964, p.153), dans *Le consciencisme*, déplore ce semblant d'indépendance, ce néo-colonialisme qu'il trouve d'ailleurs plus dangereux que le colonialisme. « Laisser un pays étranger, en particulier un pays qui a investi en Afrique, nous dire quelles décisions politiques prendre, quelle ligne politique suivre, c'est vraiment rendre notre indépendance à nos oppresseurs sur un plateau d'argent », soutient-il. De façon générale, le colonisateur blanc apparaît dans les pièces précitées comme un imposteur, puisqu'il n'est pas celui qu'il dit être. Ses actes sur le continent montrent qu'il est un menteur dont le souci majeur est de s'enrichir au détriment des Africains. De plus, il a réussi à transformer l'Africain en un individu autre que ce qu'il devrait être. Même son départ du continent n'est qu'un simulacre, un mensonge, étant donné qu'il continue toujours par tirer les ficelles. Ainsi, il est indéniable que la colonisation

constitue une vaste imposture dont les effets s'étendent même après les indépendances.

En dehors des impostures coloniales, il y a à noter, dans les dramaturgies d'Afrique noire francophone, la mise en relief des impostures religieuses qu'il faut considérer sous deux angles : les impostures constatées dans la religion traditionnelle africaine (l'animisme) et celles remarquées dans la pratique chrétienne.

L'animisme, qui se définit comme la croyance en l'existence d'une âme dans les choses et dans tous les êtres, est la religion que les Africains, surtout ceux au sud du Sahara, pratiquaient essentiellement avant la colonisation. Même avec l'introduction de l'islam et du christianisme, il demeure la religion de prédilection dans certaines contrées du continent noir où l'on a du mal à se départir des traditions séculaires. L'imposture qui lui est liée provient du contraste entre l'immense espoir qu'il provoque chez ses adeptes et l'inefficacité dont il fait preuve dans la résolution de certains de leurs problèmes. Dans les dramaturgies d'Afrique noire francophone, cette imposture se ressent surtout dans l'attitude fourbe et mystificatrice du féticheur ou du sorcier qui est le tenant principal de cette religion. Considéré par la société traditionnelle comme un être doté de puissances surnaturelles capables de guérir, de protéger et même de détruire, il est non seulement craint, mais aussi fréquemment consulté pour diverses raisons dont la plus importante est la conjuration des esprits malfaisants en vue d'avoir la tranquillité. Ses accoutrements et sa manière de procéder tels que décrits dans ces œuvres font de lui un être étrange et énigmatique. Dans *Trois prétendants...un mari*, par exemple, Guillaume Oyono-Mbia le nomme Sanga-Titi et le présente comme « un personnage à l'aspect terrible portant autour des reins des peaux de chats sauvages et des singes à longs poils. Son torse nu est badigeonné au kaolin. Il a sur la tête une coiffure faite de longues plumes de coq et de toucan » (p.83). Dans *Le respect des morts*, Amadou Koné donne Niangbô comme nom à son personnage féticheur. La description qu'il a faite de lui n'est pas éloignée de celle de Guillaume Oyono-Mbia : « Niangbô est

assez bizarrement accoutré : un petit pagne blanc autour des reins ; le corps peint de kaolin ; des files de cauris entrecroisées sur la poitrine, d'autres attachées à ses poignets et à ses chevilles » (p.54). Le personnage du féticheur, par son simple aspect physique, fait peur à tel point qu'on a souvent du mal à remettre en cause ses propos et décisions. Toutefois, au-delà de son aspect physique destiné visiblement à faire peur et à mystifier, il apparaît généralement dans ces œuvres théâtrales d'Afrique francophone comme un menteur, un escroc, donc un imposteur. Dans *Trois prétendants...un mari*, le sorcier Sanga-Titi appelé à la rescousse pour démasquer le voleur des dots n'a pas réussi sa mission, en dépit de l'assurance qu'il dégage au début. De contradiction en contradiction, de surenchère en surenchère, il a été démasqué par ses interlocuteurs et chassé dans un vacarme empreint de mépris. Il en est de même des personnages Bobolo et Nzobo dans les pièces de Guy Menga, respectivement *La marmite de Koka-Mbala* et *L'oracle*. Le premier (Bobolo), pour susciter la crainte de ses concitoyens, a créé une marmite-fétiche censée contenir les esprits des ancêtres et désignée à être consultée dans les moments difficiles. Mais dans les faits, il a été prouvé qu'elle n'est qu'un instrument de mystification et de répression et son auteur, un imposteur-sanguinaire qui tire son plaisir dans l'élimination des jeunes. La preuve est que cette marmite, entourée de mythes, a été brisée par les jeunes entrés en rébellion sans que rien de mystérieux n'arrive. Le deuxième (Nzobo), incapable de conjurer les esprits et de les faire parler afin de décider du mariage ou du non mariage de Louaka, s'en remet à un faux oracle prononcé par le grand-père de cette dernière qui l'a préalablement soudoyé. Démontrant ainsi sa faiblesse et son imposture, ce faux féticheur nommé Nzobo sera dépossédé de l'argent reçu et humilié à la fin de la pièce par ce grand-père et son propre assistant. Toujours dans la même logique, Amadou Koné nous présente un cas similaire dans sa pièce de théâtre *Le respect des morts*. Le féticheur Niangbô, qui est censé jouer le rôle d'intermédiaire entre les esprits et les membres de la communauté, apparaît dans la pièce comme un menteur, un véritable imposteur. En effet, c'est lui qui soutient que les esprits des eaux demandent un sacrifice humain afin d'empêcher la construction du barrage qui devrait

obliger tous les habitants de son village à s'établir ailleurs. Pour lui, cette décision est irrévocable. Ainsi, après le refus de N'douba de donner son fils pour le sacrifice, c'est lui toujours qui fait courir le bruit selon lequel N'douba, le fils du chef, pouvait sauver le village mais refusait. Ce faisant, les habitants du village s'attaquent à la famille du chef, principalement à N'douba et à sa femme Essanin qu'ils fustigent par des commentaires désobligeants. Avec cette pression, le fils du chef n'a eu d'autre choix que de céder. Après l'échec, c'est le même féticheur qui, pour se dédouaner, raconte que le sacrifice du petit Enokou n'a pas été exaucé par les génies parce que leur volonté a été discutée.

Bref, dans les œuvres théâtrales francophones, le personnage du féticheur, qui incarne la religion traditionnelle africaine, se présente comme un imposteur, une personnalité pernicieuse fondant sa notoriété sur des mensonges destructeurs.

Une autre religion qui n'est pas dénuée d'imposture est le christianisme dont les principaux tenants (les pasteurs et les prêtres) sont parfois présentés dans les dramaturgies d'Afrique noire francophone comme de faux dévots. C'est le cas du pasteur que nous présentent Apedo-Amah et Charles Manian dans *La république des slips*. Ce pasteur, au mépris de la doctrine chrétienne, fait de l'église un fonds de commerce. Il a poussé même loin son mercantilisme jusqu'à se lancer dans la vente des produits aphrodisiaques ; ce qui a fait réagir une prostituée à qui il les propose : « Regardez-moi ce pasteur à la con ! Il encourage la fornication que des gens comme lui qualifient de péché mortel » (p.10). Tout au long de la pièce, ce soi-disant pasteur a démontré son amour excessif pour les choses matérielles qu'il devrait normalement, au vu de son statut, reléguer au second plan en privilégiant plutôt la spiritualité. Il s'agit donc d'un faux pasteur, d'un imposteur dont le seul souci est comment se remplir les poches. Lui-même le reconnaît, lorsqu'il s'adresse à ses interlocuteurs qui s'indignent de son attitude : « Mes amis, ne m'en voulez pas ; marchandage n'est pas querelle. Aujourd'hui, il y a inflation de pasteurs. N'importe qui se proclame pasteur ; il suffit de savoir par cœur deux ou trois psaumes et en avant l'arnaque ! »

(p.11). Comme cela sous-entend dans ces propos, ce pasteur que nous présente les deux auteurs, dans *La république des slips*, n'est que le prototype de ces faux pasteurs qui abondent de façon réelle dans les diverses contrées de l'Afrique subsaharienne et qui trahissent leurs idéaux en jetant du discrédit sur la religion qu'ils incarnent.

Outre les impostures évoquées, les œuvres théâtrales négro-africaines francophones mettent un accent particulier sur les impostures socio-politiques liées au monde moderne. Antony McKenna ([https : //www.aplettres.org](https://www.aplettres.org)), dans un article intitulé « Séduction et imposture dans quelques pièces de Molière : *Tartuffe*, *Dom Juan*, *Le Misanthrope* », définit l'imposture comme l'attitude du séducteur, du trompeur, qui s'oppose à la posture de l'honnête homme. Il trouve que les imposteurs sont des tyrans égoïstes qui exploitent, dans leurs manœuvres, l'autorité et les menaces, la dissimulation, le statut social, une conception orgueilleuse de sa propre vertu, les mensonges et les fausses promesses. Ces différents aspects évoqués concernent les impostures sociopolitiques telles que remarquées dans les dramaturgies d'Afrique noire francophone. Dans *La secrétaire particulière* de Jean Pliya, le personnage M. Chadas incarne parfaitement ces aspects. Son imposture transparait dans son attitude tout au long de la pièce. Chef de service, il utilise cette position pour subjuguier les autres, les tromper et abuser d'eux. Sa secrétaire Nathalie qui tombe dans son filet, réalise tardivement qu'elle a affaire à un imposteur. En lieu et place de la promotion qui lui a été promise, elle s'est retrouvée avec un licenciement officiel et une grossesse que ce dernier refuse d'assumer. Il faut noter que M. Chadas a l'habitude de faire le contraire de ce qu'il dit. Ainsi, il exige de ses collaborateurs la ponctualité et l'usage du téléphone seulement pour nécessité de service, mais lui-même vient et quitte le service quand il veut et on peut l'entendre discuter des futilités au téléphone avec ses amis pendant des heures. En réalité, M. Chadas n'a jamais respecté les règles du bon fonctionnement de l'administration que lui-même proclame pourtant. C'est à croire que son principe est "faites ce que je vous dis, mais ne faites pas ce que je fais". D'ailleurs son recrutement dans la fonction publique et sa promotion comme chef de service constituent d'autres preuves d'imposture.

L'exigence de compétence cède vite la place au favoritisme, comme M. Chadas le reconnaît lui-même lorsqu'il s'adresse à sa nouvelle secrétaire Virginie :

« (...) Moi qui vous parle, sans diplôme reconnu par les universités, j'ai fait mon petit bonhomme de chemin. Et aujourd'hui, je suis haut perché et je sais commander. Avoir des relations, être malin et débrouillard, en cela consiste l'habileté suprême. N'est-ce pas, Mademoiselle Virginie ? » (p.17)

Ainsi les relations, les ruses et la débrouillardise constituent le soubassement de l'imposture qui gangrène l'administration de l'Afrique postcoloniale et qui est dénoncée par Jean Pliya dans *La secrétaire particulière*. La situation présentée dans cette pièce montre un décalage saisissant entre les promesses de justice, d'équité et de liberté durant les luttes anticoloniales et la triste réalité de la majorité des citoyens après les indépendances. Le cas du paysan dans la pièce est assez illustratif. Ce dernier, en quête des papiers d'identité pour ses enfants, s'est confronté à l'injustice dans la sphère administrative. Il devra attendre indéfiniment sans être reçu, au moment où des gens qui sont venus après lui ont eu ce privilège. Pourtant, dit-il, « Des messieurs bien habillés sont venus nous dire que tous les citoyens ont désormais les mêmes droits, que nous sommes égaux et que nous ne devons plus nous laisser marcher sur les pieds » (p. 43). Devant cette injustice, il en est arrivé à déclarer par dépit : « Ce monde est tout de travers. Il vaut mieux retourner chez moi », et s'adressant à un ancien combattant qui s'apprête lui aussi à le devancer, il lui demande : « (...) Toi qui connais les secrets des Blancs, quand reviendront-ils et quand finira l'indépendance ? » (p.45-46). Ce regret de l'indépendance, qui se lit dans l'interrogation du paysan, montre le degré de la déception due aux diverses impostures de la société africaine postcoloniale incarnée par son administration corrompue que déplore Jean Pliya. Les situations analogues sont présentées dans *La république des slips* par Ayayi Togoata Apedo-Amah et Charles Manian. De façon générale, l'imposture dans cette pièce est l'apanage des dirigeants politiques et des médias d'Etat qui produisent des discours à l'antipode de la réalité. En effet, le dictateur et son

gouvernement sont glorifiés dans les médias au moment où la grande majorité des citoyens sont dans la précarité totale. Les ressources sont systématiquement pillées en faveur des anciens colonisateurs, la liberté d'expression est inexistante, les idées sont étouffées dans l'œuf, les arrestations abusives sont le lot quotidien des citoyens, mais " Radio-tout-va-bien-au-pays" trouve le moyen de porter ce régime au pinacle. On pourrait alors l'entendre annoncer les soi-disant succès du régime : « Deux victoires historiques remportées par le régime : admission du pays au sein des pays pauvres très endettés (PPTÉ) et classement du pays à la première place mondiale des importateurs de champagne » (p.23). Il s'agit là d'une imposture doublée de sadisme et de cynisme, sinon comment peut-on se glorifier d'avoir rendu son pays pauvre et très endetté et d'être le premier consommateur mondial de champagne au moment où ses concitoyens se retrouvent dans la misère totale ? Quoi qu'il en soit, les autorités gouvernementales, telles que présentées dans *La république des slips*, constituent des imposteurs qui se disent des sauveurs de la république, alors qu'elles ne sont que ses fossoyeurs.

### **Conclusion**

Il s'est agi dans le cadre de cette étude de mettre en lumière les différentes formes d'impostures et les traits caractéristiques des imposteurs mis en relief dans les œuvres théâtrales du continent noir. Ainsi, tout en montrant de prime abord la corrélation entre les impostures et la spécificité du genre théâtral, nous avons souligné que le théâtre d'Afrique noire francophone n'est pas en reste. Aussi avons-nous mis l'accent sur les impostures coloniales, religieuses et sociopolitiques dénoncées à travers ce théâtre essentiellement enclin à la critique sociale. Ce faisant, notre attention est focalisée sur les imposteurs qui sont non seulement des figures sacralisées telles que les féticheurs et les pasteurs, mais aussi les colonisateurs blancs et les dirigeants noirs qui ont pris leur relève après les indépendances. Les dramaturges négro-africains francophones reprochent généralement à ces catégories de personnes leur tendance à recourir aux mensonges, à l'hypocrisie et aux déguisements pour séduire et tromper la vigilance des autres. A travers

leurs œuvres, l'imposture apparaît comme un dysfonctionnement de la société dû à des individus trop soucieux des apparences.

## **Bibliographie**

### **1- Corpus**

APEDO-AMAH, Ayayi Togoata & MANIAN, Charles, (2015). *La république des slips*. Lomé, Awoudy.

KONE, Amadou, (2011). *Le respect des morts* suivi de *De la chaire au trône*. Paris, EDICEF.

MENGA, Guy, (1976). *La Marmite de Koka-Mbala* suivi de *L'oracle*. Yaoundé, CLE.

OYONO-MBIA, Guillaume, (2010). *Trois prétendants... un mari*. Yaoundé, CLE.

PLIYA, Jean, (1973). *La secrétaire particulière*. Yaoundé, CLE.

### **2- Ouvrages de référence**

ARON, Paul et al., (2010). *Le dictionnaire du littéraire*. Paris, PUF.

ARTAUD, Antonin, (1964). *Le théâtre et son double*. Paris, Gallimard.

BRECHT, Bertolt, (1978). *Ecrits sur le Théâtre*. Paris, l'Arche.

CAVILLE, J.-P. "Hypocrisie et imposture dans la querelle de *Tartuffe* (1664-1669): la Lettre sur la comédie de l'Imposteur (1667)" in *Les Dossiers du GRILH*, <http://dossiersgrihl.revues.org/292?lang=en>, (Consulté le 20/09/2018).

CORVIN, Michel, (2006). *Dictionnaire encyclopédique du théâtre*. Paris, CEDEX.

GBOUAGBLE, Edwige, (2007). *Des écritures de la violence dans les dramaturgies d'Afrique noire francophone (1930-2005)*. Thèse de doctorat à l'Université de Rennes 2 Haute Bretagne (France).

GOGOL, Nicolas, (2009). *Le Révizor*. Paris, Flammarion.

KOWZAN, Tadeusz, (2006). *Théâtre Miroir, Métathéâtre de l'Antiquité au XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris, Univers théâtral.

MCKENNA, Antony. "Séduction et imposture dans quelques pièces de Molière : *Tartuffe*, *Dom Juan*, *Le Misanthrope*,"

<https://www.aplettres.org/pdf/.../ConferenceA.McKenna.pdf>, (Consulté le 20/09/2018).

PAVIS, Patrice, (1987). *Dictionnaire du théâtre*. Paris, Messidor et sociales.

WELLNITZ, Philippe, (2004). "Figures d'imposteurs chez Friedrich Dürrenmatt et Peter Weiss: de la double imposture dans le théâtre contemporain (le théâtre dans le théâtre)" *Germanica*, n°35, pp.39-50.

ZIMA, Pierre, (1985). *Manuel de sociocritique*. Paris, Picard. ■■■

**THE QUEST FOR CULTURES ADEQUACY THROUGH TRICKSTERS CHARACTERS  
IN LOUISE ERDRICH'S *LOVE MEDICINE***

**Amédée NAOUNOU**

Université Jean Lorougnon Guède-Daloa, Côte d'Ivoire

**Abstract**

This paper discusses the Amerindian culture's transformation expressed through trickster narratives. It argues that trickster stories manifest the transformation of a culture through the transformative characteristics of the trickster. In the process, transformation signifies in *Love Medicine* the possibility of opening mainstream representations and ideologies to re-interpretation, and the acceptance of the other. By the means of the bivocality of discourses and the Native American perception of pluralism, *Love Medicine* offers a reassuring epistemology by promoting a harmonious blending of cultures.

**Keywords:** transformation, trickster, native culture, bivocality, representations

**Résumé**

Le présent article porte sur la transformation de la culture amérindienne grâce aux récits de personnages jouant le rôle d'imposteurs. Il met en exergue la manière dont les multiples facettes de ces personnages traduisent la transformation de la culture amérindienne. Dans *Love Medicine*, ce processus de transformation offre les possibilités d'une nouvelle interprétation des idéologies dominantes et leur représentation au sein de cette culture indienne d'Amérique et aussi celle de l'acceptation de l'autre. Par le biais de la bivocalité des discours et de la perception indienne du pluralisme, *Love Medicine* offre une épistémologie rassurante en prônant un brassage harmonieux des cultures.

**Mots-clés :** transformation, imposteurs, culture amérindienne, bivocalité, représentations

### **Introduction**

True to their role as culture builders, tricksters appear at moments of identity crises in American literature. In the mid-nineteenth century, with the nation's constitution and borders in flux, writers such as Poe, Melville, and Twain searched for something distinctly American. For this purpose, they focused on the wandering con-artist, who flourished on the frontier border towns and outposts precisely because of his or her fluid, ambiguous identity. Turn-of-the-century writers drew on trickster traditions to forge an identity and a writing voice out of clashing cultures and contradictory worlds.

Trickster strategies such as masking have always been a part of American culture; Ralph Ellison (1962, 55) points out that masking is “in the American grain.” Recalling Benjamin Franklin's self-presentation as a self-made man, Hemingway's sportsman pose, and Faulkner's farmer persona, Ellison writes: “America is a land of masking jokers. We wear the mask for purposes of aggression as well as for defense, when we are projecting the future and preserving the past. In short, the motives hidden behind the mask are as numerous as the ambiguities the mask conceals” (55). It is also these ambiguities that permit to question in *Love Medicine* the way Louise Erdrich manifests the transformation of indigenous culture through transformative characters of tricksters.

This study will be conducted in the light of sociocriticism and cognitive studies reading methods. Thus, while sociocriticism will help to analyze the socio-cultural environment in which the characters evolve and interpret their ways of thinking, cognitive studies will be used to explain the mental processes involved in the way the characters communicate and understand the scope of the interactional vision of their everyday conversation. All these methods offer the framework within which to study the reason why Erdrich portrays iconic characters in *Love Medicine*, then inspect

the role of the multifaceted identity of tricksters, and finally analyze the bivocality aesthetic to understand the cultural dichotomies at the textual level.

### **1. Iconic Characters**

One of the most important figures in Native American tradition is the so-called “Tricksters” and it is particularly these individuals with typical traits that Erdrich uses as her protagonists in *Love Medicine*. In the novel, she emphasizes Gerry Nanapush, Lulu Lamartine and Lipsha Morrissey as her major characters although several other characters certainly show typical aspects of a trickster as well.

These leading protagonists are iconic figures according to Margie Towers (1992, 110) as they encompass many qualities of the Native American Chippewa tribe living on Turtle Mountain Indian Reservation in North Dakota. Some of the ways in which they are representative of the Native American culture are from their androgynous characteristics, trickster natures, and that they do not plan out their life. Since we almost find these traits in these main characters, then arbitrarily we chose to study them in Gerry.

Actually, the first way that Gerry represents the Native cultures is by his character. There are several instances throughout the novel in which Gerry is described with very feminine qualities. Although he is a male, by possessing these additional female qualities, Gerry shows a balance in his persona that is representative of all of the Native American people in this story. The narrative reads: “It was the hands I watched as Gerry filled the shack. His plump fingers looked so graceful and artistic against his smooth mass. He used them prettily” (205).

Erdrich describes Gerry in this way to show that he is not just a manly-man; Gerry has a softer feminine side which is representative of the female aspect of society as well. Erdrich reports that when Gerry was escaping from the police officers, his actions were again described in a very feminine way, despite his brave actions. “Behind him there was a wide, tall window, Gerry opened it and sent the screen into thin air with an elegant chorus-girl kick” (209). It seems that although Gerry is one of the stronger men on the

North Dakota Reservation, he has androgynous characteristics. For Towers (1992, 112), he inhabits a netherworld between the masculine and feminine; his life lacks structure because he feels no connection to either tradition, nor can he blend the two. Throughout his life, he wanders into the worlds of masculine and feminine ritual inconsistently.

In her process of portraying Gerry, Erdrich also argues that he has a very trickster nature that he confesses, “I could not contain...my curious nature” (174). This trait also appears when he, Lipshaw and King play poker. The issue in this poker game is the car of June who is already dead. During the game, Gerry discreetly asks Lipshaw – who in addition to being his son, is also a trickster like him – to shuffle the cards and hand them out so that King could not win the car.

Gerry and Lipshaw are tricksters and Lipshaw has the magic touch given to him by Gerry. The fact is that King was already at a disadvantage in this situation and Erdrich states it clearly when she supports that “Gerry shoved the deck across the table to me and nodded that it was my deal. His face was cool and serene, so I shuffled carefully. I saw the patterns of it happen in my mind. I dealt the patterns out with perfect ease” (358). As a result, Gerry gets a straight and Lipshaw deals himself a royal flush. Gerry allows Lipshaw to do this so that King would hand over the car as an example of Gerry's trickster nature. In this way, Gerry is an icon, showing the trickster nature that is found in the Native American Chippewa tribe.

According to Tower (1992,110), another feature which characterizes the nature of Gerry is that he does not plan ahead for the next step on the journey in life. He improvises as events unfold, like all the Native Americans. Indeed, they live their lives like this because it is not possible for them to make plans in advance when each day presents a new challenge which they have to live in the moment to overcome. This stems from the belief that they do not control their lives, instead luck and chance where the major driving forces which decide on the course their life takes.

This idea of luck and chance controlling their lives is seen in the scene where King, Gerry and Lipshaw play poker. Each of them uses lucky charms

cereal as poker chips. Through these words, Gerry wraps up the idea that their lives are based on chance: “society? Society is like this card game here, cousin. We got our hand before we were born, and as we grow we have to play as best as we can” (357). King rebuts Gerry’s vision of the society when he responds that “it really ain't fair” (358).

Even if King does not agree with Gerry, the fact remains that contemporary America is not fair with the Native American, in Gerry's understanding. He does not confuse law with justice. For him, who escapes from prison because he believes he is unfairly held there, rules and regulations of contemporary America do not make sense. In the novel, the character Albertine Johnson corroborates it when she utters the following: “Gerry’s problem, you see, was he believed in justice, not laws. He felt he had paid for his crime, which was done in a drunk heat and to settle the question with a cowboy of whether a Chippewa was also a nigger” (197). Gerry’s actions arise from a place of morality and honor. Especially since Gerry questions the binaries, religion and ideologies, turn into a systematic legal system. Acting as a multivalent character to spread a message of ways to stay true to Native American traditions in a world that demolishes them, he attempts to live by the rules of contemporary American, but his Chippewa state of mind is present throughout all his actions.

Gerry is an iconic figure, representative of the Native American on the basis of his androgynous characteristics, trickster nature, and the lack of plan for his life. In these ways Gerry is an example of character who helps to better understand the multiple facets that make up the Native American people.

## **2. The Multifaceted Identity of Tricksters**

In bending the structures of Native American society, tricksters reveal and occupy a realm in-between those structures, one that demonstrates how social norms can be challenged, redefined and overturned. Although the trickster’s ever-shifting form seems to negate the possibility of any stable identity, it can be liberating and empowering. For example, referring to Nanabozho, Gerry’s namesake, John Densmore (1990, 34) says that a trickster

character is “the master of life—the source and impersonation of the lives of all salient things, human, faunal, and floral. . . . He was regarded as the master of ruses but also possessed great wisdom in the prolonging of life”. As the chief of shams, Nanabozho wields as his principle weapon the power of transformation. Towers (1992, 19–20) argues that Nanabozho can “assume at will . . . a new form, shape, and existence; he “could be a man, and change to a pebble in the next instant. He could be a puff of wind, a cloud fragment, a flower, a toad”. He also uses his transformational powers to escape from difficult situations and attack his enemies.

Through Nanabozho, Erdrich addresses the question of identity from the perspective of the “transpersonal”. This notion implies a strong sense of self which is based not on isolation but on personal connections to community and to myth. In *Love Medicine*, Erdrich metaphrases the conception of a fluid, transpersonal identity in concretely physical terms as the bodies become edges, extrinsic girdles that limit and define individuals. Characters flow out of their bodies and open themselves up to engulf the world. Even death does not contain them. Those characters gifted with Nanabozho's ability to control, or dissolve, their own physical boundaries have the strongest identities. It is the example of Albertine Johnson.

Indeed, on the night she returns home at the beginning of *Love Medicine*, Albertine experiences a mystical fusing with the northern lights as she lies in a field next to her cousin Lipsha. The way she is described in the novel shows how a physical connection to myth, community, and the landscape provides strength:

Northern lights. Something in the cold, wet atmosphere brought them out. I grabbed Lipsha's arm. We floated into the field and sank down. . . . Everything seemed to be one piece. The air, our faces, all cool, moist, and dark, and the ghostly sky. . . . At times the whole sky was ringed in shooting points . . . pulsing, fading, rhythmical as breathing . . . as if the sky were a pattern of nerves and our thoughts and memories traveled across it . . . one gigantic memory for us all (37).

Albertine's perception of a vast, universal brain, of which her own face forms a part, expresses what James Welch (1986, 85) calls,

“transpersonal time and space.” For Welch, everything connects and interrelates in living, breathing patterns and rhythms that Albertine inhabits both physically and mentally.

Albertine's vision notably parallels one of Nanabozho, as presented by Edward Benton-Banai (2010, 36): “As he rested in camp that night, Nanabozho looked up into the sky and was overwhelmed at the beauty of the ahnung-ug (stars).” And he also states that Nanabozho becomes lost in the vast expanse of the stars:

Nanabozho sensed a pulse, a rhythm in the Universe of stars. He felt his own o-day (heart) beating within himself. The beat of his heart and the beat of the Universe were the same. Nanabozho gazed into the stars with joy. He drifted off to sleep listening to his heart and comforted by the feeling of oneness with the rhythm of the Universe (56–57).

Albertine's vision is powerful because it reestablishes her sense of connection to her home landscape, to her family and, importantly, to Chippewa myth. Seeing the northern lights, Erdrich reports that Albertine imagines the sky as “a dance hall. And all the world's wandering souls were dancing there. I thought of June. She would be dancing if there were a dancehall in space” (37). Referring to the Chippewa mythology, Edward Benton-Banai (2010, 40) maintains that the joyful dancing of the dead in the afterworld creates the northern lights. For example, Albertine's perception places June within a community in a “dancehall in space, ” and reestablishes her own links to her culture. By reinforcing her transpersonal and mythic connections to her family, her community, and the natural universe, Albertine's physical merging into the cool, dark night intensifies her own sense of identity.

Albertine's single tricksterlike visionary experience is typical of Erdrich's technique. In fact, sometimes she assigns a trickster identity to one particular character who has multiple trickster attributes, sometimes she emphasizes the trickster's multifaceted identity with an array of trickster characters. Nanabozho most clearly appears in *Love Medicine* in the magically flexible form of his namesake, Gerry. As the novel's most conspicuous

embodiment of the trickster, Gerry addresses Erdrich's central concerns by challenging the notion of fixed boundaries, both physically with his transformative powers and politically with his continual escapes from imprisonment by whites. For example, Gerald Vizenor (1988, 188) portrays Nanabozho as a “comic healer and liberator”. Gerry fits both of these descriptions insofar as he represents Erdrich's concern with liberating and healing the Chippewa culture from damaging white stereotypes.

Previously put in jail because he fights in a bar with a cowboy over a racial slur, Gerry ends up in prison because, as Albertine laconically notices:

White people are good witnesses to have on your side, because they have names, addresses, social security numbers, and work phones. But they are terrible witnesses to have against you, almost as bad as having Indians witness for you. Not only did Gerry's friends lack all forms of identification except their band cards, not only did they disappear, but the few he did manage to get were not interested in looking judge or jury in the eyes. Gerry's friends, you see, had no confidence in the United States judicial system (201).

By keeping Nanabozho at the forefront of such a cultural clash, Erdrich implies that the trickster has the power to thwart and heal the wounds of racial injustice. In this same perspective, Andrew Wiget (1985, 21) points out that the ability to change form is an essential survival strategy against such restrictive forces: “Trickster is in the business of . . . insuring that man remains unfinished by fossilized institutions, open and adaptable instead to changing contemporary realities.” According to Erdrich, if Gerry keeps escaping from prison, it is because he is motivated by his proud slogan: “no concrete shitbarn prison's built that can hold a Chippewa” (341). By displaying his face on protest buttons and being the focus of the six o'clock news, Gerry galvanizes the Chippewa community with his miraculous getaways, sailing out of three-story windows and flying up airshafts, which liberate him, and by extension, all Chippewas from the white world's effort to contain and define them.

The constantly changing nature of the trickster provides an escape from essentializing definitions. However, his mythic dimensions are steady: Gerry

possesses human values as well. As Greg Sarris (2004, 130) suggests, “pinning a trickster identity onto Gerry would be just as confining all of the stereotypes from which he struggles to break free.” With a deft sleight of hand, Erdrich shatters any static image of Gerry as trickster by showing the toll Gerry's public trickster role has taken as he awaits the birth of his daughter, “All the quickness and delicacy of his movements had disappeared, and he was only a poor tired fat man in those hours, a husband worried about his wife, menaced, tired of getting caught” (168). Although he escapes from prison twice, his appearance in *Love Medicine* makes over-romanticizing him impossible. Physically diminished by years in a maximum security prison, Gerry's much-changed image on the television screen shocks his friend Albertine. Whereas Erdrich argues that the old Gerry, “had absorbed and cushioned insults with a lopsided jolt of humor, . . . had been a man whose eyes lighted, who shed sparks, his gaze in a prison life documentary strikes her as hungry and desperate” (24–25). Erdrich's characterization of Gerry forces readers to consider both the mythic and the psychological dimensions of identity.

Considering that the trickster, as Vizenor (1988, 4) explains, is a “teacher and healer in various personalities,” Gerry's clownish, bumbling son, Lipsha, is clearly another of *Love Medicine*'s tricksters. He derives his healing “touch” from his mythical forebear. As is claimed by Erdrich, his uncle Lyman describes him as “a wild jack . . . clever and contriving as a fox,” (304). As a trickster in the youngest Chippewa generation, Lipsha represents the hope of cultural survival.

Gerry and Lipsha bewilder the internal and external forces that threaten to destroy the community. In dividing the trickster into two characters, the wandering Gerry and the homebound Lipsha, Erdrich underscores the trickster's dual character as both marginal and central to the culture and asserts the trickster's multiple identity.

Encouraged by their trickster mother, Lulu, the boys show an image of a potentially competitive and explosive system of interrelationships unified and

strengthened by a sense of unquestioning affiliation. In fact a transformer, Erdrich reports that Lulu possesses the trickster's ability to dissolve her physical boundaries and merge with and absorb her environment: "I'd open my mouth wide, my ears wide, my heart, and I'd let everything inside" (276). Lulu enquires even the possibility of imposing confines. As with Gerry, Erdrich supports that her trickster qualities lead her to deliver a political message: "All through my life I never did believe in human measurement (282) and she explains:

Numbers, time, inches, feet. All are just ploys for cutting nature down to size. I know the grand scheme of the world is beyond our brains to fathom, so I don't try, just let it in. . . . If we're going to measure land, let's measure right. Every foot and inch you're standing on . . . belongs to the Indians (282).

Though her sexual frolics win her a trickster's lowly reputation, Lulu's political awareness makes her a guardian of the culture. As is stated by Erdrich, she warns the tribal council of selling land to the government for a "tomahawk factory [that] mocked us all. . . . Indian against Indian, that's how the government's money offer made us act" (284-283).

Uninhibited by social constraints, free to dissolve boundaries and break taboos, the trickster's position on the edges of culture makes her or his perspective inherently revolutionary. As an "animate principle of disruption," according to Wiget (1985, 86), the trickster queries rigid definitions and bounds and challenges cultural assumptions. By stressing her characters' trickster peculiarities, Erdrich turns stereotypically negative images into sources of strength and survival. For example, in using Gerry's trickster characteristics, she turns the threatening image of an escaped federal criminal into a symbol of human vitality and possibility. Erdrich also, through the resonance of the Nanabozho legend, transforms Lipsha's maladroit escape from home into a confirmation of personal and cultural identity. Finally, she presents Lulu not as the "heartless, shameless man-chaser" (322) and "jabwa witch" that she is reputed to be, but as a woman of vibrancy and vision.

Erdrich's insisting on this pattern of indoctrination and escape indicates its importance as a trickster's strategy for cultural survival.

Even though survival depends upon adapting, yet for Erdrich, adaptability can also lead to assimilation and even to a collapse of identity. Even adaptation without connection to one's home and culture subverts identity and threatens the community. The case of Lyman Lamartine's cultural uprooting illustrates this situation. Indeed, on the report of Erdrich, Lamartine is reborn "out of papers," (303). She skillfully works his way up in the Bureau of Indian Affairs and goes on to build the very tomahawk factory that his mother, Lulu, had named a threat to traditional culture.

Erdrich continues in arguing that the destruction of Lyman's tomahawk factory brings about a similar result when Lyman notices that Marie Kashpaw's hands have been mutilated in a machine designed to reproduce the work of "a hundred Chippewa grandmothers" (310). Internalized racism sharply colors Lyman's characterization of himself as maintained by Erdrich through these words: "the flesh-and-blood proof of Nector Kashpaw's teepee-creeping" (303) and his characterization of the activists in his community as "back-to-the-buffalo types." If such self-contempt and loss of identity is to be avoided, then for Wiget (1985, 136), the fluidity that allows the trickster to adapt to swiftly changing circumstances must spring from strong connections to community and culture.

### **3. Bivocality Aesthetic**

The fundamental bivocality of Erdrich's *Love Medicine* reflects a prevalent characteristic of the postmodern era. This work being a representative novel of postcolonialism, it is governed by the combination of multiple distinct viewpoints. It is in this same perspective that Thomas King (2003, 32) addresses the formal duality of the novel. He points out that the juxtaposition of Western narrative forms with Native American oral practices places *Love Medicine*, at "middle ground" between the two literary traditions.

Based on the encounter between Western and Chippewa cultures, the novel portrays the two discourses as inseparable, and permeable. Many of Erdrich's characters attempt to assimilate into mainstream culture and leave behind their Chippewa background, while others cling to their roots and

endeavor to preserve ancient Chippewa rites in their everyday lives. However, neither of those routes proves to be successful. Nector Kashpaw, for instance, who leaves the reservation to star in Hollywood westerns, finds the stereotypes of those movies delimiting and intimidating. Thus, he decides to return home. Lulu, in contrast, comes to realize that her efforts to repopulate the reservation with buffaloes in adopting the traditional Chippewa language are incongruous with reservation life in the twentieth century. The only valid solution that the novel offers to the duality of cultures is a perspective that fuses the two discourses. Only those characters who intertwine Chippewa and Western elements in their viewpoints manage to thrive.

Indeed, the events which best bring to light that *Love Medicine* clings to bivocality is the childhood of Lipsha's adoptive grandmother, Marie Lazarre. She represents an example of archetypal character in the novel. For example, the first archetypal character Marie arouses what may be called a shape-shifter figure. According to Alan R. Velie (1991, 121), this trickster image governs the paradigm of Native American fiction to date. Within the same framework, Régis Boyer (1996, 110) contends that archetypes "condense or sum up the most profound spirit of a culture." If archetypes indeed operate as models engrained so deeply in Native American cultural background, Erdrich's use of Marie as bicultural interface is all the more powerful as a statement concerning the permeability of cultural discourses. Not only are the Chippewa and Western cultural codes understandable in each other's terms, but they are actually mutually translatable to the very depth of their particular archetypes.

In her case, Marie aspires to reach a sense of identity and belonging. At the beginning Marie attempts to embrace Catholicism wholesale by discarding her Chippewa background. Unfortunately, she recognizes the impossibility of her original plan. Instead of switching from the Chippewa religious code to the Western one, it is the blending of the two discourses that ultimately provides her with a feasible epistemology.

Fourteen years old and eager to escape from the reservation by any means, Marie decides to join the Sacred Heart Convent at the beginning of the

novel. In the hope of finding acknowledgment and love by passing for a non-Native and living a Catholic life, Marie decides to devote herself to living a pious life. In fact, at first she is so zealous in her commitment to Catholicism that she marks her ultimate goal as the achievement of sainthood. Grasping sainthood through one of its palpable manifestations, Marie formulates her aim by envisioning herself as a golden statue. And she is made to be revered by the nuns at the convent, which is why Erdrich writes that “they never thought they’d have a girl from this reservation as a saint they’d have to kneel to. But they’d have me. And I’d be carved in pure gold.” (43)

However, it appears in the narrative that Catholicism cannot function for Marie as a catalyst for the elevation and appreciation she seeks. Viewing her childhood in retrospect, Marie makes it clear that her disappointment is not grounded in the nature of the religion itself, but in the distortion that it has undergone by the time it reached the reservation. That is, in Marie’s case it is the particular version of Catholicism presented to Native Americans that prevents the girl from identifying with it. Being the focalizer of her own experience, the grown Marie relates how the Sacred Heart Convent is a home for nuns who are unwanted in other parts of the country.

Marie’s perception gradually shifts, though, primarily as a result of her relationship with Sister Leopolda, the nun in charge of her mentoring. At first, Leopolda appears to fulfill the role of helper. As such, she endeavors to exorcize the Devil from Marie. Apparently this attempt serves the girl’s purpose of spiritual purity. Nevertheless, before long the nun’s heartless conduct prompts Marie to adjust her ideas regarding the way of obtaining sainthood which, in turn, reverses Sister Leopolda’s role from helper to opponent. As Marie realizes that Sister Leopolda’s real intention in disciplining her is not geared towards her spiritual salvation but rather towards her subordination, Marie loses faith in the nun, as well as in the moral virtue being the way leading to sainthood.

However, Marie does not fully abandon Catholicism. She simply changes her perception in accordance with the modification of her beliefs. Having lost from her devoutness and developed, she is overrun by a strong

willingness to take revenge for what she now views as Sister Leopolda's fraudulent and cruel behavior. Marie incorporates profane elements into her earlier design of piety. More specifically, she retains her goal of Catholic sainthood but comes to see it as serving two purposes at the same time. Indeed, besides lending Marie's appreciation and love, sainthood also obtains the function of retaliation against Sister Leopolda. Envisioning the double pursuit which then governs the remainder of the fabula, Marie makes a concrete plan to reach sainthood earlier than the nun, and gains sufficient powers for banning Sister Leopolda from Heaven.

And the opportunity to put this plan into practice comes when Marie assists Sister Leopolda in baking bread. Led by a very strong feeling that her turning into a saint has begun, Marie contemplates thrusting the nun into the open oven. Erdrich has Marie express her justification for that idea through the imagery of the golden statue, which she has already applied earlier as a metonymy for sainthood: "Yes, this is part of it. [...] My skin was turning to beaten gold. It was coming quicker than I thought. The oven was like the gate of a personal hell" (56). Confusing her goals with her methods, Marie no longer views the defeat of Sister Leopolda as the motivation for achieving sainthood but as the primary means thereof. It is with the belief that the nun's demise will bring Marie salvation that she finally pushes Sister Leopolda into the flames.

However, Sister Leopolda escapes the fire and in her fury stabs Marie's hands with an iron shaft, which results in the girl's loss of consciousness. When Marie awakens from her stupor, the other nuns of the convent appear on the scene, worshipping Marie as a true saint. Marie finds out that the nuns are motivated in doing so by the scars on her hands, which Sister Leopolda presents to them as the stigmata. Thereby, Marie escapes charges of having harmed her.

This scene permits a Roman Catholic reading of the marks. In fact, in the Roman Catholic Church such stigmata on Marie's hand after what may appear as God's miracle are associated with religious ecstasy and often lead to the people experiencing them being declared saints. Relying on such Catholic

practices, in order to protect herself from accusations, Sister Leopolda successfully tricks the nuns into believing that Marie has received the stigmata and has thus become a saint.

From the nuns' viewpoint, Marie's narrative is concluded by what Mieke Bal (1985, 85) calls, "a process of improvement." Marie's original goal of becoming a saint is achieved, the respect and devotion of the whole convent are secured. Upon recognizing Sister Leopolda's success in deceitfully presenting Marie's scars as being of divine origin, the girl loses her faith in the Catholic discourse. She also abandons the possibility of adopting Western cultural codes to replace her Chippewa background, and decides to return to the reservation. Marie also understands from her experience that the particular version of Catholicism practiced at the Sacred Heart Convent cannot provide a coherent epistemology for the Chippewa. The distorted concepts that Marie assumes at the convent and the nuns' limited outlook indicate that Catholicism in itself does not offer Erdrich's characters a valid point of identification.

Marie's simultaneous practice of Catholicism and Chippewa beliefs can best be seen when the focalization of the narrative likens Sister Leopolda to June Morrissey, Marie's grandmother, in their religious susceptibility. As opposed to young Marie, who is the actor of the related episode and goes to great lengths to transcend her Chippewa background, the focalizer claims that the beliefs of the two women, one Catholic and the other Chippewa, intersect in their understandings of evil forces. For Erdrich, the comparison of the two women shows that the two discourses do not contradict each other but rather embody different approaches to the same spiritual matters, in this case to Satan: "She [Leopolda] knew as much about him as my grandma, who called him by other names and was not afraid" (45). That is, looking back as an adult on her earlier experience at the convent, Marie no longer emphasizes the distance between the Catholic and Chippewa discourses. Instead, she demonstrates the permeability of the two understandings.

Marie's amalgamation of religions becomes the most visible in the novel through a symbolic object, namely the chain of beads that she takes from around the young June Morrissey's neck upon welcoming her into her

family. Since Marie sees those beads, she associates them with Native American beliefs, as well as Catholicism. On the one hand, June Morrissey's companions explain that the girl has received the beads from Cree Indians who want to protect themselves via the chain from evil spirits who has possibly possessed June Morrissey. On the other hand, Marie initially calls the beads a rosary, which is also how her grandson Lipsha refers to them. As argued by Erdrich, Marie reinforces the connection between the beads and Catholicism when she claims that the chain substitutes the act of praying for her: "I don't pray, but sometimes I do touch the beads" (96). Although these words express Marie's deliberate distance from Catholic practices, they also indicate her spiritual need thereof.

Representing both the Native American and the Catholic contexts, the beads become the epitome of Marie's simultaneous reliance on the elements of both discourses. According to Catherine Rainwater's interpretation (1999, 413), the symbol of the beads bridges the two religious frames of reference which traverse in Marie's figure, revealing Marie's awareness of her own liminality. The beads thus illustrate the conclusion of Marie's entire religious experience. They It also shows that only a bicultural identity can provide a viable perspective and a harmonious existence in the fictional world of *Love Medicine*.

### **Conclusion**

Folkloric figures such as the trickster play a crucial role in building and transforming culture. These figures are especially likely to appear when the culture's values or prosperity are threatened, either internally or externally. With their roles as survivor and transformer, creating order from chaos, the trickster accounts for its centrality to the mythology and folklore of the native culture. That is, the examination of *Love Medicine* shows that the deep structure of the narrative – as well as its focalization – is grounded in the understanding that bivocality is the defining condition of the fictional world. The narrative of characters' experience serves to demonstrate that only the concurrent application of the Native American and Western perspective can

provide Erdrich's characters with a balanced world view. The trickster's multivalence and elusiveness suggest that no one point of view is all-encompassing, including those of the author, the narrator, and the characters. All together create the meaning of the story in *Love Medicine*.

Thus, by presenting the novel through the framework of cultural narratology, Erdrich offers the bivocality of discourses in accord with the Native American perception of pluralism. That is, hybridity is inevitable in the fictional world. Yet, rather than being a discomfoting circumstance, it favors the blending of cultures in *Love Medicine* and also offers a reassuring epistemology. In addition to establishing the duality of discourses as an accommodating state in the novel, *Love Medicine* portrays the Chippewa and the Western contexts as consisting of transferable rather than exclusive categories. Erdrich constructs such an understanding of cultural dichotomies at the textual level of her narrative by means of iconic characters and multifaceted tricksters, which she employs as one of the main scenes of cultural interplay in the novel.

In the same perspective due to Erdrich's construction of a bicultural narrative, neither the Native American nor the Western reader enjoys a privileged position when reading the novel. Neither reader encounters a familiar narrative that merely reinforces their understanding of their own cultural categories. Instead, Erdrich requires the readers of both backgrounds to make an effort to grasp the twofold cultural references and thus adopt the bicultural approach that the novel is grounded in. In such a manner, the reader's world does, indeed, take the shape of the story that Erdrich tells in *Love Medicine*.

### **Works Cited**

- BAL, Mieke, 1985. *Narratology: Introduction to the Theory of Narrative*, Toronto: University of Toronto Press.
- BENTON-BANAI, Edward, 2010. *The Mishomis Book: The Voice of the Ojibway Paperback*, Minneapolis: University of Minnesota Press.

- BOYER, Régis, 1996. *Deux sagas islandaises légendaires*, Paris : Les Belles Lettres.
- DENSMORE, John, 1990. *Riders on the Storm: My Life With Jim Morrison and the Doors*, New York City: Delacorte Press.
- ELLISON, Ralph, 1962. *Invisible Man*, Random House.
- ERDRICH, Louise, 1984. *Love Medicine*, New York: Harper Collins.
- KING, Thomas, 2003. "You're not the Indian I had in mind," *The Truth about Stories: A Native Narrative*. Toronto: House of Anansi Press.
- RAINWATER, Catherine, 1999. *Dreams of Fiery Stars: The Transformations of Native American Fiction*, Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- SARRIS, Greg, 2004. *Approaches to Teaching the Works of Louise Erdrich*, New York: Modern Language Association of America.
- TOWERS, Margie, 1992. "Continuity and Connection: Characters in Louise Erdrich's Fiction," *American Indian Culture and Research Journal* 16, 99-115.
- VELIE, Alan R., 1991. *American Indian Literature: An Anthology*, Revised edition, Norman: University of Oklahoma Press.
- VIZENOR, Gerald, 1988. *The Trickster of Liberty: Tribal Heirs to a Wild Baronage* (Emergent Literatures), Minneapolis: University of Minnesota Press.
- WELCH, James, 1986. *Fools Crow*, New York: Viking.
- WIGET, Andrew, 1985. *Native American Literature*, Boston: Twayne Publishers. ■■■■

**LITERARY ONOMASTIC STUDY OF *THE AUTOBIOGRAPHY OF MISS JANE PITTMAN* BY ERNEST GAINES: AN ATTEMPT TO ERADICATE RACIAL STRATIFICATION IN THE SOUTH**

**Kouassi Zamina JOHNSON**

Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody, Côte d'Ivoire

**Abstract**

This article refers to chosen names as names Blacks bore in their lives after the Emancipation Proclamation. Ex-slaves were involved in the dynamic process of the mode of self-naming or renaming. They bore surnames in recognition of their new legal and social status just like Miss Jane Brown. The fact of using more distinctive disguised names reveals the intention of creating a new identity and also a means to hide the distressing old life. The onset of a new name category is probable when a new phenomenon, a class of new referents, emerges and there is a need to individualize the members of this class.

**Keywords:** Equality, names, onomastics, racial identity, struggle.

**Résumé**

L'article porte sur les noms choisis comme ceux que les Noirs portent toutes leurs vies après la Proclamation de l'Emancipation. Les anciens esclaves sont impliqués dans le processus dynamique du mode d'attribution du nom ou du changement de nom. Ils portent des noms de famille en reconnaissance de leur nouveau statut juridique et social, comme Mlle Jane Brown. Le fait d'utiliser plus de noms distinctifs et déguisés, révèle l'intention de créer une nouvelle identité et aussi un moyen de cacher la pénible ancienne vie. Le début d'une nouvelle catégorie de noms est probable lorsqu'un nouveau phénomène, une classe de nouveaux référents, émerge et qu'il est nécessaire d'individualiser les membres de cette classe.

**Mots-Clés:** Egalité, identité raciale, lutte, noms, onomastique.

## Introduction

Literary onomastics usually refers to the onomastic research in the field of fiction although proper names indeed occur in non-fiction as well. Onomastics, according to *Encarta World English Dictionary*, is the study of proper names, their origins, and their formation. In other words, onomastics may be defined as the system of names underlying the creation and use of proper names in a specialized field<sup>4</sup>. Along with the literary analysis, there may have been references to how the names of the central characters in fiction carry various additional meanings connected to the plot of the story and open up new possibilities for interpretation of the literary work.

The Emancipation Proclamation was made public in 1863 by Abraham Lincoln. It allowed a great deal of slaves to gradually be freed when the Union Armies conquered the Confederate States. Ron E. Finkenbine rightly underlines the fact that, after Emancipation, many former slaves adopted new names and surnames<sup>5</sup>. They did so either to take on a surname for the first time, or to replace a name or surname given to them by a former master.

Indeed, the novel, *The Autobiography of Miss Jane Pittman* published in 1971 deals with Jane Pittman's story and elaborates on the recurring theme of naming and renaming of slaves or ex-slaves. It also refers to the African American experience in the southern side of the United States of America from slavery up to the civil rights movement.

The objective of this paper seek to explicate the symbolical (re)birth of ex-slaves into freedom through the naming and renaming system in which the name changing performed by ex-slaves and freed men, in the context of the Emancipation Proclamation. In other words, to what extent can these acts

---

<sup>4</sup> *Encarta World English Dictionary*, Bloomsbury Publishing Plc, London, 1999, p. 1321.

<sup>5</sup> Ron, E. Finkenbine, *Witness for Freedom: African American Voices on Race, Slavery and Emancipation*, Peter Ripley, University Press of North Carolina, Raleigh, 1993, p. 309.

of (re)birth contain a certain amount of exhilaration and hopefulness? How do they illustrate an attempt to establish racial equality in the South? To answer these questions, we aim to use the psychoanalytical critical approach and Marxism as literary theoretical approach. The paper is structured into three sections. The first one shows how the changing of names leads to a new status for their bearers. The second section deals with changing names or renaming as synonymous with a quest for self-realization, freedom and identity. In the third and last section, the new names contribute to a conscious struggle for dignity.

### **1. From name changing to a new status**

In the present study, we refer to the chosen names as names Blacks willingly started bearing in their lives after the Emancipation Proclamation. Ex-slaves are involved in the dynamic process of the mode of naming or renaming. For instance, 'Jane' is the chosen name given to a slave girl whose previous slave name is 'Ticey' (7). As such, *The Autobiography of Miss Jane Pittman* is characterized by the renaming of Ticey by Corporal Brown (8), and the renaming of the other ex-slaves (17). When it comes to the motives behind naming, it is worth referring to Karl Marx who states that «It is not the consciousness of men that determines their being, but on the contrary, their social being that determines their consciousness<sup>6</sup>». In this perspective, it is important to highlight why Gaines's main characters change their names. The origin of names focuses on different patterns of names. There are single names, first names, second names or "middle names", maiden names, spouse names, and so forth. Most of single names are slave names. As it is stated in the novel: "My new name Job" "Job what?" "Just Job" "Nigger, this ain't slavery no more. You got to have two names" (17). Through this dialogue, Gaines informs the readers about the slavery pattern of names. In this way, names like Rufus, Buck, Ned, and Ticey are displayed in the novel. But, with the advent of freedom, ex-slaves take on other names.

---

<sup>6</sup> Karl, Marx, Preface of *A Contribution to the Critique of Political Economy*, Robert J. Antonio, New York, 1859, p. iv.

In fact, upon clinging to the new name 'Jane', her master and mistress suggest that they "will put her in the field and bring another one up here to look after them children" (9). The slavery ideology makes the practitioners identify their chattels or goods by a single name which leads to the inscription of their owners. Slaves bred by owners are named by them. Some of the principles lying behind the naming of slaves may be deduced from the names themselves. Some slaves bear savage or barbarian names such as 'Buck' (17) in *The Autobiography of Miss Jane Pittman*.

The masters' will to colonize the mind of their slaves does not lead them to name bondsmen using optimistic names. It is in this perspective that 'Buck' can be to name various animals, including deers and rabbits. 'Buck' may also refer to the informal word for US dollar. The significance of such a name may reside in the name-giver's intention to envision the wealth generated through that slave's toiling. In this context, the mere evocation of the name 'Buck' may bring up money into the master's mind. This capitalistic approach to name-granting is one element of the superstructure. The fact of freeing slaves, involves the changing of names. At the advent of Emancipation, as in *The Autobiography of Miss Jane Pittman*, "everybody started changing names as you change hats. Nobody was keeping the same name Old Master had given them" (17). In this case, the changing of names comes with a symbolic changing of status. The new status was accessed through the Proclamation of Emancipation that Old Master read (10).

With regard to the aforementioned, the name 'Jane' bears a significant character in that its bearer prefers it to the previous one that reminds her of the hardships experienced during slavery. The name "Ticey" is "a slave name" (8) as Corporal Brown suggests. In this sense, the replacement name is, on the contrary, a name of a free person, especially when the first bearer of the name is a free person and whose father is a soldier, i.e. : a symbol of force, self-sufficiency, autonomy, and any other term connected to the idea of invulnerability. In this context, the name 'Brown' and its bearer are symbol of new status. The joy associated with the good news, and the fact of being

granted an 'amazing' name, makes Jane "[stand] there grinning like a little fool.....It was the prettiest name I had ever heard" (8). The psychic significance of names resides in the construction of the subjectivity of Jane. In the same vein, Juan Eduardo Tesone asserts that: "Our first name is inseparable from ourselves, the essence of the person. It suffices to pronounce a few phonemes or to articulate some apparently insignificant syllables; the mere evocation of a name may provoke love or hate, sad or happy memories, clear and distinct or chaotic, confused sentiments in relation to the possessor of that name<sup>7</sup>".

It can be confirmed from this quotation that, Jane experiences indescribable joy as the new name sounds well in her ears. She claims ownership of the name in such a way that she is led by her defenses into displacement; that is the psychoanalytical term for Jane to consider Corporal Brown as children consider their father. For her, the Union Army soldier represents hope and healing of her psychic pains caused by the capitalistic predator system in which she grows up.

Names are so important for a human being that they contribute to the socialization. Having a name is synonymous with owning a place in a relational system. No wonder, being frustrated due to the lack of name is a source of misery. Giving a person a name implies choosing a family. Jane, from then on, considers herself a Brown's descendant. Psychologically speaking, the fact of receiving a new name from Brown makes her Brown's daughter and a member of his family. Corporal Brown does not give the name to Jane in a casual manner. The circumstances of her renaming and the joy with which she welcomes the new name turn her into a new-born-child coming from another 'planet'. Caporal Brown's sensitive paternal speech consists in addressing her as a child, renaming the slave girl after his little girl, and proposing to fight on her side against the white mistress and the 'Secesh' (3). In return, the displacement in which Jane enters makes her consider

---

<sup>7</sup> Juan, Eduardo Tesone, *In the Traces of our Name: The Influence of Given Names in Life*, Karnac Books, London, 2011, p. 197.

Brown as her liberating father, and she warns that “no Secesh bullet can kill Mr Brown” (28).

Apart from first names and surnames, there are peculiarities as far as the names of married women are concerned. In *The Autobiography of Miss Jane Pittman*, Jane and Joe Pittman do not marry in church, but instead, they just live together, as Jane suggests: “We didn’t get married. I didn’t believe in the church then, and Joe never did. We just agreed to live together, like people did in slavery time. Slaves did not get married in churches; they jumped over the broom handle” (77-78). Jane and Joe Pittman remain together; the latter gives his name to the former. But, the significance of the name Pittman beside the name Jane preceded by the title ‘Miss’, is a bit confusing. According to the common and classical norm, her full name should be Mrs Jane Pittman or Miss Jane Brown, with Brown, being her maiden surname.

The novel portrays the protagonist, Miss Jane Pittman, as a representative character with a representative story. She appears as a fully honest reporter who narrates with few peaks and valleys. She narrates as if her vantage point of a century of living has brought her a peace and serenity which cover up the difficulties of her mind or her memories. Her scorn for literary self-consciousness is the scorn of the one for whom talking is neither a recreation nor a polemical material. But the device she uses reflects a very precarious means for communicating precious values from one individual to another, from one generation to the next. The atmosphere derived from racial surroundings and the world the novel presents is Jane’s world. But many of the details come from her friends who gather around the imaginary tape recording of Gaines’s imaginary “editor”. Consequently, her story is a communal effort. Jane, therefore, tells her surroundings’ historical events, a powerful and representative story, “Miss Jane’s story is all of their stories, and their stories are Miss Jane’s” (viii). From denouncing racial upheavals, she points out the collective account of the collective Blacks since the Emancipation Proclamation. Just one hundred years after she is freed from slavery, she tells the story when she is 110 years old.

In the following excerpt, she comments upon the collapse of Reconstruction and the cruelty with which lawless bands of Whites treat those Blacks who try to make a living by farming their small plots of land. According to Jane, these groups...

rode all over the state beating and killing. Would kill any black man who tried to stand up and would kill any white man who tried to help him. Just after the war many colored people tried to go out and start their own little farm....“Tomorrow night we come back again, Hawk,” they would say. “And you better not have no grass out there, you hear?” Or, “Tomorrow night we come back and you better have some grass in that field, hear, Charlie?” (131).

The first pages of *The Autobiography of Miss Jane Pittman* reveal that Gaines's black characters who change their names, work to put into an appropriate form their own sense of history. Such a sense both shows and arises from their central subject, the sense of commitment of both Blacks and the Whites who live in and around the author's fictional town called Bayonne, near Baton Rouge. They work on Robert Samson's plantations that still survive and represent their homeland. They have particular thoughts and feelings for their people and their land. These feelings come from having grown up together among the others and trace back their childhood and youth. Consequently, Blacks have a certain attachment to the sheer physical texture of this country due to their strong feelings for the land and people in their surroundings. They feel a permanent spirit derived from land ownership, which transcends space and time, presence and past; it also transcends former names and new names.

The same transcendence stills goes on when the novel views in the past an admirable simplicity and strength whose resting place is the ancient wilderness. That past is not without its evil, but by far the greater evil is the intrusion of the new into the old, and the destruction of the former. The new in this context is the possibility for Blacks to change their names and have new

statuses. The old or the past represents Jim Crow laws<sup>8</sup> in the South that maintain Blacks in passivity. Such a conception is an approach that entails a deep conflict of values. In the past, the novel showed reasons for loving and to cherishing, especially in the figures of the old “aunts,” namely Aunt Charlotte, Aunt Margaret, and Aunt Fe whose lives are the manifestations of that past.

First, the character Jane, for instance, is a transformed figure of the slave girl, Ticey before being renamed. Second, she is a transformed version of Aunt Charlotte, Aunt Margaret, and Aunt Fe. In her new manifestation, she is both a repository of womanly endurance and an instrument for the change sought by her people. Through her character, there is an unresolved clash between the male and the female, and the new and the old. Jane becomes a dialectic prototype of reinforcing opposites which work for life.

The plot of *Autobiography of Miss Jane Pittman* displays two categories of Whites as far as Blacks' self-renaming is concerned. Each of these two categories represents an ideology. On one hand, there are Whites favorable to Blacks' renaming. The case of Corporal Brown, a white Union Army soldier who changes the slave name Ticey to Miss Jane Brown: “Ticey is a slave name, and I don't like slavery. I'm go'n call you Jane....That's my girl name back there in Ohio” (8). This statement shows that some Whites agree with Blacks bearing new names so as to get rid of their injurious, painful, and distressing past. The title name “Miss” stresses the white man's will to socially integrate the black girl into the American collective consciousness, more into the American citizenship. The title and the origin of the name bring moral and psychological strength to the girl. Both Union and Confederacy have been fighting against the issue of slavery. The emancipation of slaves, through their renaming is at stake and symbolizes a strategy of fighting.

---

<sup>8</sup> Jim Crow laws were state and local laws that enforced racial segregation in the Southern United States. All were enacted in the late 19<sup>th</sup> and early 20<sup>th</sup> centuries by white Democratic-dominated state legislatures after the Reconstruction period. The laws enforced until 1965.

On the other hand, other Whites are unfavorable to Blacks' renaming after the Emancipation Proclamation. The ideology of all of the Whites in the South approves the idea that Blacks should keep their slave names. This is the reason why in *The Autobiography of Miss Jane*, Jane's master and mistress beat her while promoting her new name. The system of slavery keeps bondsmen in promoting false consciousness in their mind: maintaining the interests of Whites who, in general, represent in terms of social class, the owners of the means of production. They incarnate the plantation system developed as a capitalistic mode of production. Beyond changing names and having a new status, the appropriate reaction in order to eradicate class differences in race is, for Blacks, the quest for identity, self-realization and freedom as political duties.

## **2. Changing names: the quest for self-realization, freedom and identity**

*The Autobiography of Miss Jane Pittman* is replete with many characters with slave and ex-slave statuses during the period of abolition. They bear surnames in recognition of their new legal and social statuses such as names like Miss Jane Brown. Some choose "the great names" (218) of American history: Washington, Douglass, Lincoln, and Sherman. Others take biblical names: Job, Abraham whose hypocoristic form is Abe, and Moses. In this sense, Bruck and Bodenhorn affirm that "many ex-slaves chose the names of their masters, although it may have been important at the time that these were also the surnames mothers and fathers had chosen to distinguish themselves by<sup>9</sup>". Such names have psychological effect on their bearers because they morally delete the inevitable trace of their injurious past. The same opinion Richard B. Moore develops when he asserts, "When all is said and done, slaves are named by their masters, free men name themselves<sup>10</sup>".

---

<sup>9</sup> Gabriele, Vom Bruck and Barbara, Bodenhorn, *The Anthropology of Names and Naming*, Cambridge University Press, Cambridge, 2006, p. 289.

<sup>10</sup> Richard, B. Moore, *The Name Negro: Its Original and Evil Use*, Black Classic Class, New York, 1960, p. 192.

The identity issue in the historical context of Emancipation Proclamation is illustrated in African American literature in Frederick Douglass's autobiography as a good example of the quest for freedom and self-realization. Born a slave in Maryland in 1818 on the plantation of one Captain Anthony, he is named Frederick Augustus Washington Bailey. "Stanley" is his disguise name in his escape to freedom. In New York, according to Bruck and Bodenhorn, he asks the black man with whom he is staying, to rename him. He tells the man: "he must not take from me the name of "Frederick." I must hold on to that, to preserve my identity<sup>11</sup>".

The fact of using a more distinctive disguised name reveals the intention of Douglass to create a new identity and also a means to hide his distressing old life. The same motivation stands with Jane, Ned, and all the rest of Blacks who change their names in *The Autobiography of Miss Jane Pittman*. The case of Ned appears more striking. He takes several names in his life: Ned, Ned Brown, Ned Douglass, Ned Stephen Douglass, and Edward Stephen Douglass. As it can be noticed, the name Douglass becomes a surname with this character. This surname, Douglass, chosen by Ned is not removed though each of his former names changes. However, the fact of keeping the surname reveals the character's will to identify himself to Frederick Douglass. Most of the convictions of Frederick Douglass are displayed in the novel by the character Ned Douglass.

As an example of name changing, Jane's story marks a stage in the growth of her life and that of the collective Black that she mirrors. The beginning of the novel represents the first episode of her life which is an account of her spiritual birth. In this sequence, there are two bands of soldiers, one Confederate, one Yankee who stop to rest on the plantation where Jane lives as a ten-year-old slave with white master and mistress. The Confederates are weary, hungry, defeated; and they treat Jane with the bitterness of the vanquished. As for The Yankees, they are ebullient, optimistic, full of victory,

---

<sup>11</sup> Op. Cit. p. 194.

and thoughtful of “Ticey,” Jane’s slave name (8). From one of these Yankees, Corporal Brown, Jane takes a new name, Jane Brown, and is symbolically born into freedom. One of the consequences of such a situation is that later on, when she leaves the plantation with a group of ex-slaves, she sees them doing the same thing, i.e. sloughing off the old and putting on the new. This is a psychological and mental (re)birth.

In terms of social and mental representation, these acts of birth or rebirth derived from name changing and constitute for ex-slaves, a new source of exhilaration and hopefulness. But they also contain depression and disappointment. As the North represents, at that period for Blacks, a place of freedom and success, Corporal Brown professes to make Jane free simply by giving her a new name. In this way, he generates in Jane, as the North does in all Southern Blacks, a dream of freedom and equality that are synonymous with the North as a place where Blacks may be born afresh. Thus, when the civil war ends and they are freed, Jane and her companions embark upon a quest for freedom, associated in their minds with a real place. In Jane’s case, it is Ohio, the promise land, the home of Corporal Brown. Unfortunately, Jane soon realizes that, as a gentle white lady tells her, “Oh, child, child, there ain’t no Ohio” (29). Based on this statement, Jane finds out that her hope to reach the North in general or Ohio in particular is turning wrong. She is consequently affected by the gap between this dream and the reality. Jane intends to go north where she is supposed to be free from the prejudices of the Southern code replete with much racial stratifications. For all the bitter disappointment engendered in the Blacks by the North’s unfulfilled and irresponsible promises, she achieves something of great value. Jane and black people develop an unprecedented impulse toward growth, freedom, identity and self-realization. What is more striking and more important is that the only way Jane can complete her quest, even if her name has changed, is to remain in the South.

While commenting upon racial identity issues and dealing with Blacks in an oppressive white society in *The Autobiography of Miss Jane Pittman*,

Jane's resigned decision to stay in Louisiana would be for some readers the sign of a pessimistic ending of the story. Some would view it as the beginning of a detailed account of further outrages committed against black people by Whites, an account cast in the voice of social protest. The absence of this familiar note in Jane's narrative is one of the things that makes the novel a mile-stone in American fiction. The author does not avoid having Jane report white atrocities, but does not allow her to use the propagandistic and sociological stridency that characterizes so many earlier American literary works.

Still in the context of name changing, the second main section depicts the first attempt of the freed slaves to test their freedom. The reader notices that it is a tragic failure, but it is not a dead end. Before the black little band leaves the Samson plantation, they conduct an archetypal discussion, in which emerge the original lines of separation between the young hot-headed militants, and the old conservative compromisers. The conservative position is expressed by old Unc Isom, who tries to persuade the younger blacks to exercise caution. He says,

“You telling us to stay here?” somebody young said.

“Them who want stay, stay,” he said “Them who must go, go. But this is no time for weeping. Rejoice now.”

“We leaving out,” somebody young said. “if the old people want stay here, stay. We free, let's move.” ...

“You free from what?” Unc Isom said. “Free to do what---break more hearts?”

“Niggers hearts been broke ever since niggers been in this world,” somebody young said (14).

Unc Isom argues that what is past cannot be helped, and that to demand a redress of past grievances is futile.

The decision of younger Blacks is fatal. That night, deep in the swamp, they are attacked by a group of outlaw Whites, and everyone but Jane and six-year-old Ned is murdered. They cut themselves off from the protection of the plantation and find only death in freedom. They are like children; unused to the responsibilities of independence and intoxicated by

their new sense of identity, freedom and self-realization. This is the result of the fact that they do not submit easily to the social imperative of making voluntary concessions. The young reject Unc Isom's wisdom and move on, with Jane among them.

This little group of Blacks cannot afford such conflict when they are so vulnerable to enemies. When darkness falls, Big Laura, their leader, prepares to light a fire. Silently, everyone gathers around her while she strikes the iron against the flint, draws sparks, starts the flame. It is a wonderful scene. But this first expression of black freedom, in which the blaze of consciousness defies the dark swamp, serves only to expose them, and they are killed.

As weathering the brutality and dehumanizing effects of institutionalized racism, Jane takes from Laura the position of the black mother, and in caring of Ned as a foster child, demonstrates her willingness and ability to assume the responsibility for succouring and preserving the race. Big Laura has failed, for she tries to combine the male's explosive strength and drive toward dignity with the female's instinct for preservation and longevity. In Ned and Jane, these qualities are properly divided, though not separated or conflicting. Thus, from the slaughter of the innocent Blacks, Jane and Ned emerge as the bearers of a new consciousness of flint and iron, of manhood and motherhood due to their new moral and psychological state derived from the fact of changing their names.

In *The Autobiography of Miss Jane Pittman*, Ned appears to be observant, the quality of someone who is good at noticing or realizing things, especially things that are not obvious. As a matter of fact, Ned's sermon at the river deciphers his quality of observant. He draws the attention of the audience through his arguments, mentioning the Douglass-Washington debate (111), an issue that many of Ned's fellows ignore or do not dare to mention because of the system that prevents them from exercising their freedom of speech and thought. His perceptiveness leads him to draw a difference

between “a nigger and a black American” (110). Apart from those qualities, Ned is an adept; that is someone who does things skillfully. In fact, Ned is responsible for whatever he decides to do. That makes Jane say of him that “all the time, he was too serious” (74). Even he knows that his sermon at the river sounds like his death sentence, but “he had no fear of death” (112). Other names that Ned bears are Douglass, “after Mr. Frederick Douglass” (73), Stephen, Ed, and Edward.

In *The Autobiography of Miss Jane Pittman*, Ned follows a fixed plan in an efficient way in which he is truly organized and systematic in that he decides first to fight in the Cuban-American War ended in 1898. He has arguments and strength and teaches young fellow community members. Those stages show Ned’s sense of organization. Ned’s commitment to the members of his community and his verbal skills make him be somebody the Whites fear. That is why they plan to assassinate him.

Furthermore, the name ‘Edward’, means someone who likes change and variety, and who enjoys meeting new people. He is also a person who is a creative problem solver, critical of self and others, gentle, kind, down-to-earth, and practical. The bearer of such a name is down-to-earth and practical. Such a person is concerned with practical things and actions, rather than with abstract theories; he is realistic. A person who is realistic is pragmatic; he is realistic in the sense that he recognizes and accepts the true nature of situations and tries to deal with them in a practical way. In this case, the character, throughout the novel, does not hesitate to criticize the capitalistic and dehumanizing living conditions of Blacks. He engages in the groups of people leading their fellow Blacks upon Emancipation, in the Freedmen’s Bureau, directing ex-slaves to places where they can find food, clothing, and all they need. From such a portrait, the name ‘Edward’ represents the appropriate black figure for qualitative change in the fight for racial equality because his qualities are required conditions for the struggle for dignity.

### 3. New names as struggling for dignity

New names continually emerge in *The Autobiography of Miss Jane Pittman*. In the novel, some characters have changed their names and their naming systems. As such, referring to a system that is formed by certain types of slave names is no more appropriate for the black community where certain structural or functional principles are also changing. As the size of a community grows and its social structure changes, an anthroponymic system, for example, can shift from being a single naming system to a system of more than one name which may also include a surname system akin to what people know. Then again, one system may disappear: for instance, the patronymic system in which people are known on the basis of their own names and their father's names. Naming systems are open by nature; they are in continuous state of change while being affected by the surrounding society, culture and language.

New names are “symbolic of emancipation, signs of freedom<sup>12</sup>”. Two changes are relevant: the adoption of a second name, and the alteration or the dropping of the first one. The second names of former slaves are usually avoided though some take the names of important planters in order to enjoy their patronage. This context is the case of former slaves like Unc Isom and others in *The Autobiography of Miss Jane Pittman*, who stays on the plantation after the Emancipation Proclamation. For Stephen Wilson, “names of overseas might also be picked. Often existing first names were chosen, being treated as patronymics. Quite often, names of famous people were adopted<sup>13</sup>”.

As for the present black characters, they bear some famous names like Lincoln, Sherman, Grant, and especially Howard after the head of the Freedmen's Bureau. What do ex-slaves do after taking new names?

---

<sup>12</sup> Cheryll, Cody, *William and Mary Quarterly*, New York, Volume 124, Issue 3, June 2019, p. 47.

<sup>13</sup> Stephen, Wilson, *The Means of Naming*, Routledge, New York, 2000, p. 128.

It is not uncommon at all to choose the surnames of their last masters, or even famous historical figures. Besides titles, ex-slaves also take names like Douglass (after the great American abolitionist figure Frederick Douglass); Washington (probably after George Washington, Commander-in-Chief of the Continental Army, the first American President); Lincoln (after Abraham Lincoln, the 16<sup>th</sup> American President, a slavery abolitionist); Sherman (doubtlessly, William Tecumseh Sherman, a Union General, a famous figure of the Civil War Era); Freeman (probably, important for the meaning of the word, implying freedom); and Moses (the biblical Hebrew character who led 'the people of God' out of the bondage land of Egypt), to mention only a few. The names chosen by freed men are those of historical American figures, who heroically won the war against the oppressor, or those who moved from a place of bondage to freedom. The significance of those great names resides in the outstanding aspect like bravery, courage, and audacity. Freedmen choose names that have positive values, in which there is psychological challenge and relief. However, what is the psychological and moral approach derived from these outstanding names?

There is a sense hidden behind the names some Blacks bear in general upon being freed and in particular, the names young men around Ned take; and the names Ned bears all over the course of the events occurring in his life. The reason behind renaming appears in the very beginning of the novel with Corporal Brown bestowing a name on the young slave girl, Ticey. The Union soldier gives Ticey a new name, Jane. The act of renaming provides Blacks with strength. In their attempt to leave the South and settle in the North, a symbol of freedom, Blacks face the turmoil set by supremacist groups such as the Ku Klux Klan. One of the actions undertaken after picking a new name is to act as an example of the bearers of names. As a matter of fact, Ned takes the name Douglass as surname. That makes him act and behave like abolitionist Douglass. When Ned comes back from Cuba, he decides to teach at home. This paragraph displays the actions undertaken by Jane and Ned after changing their names.

The psychoanalytical dimension of name-giving in *The Autobiography of Miss Jane Pittman* through the characters of Jane and Ned reflects social protest for racial equality and dignity. As far as Jane is concerned, she receives her name after Caporal Brown's daughter. This Union Army soldier's daughter's name influences the ex-slave in such a way that she refers to the soldier in an attempt to dissuade those who threaten her. When she grows up, she behaves freely in her mind, as Whites feel free to live. She fights for the restoration of her community's dignity, as Whites enjoy feeling free and noble. The title name "Miss" coming with her name illustrates her feeling of dignity and nobility. The same psychological effects of names on their bearers are illustrated through the character Ned.

In another sequence of the novel that symbolizes Blacks' struggle beyond their new names, there is the metaphor of the stallion. It represents the force of nature, with which black people must voluntarily struggle if they are to make their life worthwhile and if they do not want to become passive slaves to themselves and their fears. For instance, when Joe goes after the stallion and dies in attempting to recapture it, he fulfills his potential. He dies in freedom, grandly and nobly.

This episode shows that death lies constantly side by side with life, and that the confrontation between life and death frequently gives life a new meaning. Joe's struggle with the stallion is analogous to the fire lighted by Big Laura in the swamp. Both are expressions of black presence in a world that wishes to delete that presence. The novel goes further and suggests that the individual statement is the value-giving booster to the longevity carried by Jane, the black woman. As a result, the black race absorbs intensified life.

Ned inherits the spirit of Joe. Just before Jane goes with Joe to west Louisiana, Ned is forced to run away to Kansas for having joined a black activist movement. Ten years after Joe's death, he returns, and begins to preach the words of Frederick Douglass telling his people to work together and not to condemn all Whites. To walk with dignity and not be afraid to die. The new Ned is the spiritual son of Joe: "If one must die, he says, echoing

Joe, “wouldn’t you rather die saying I’m a man than to die saying I’m a contented slave?” (235). And Ned does die, at the hands of a Cajun hired by Whites for the job. Joe and Ned illustrate two of the forms freedom and the pursuit of it take. In terms of representation, both are based on personal courage. Joe faces nature; Ned faces a social system. Joe faces natural necessity in a struggle that ennobles himself and his antagonist. Ned faces a degenerate, demeaning artificiality, a social apparatus that clothes its neurotic fears and mean weakness in piety and righteousness. Joe’s struggle is universal, the great model of other specific instances. Ned’s struggle takes its form from the larger universal. Joe’s is an act performed in freedom. Ned’s is an act in which freedom must be torn away from an oppressive society.

*The Autobiography of Miss Jane Pittman* also illustrates a lesson in this concept of life and growth for the white American. Robert Samson, the white plantation owner, attempts to prevent his black workers from going to Bayonne. He stands for a dead culture that does not accept Blacks’ new names as a symbol of their new identity. He is one of the last of a long line of white Southerners who have maintained an inflexible resistance to change names and favour identity growth. Just as Southern whites fight for the re-establishment of a white supremacist rule after the Civil War.

After the Emancipation Proclamation, the racial identity issue still goes on between ex-slaves and their masters or all Whites in general. Blacks’ acts of birth derived from their name changing and renaming contain an attempt to achieve dignity. Unlike Joe and Ned who are black characters, Tee Bob, Robert Samson’s legal heir and only child is white. He represents the upper class that has the means of production. Like Joe and Ned, he presses against an antagonist. Ironically enough, the social class he belongs to maintains nearly absolute moral, social and political domination over Blacks, which cannot give Tee Bob any strength. His opponent is, in a sense himself. Wise old Jules Raynard, Tee Bob’s “godfather” and an old friend of the Samson family, is the kind of man upon whom a new South might count on. As a white character, he understands that Tee Bob’s death is the result of cultural stagnation, for which everyone, including Jane, is to blame. Tee Bob,

he says, has to pay for the sins of them all. He does not mean that Tee Bob is an instrument of salvation through which the sinful may be relieved of their sins, but that he is the inevitable consequence of their sins, the failure to solve racial differences and enter into a new cycle. He affirms, “They was part of life, like the sun and the rain was part of life, and Tee Bob would learn them for himself when he got older. But Tee Bob never did. He killed himself before he learned how he was supposed to live in this world” (147). As such, Tee Bob’s literal and moral death prefigures Robert Samson’s symbolic one.

### **Conclusion**

At the end of this paper on the literary onomastic study of Ernest Gaines’ *The Autobiography of Miss Jane Pittman*, we see the author’s attempt to eradicate racial stratification in the South. It might be asserted that names and name changing represent, among ex-slaves, the symbol of social protest. More analysis reveals that the contextual names, renaming or changing names can be viewed as Blacks’ attempt to establish racial equality in the South of the United States of America, precisely in Louisiana from slavery through the 1960s.

In this sense, Blacks’ quest for identity, self-realization and freedom behind the new names, whether intuitive or learnt, symbolize their new vision of America after the Emancipation Proclamation. It is also viewed as the acts of birth whose perception of the world resembles that of a biologist, who sees each living organism passing through time, occupying stages, crossing boundary lines into new and unfamiliar territories. Organic life is postulated on the oscillation between life and death, and these are the realities it portrays. The two states transmit to each other a vitality, which, when fused in the unity of the organism, presupposes growth, the basic element of life. Out of death grows life, which spreads through time to the edge of its identifiable being. If that being cannot tolerate the leaping of its own boundaries, or lacks the strength to make those leaps, it must die without any hope for a new life.

Similarly, the female impulse toward survival and the male impulse toward brief but vivid intensity have, as *The Autobiography of Miss Jane Pittman* suggests, promoted growth in the black community, the metaphor of whose unity is the living organism. This conviction corresponds to the core struggle that Blacks' new names and name change aim at exploring new statuses.

### **Cited Works**

- ANDERSON, John M., 2007. *The Grammar of Names*, New York: Oxford University Press Inc.
- Bruck, Gabriele Vom & Bodenhorn, Barbara, 2006. *The Anthropology of Names and Naming*, Cambridge: Cambridge University Press.
- CODY, Cheryll, June 2019. « William and Mary,» *Quarterly*, 124 (3) : pp. 192-211
- Encarta World English Dictionary*, 1999. London: Bloomsbury Publishing Plc.
- FINKENBINE, Ron E., 1993. *Witness for Freedom: African American Voices on Race, Slavery and Emancipation*, Raleigh: University Press of North Carolina.
- GAINES, Ernest J., 1971. *The Autobiography of Miss Jane Pittman*, New York: Dial Press.
- MARX, Karl, 1859. *Preface of A Contribution to the Critique of Political Economy*, New York: Robert J. Antonio.
- MORAN, Frances, 2010. *The Paradoxical Legacy of Sigmund Freud*, London: Karnac Books.
- MOORE, Richard B., 1960. *The Name Negro: Its Original and Evil Use*, New York: Black Classic Press.
- RAGUSSIS, Michael, 1986. *Arts of Naming: The Family Plot in Fiction*, Oxford: Oxford University Press.
- TESONE, Juan Eduardo, 2011. *In the Traces of our Name: The Influence of Given Names in Life*, London : Karnac Books.
- VAN DER VIJVER, 2002. Gertrudis, *The Pre-Psychoanalytic Writing of Sigmund Freud*, London : Karnac Books.
- WILSON, Stephen, 2000. *The Means of Naming*, New York : Routledge

**IMAGES DE LA FEMME DANS L'ŒUVRE ROMANESQUE D'ABDOULAYE  
SADJI : MAÏMOUNA ET NINI, MULATRESSE DU SENEGAL**

**Gnabana PIDABI**

Ecole Normale Supérieure (ENS)  
Atakpamé, Togo

**Résumé**

Dans l'historiographie de la littérature sénégalaise, la femme occupe une place centrale. Que ce soit chez les écrivaines ou chez les personnages féminins, la femme est constamment présente. Alors que les écrivaines sont au-devant de la scène en ce qui concerne les questions de développement, les personnages féminins, eux, sont diversement représentés. Dans *Maimouna* et *Nini, Mulâtresse du Sénégal*, ce sont les femmes qui mènent les débats suivant leurs différentes considérations. Il apparaît, dans ces romans, trois principales images de la femme. D'abord, la femme exhibitionniste qui est représentée par Nini. Vient, par la suite, la femme dépendante. Cette figure est symbolisée par Rihanna. Enfin, l'on y relève la figure de la femme sentimentale qui croit encore à l'amour, mais qui subit des déceptions. Cette dernière figure est représentée par Maïmouna. L'œuvre romanesque d'Abdoulaye Sadi présente des femmes au statut à géométrie variable.

**Mots-clés :** images de la femme, littérature sénégalaise, exhibitionnisme, femme dépendante, amour et déception.

**Abstract**

In the historiography of Senegalese literature, women occupy a central place. Whether it is women writers or female characters, the women are constantly present. Whereas women writers are at the forefront of developmental issues, women's characters are variously represented. In *Maimouna* and *Nini, Mulatto of Senegal*, it is the women who lead the debates according to their different considerations. It appears in these novels, three main images of women. First, the exhibitionist woman, who is represented by

Nini. Then comes the dependent woman. This figure is symbolized by Rihanna. Finally, we see the figure of the woman who still believes in true love but who is disappointed. This last figure is represented by Maïmouna. Abdoulaye Sadjì's novelistic work presents women with variable geometry status.

**Keywords:** Images of the woman, Senegalese literature, exhibitionism, depending woman, love and comedown.

### **Introduction**

La femme est la cheville ouvrière au sein d'une famille et, partant, dans le processus du développement, a-t-on l'habitude de dire. Conformément à cette assertion, la femme africaine a cette manie, cette ingénierie de disposer de quoi subsister lorsque tout tourne mal dans son foyer. C'est certainement cette qualité qui lui vaut le vocable de femme battante. Cette opinion, même si elle est diversement admise par certaines entités, notamment certaines organisations qui trouvent que la femme africaine est soumise, voire marginalisée, elle reste prégnante car même dans la mentalité des sociétés traditionnelles africaines, la femme a toujours une prépondérance – et elle la mérite amplement de par le rôle qu'elle y joue – malgré quelques inconduites commises à son endroit par la gent masculine. Dans la fiction romanesque, des auteurs tels Mariama Bâ, Aminata Sow Fall, Ken Bugul, Fatou Diome, Ousmane Sembène, Marie N'Diaye ou encore Abdoulaye Sadjì ont peint la femme faisant ou subissant l'Histoire. Notre étude qui porte essentiellement sur *Maïmouna* et *Nini*, *Mulâtresse du Sénégal* d'Abdoulaye Sadjì s'intéresse à l'image de la femme dans ces œuvres. La présente étude engage une réflexion multifocale sur la gent féminine. Comment la femme est-elle représentée dans les deux œuvres en dépit des qualités attribuées à la femme en général ? Quelle place occupe-t-elle dans l'univers peint par Sadjì ? Répond-t-elle aux aspirations de la femme africaine en action ?

Une approche axée sur la sémiologie de la lecture d'Otten (1987) et sur la thématique de Smekens (1987) s'avère nécessaire pour mieux conduire cette

étude. M. Otten considère le discours littéraire comme un ensemble qui fournit une compréhension globalisante du texte. W. Smekens (1987) pose le thème comme un élément sémantique qui se répète à travers un texte ou un ensemble de textes.

L'objectif de cet article est de ressortir les différentes positions féminines liées aux questions existentielles à travers les différentes figures manifestes dans le texte. Pour bien lire la femme dans *Maimouna* et *Nini*, nous empruntons trois axes : femme exhibitionniste et égoïste, femme métamorphosée et femme et entraves coutumières.

### **1. La mulâtresse, femme exhibitionniste et égoïste**

La femme des temps modernes, celles que peignent des auteurs, prête une image assez interprétative. Le rythme et le dynamisme du monde donne à voir des femmes battantes en action, celles qui croient encore à l'équité genre et qui nourrissent des ambitions au sens positif du terme. A l'opposé de ces dernières, se hissent celles qui sont amoureuses de leur état physiologique et qui prennent cela comme une fin pour atteindre leurs objectifs. Abdoulaye Sadju a choisi de peindre la femme de la deuxième catégorie. Mais avec *Nini*, il va plus loin pour faire voir son exhibitionnisme à outrance. Une lecture-compréhension permettra d'interpréter, sinon de représenter *Nini*.

#### **1.1. De la surestimation physiologique aux préjugés**

Dans le Saint-Louis du Sénégal colonial se lisait deux types de femmes de par leur appartenance physiologique. Des femmes noires, négresses au sens péjoratif et des mulâtresses qui, imbues de leur état de blancheur et donc de leur présumé supériorité, rivalisaient les Noires. Mulâtre ou mulâtresse, de l'espagnol *mulato*, de *mulo*, signifie métis né d'un père noir et d'une mère blanche ou l'inverse ou encore de deux mulâtres. Fort de cette définition, il ressort que la mulâtre, qu'elle veuille ou pas, a une souche noire. Nonobstant cette appartenance viscérale, bon nombre de mulâtresses font preuve d'exhibition. L'exhibition est l'exposition critiquable de soi, l'ostentation

impudique de son corps. Contrairement à la discrétion et à la modestie des femmes noires, les mulâtresses exhibaient à outrance leur corps. Jean-Louis Gérard (1964, p. 7) écrivait : « Le yé-yé désigne un genre, l'ensemble des exhibitions de mineurs ignares, exhibitions vocales ou instrumentales, individuelles ou collectives, caractérisées par leur outrance sonore et leur indigence d'expression ». Les mulâtresses, dans leur imposture, dans leur auto-illusion, répondent bien à cette description faite de yé-yé par Gérard. Elles baignent aussi bien dans l'indigence matérielle que dans celles des idées. L'auteur de *Nini* écrivait :

Nini est l'éternel portrait moral de la mulâtresse, qu'elle soit du Sénégal, des Antilles ou des deux Amériques. C'est le portrait de l'être physiquement et moralement hybride qui, dans l'inconscience de ses réactions les plus spontanées, cherche toujours à s'élever au-dessus de la condition qui lui est faite, c'est-à-dire au-dessus d'une humanité qu'il considère comme inférieure mais à laquelle un destin le lie inexorablement (A. Sadj, 1988, p. 7).

Conformément aux propos de l'auteur, Nini se surestime vis-à-vis des Noirs, voire à l'égard des autres catégories des mulâtresses. Se prenant pour une blanche de souche, elle se croit supérieure aux autres. Elle traite les indigènes d'insolents (p. 16), attitude qui surprend ses deux camarades blancs, Martineau et Perrin. Mamadou, le planton, qui était très poli et déférent à l'égard de Nini, pensait naïvement que « Noirs et Mulâtres sont des cousins qui se devaient amitié et assistance en cas de besoin. Il pensait que respecter Nini c'était respecter sa race aux yeux des deux Blancs de France » (A. Sadj, idem).

La surestimation de soi pousse les mulâtresses de Saint-Louis à se faire distinguer dans la rue au travers de leur comportement. La preuve, pour des petits incidents de rue qui arrivent tous les jours, lorsque la moindre maladresse est commise par un Noir, cela passe pour un scandale aux yeux des mulâtresses. Nini, la pétulante et belliqueuse, ne passe pas inaperçue ses moindres maladresses.

Devant ces mulâtres, l'image de la femme hospitalière, fédératrice des humains fuit au profit d'une image qui confine au complexe de supériorité. Aussi deviennent-elles épidermiques, hargneuses à l'égard des Noirs. Ce qui frise le ridicule est que malgré cette surestimation de soi pour cause de la blancheur de la peau, les Blancs eux-mêmes restent indifférents : « Heu ! Blanche... la blancheur importe peu en l'occurrence ; une négresse c'est une négresse, on n'en saurait faire une Blanche... Et quand on veut flirter on aimerait tomber sur une môme qui soit bien f... » (A. Sadj, 1988, p. 32-33). Cet extrait relève d'une discussion entre deux Blancs qui ironisent l'exhibition de Nini.

Le mythe conçu par Nini et ses amies ne se nourrit que des préjugés car il existe d'autres catégories de mulâtres qui ne sont pas conformistes : « Elles ont reçu une éducation wolof et vivent à l'indigène. Aussi admirez avec quel dédain elles regardent passer Nini et Madou qui ont l'air d'avoir renié leur milieu et leur origine... » (A. Sadj, 1988, p. 20).

Le corps a également participé à la manifestation de l'apparence flatteuse. Pierre Gripari (1990, p. 74) écrivait : « Dans les publications pour homme seuls, on voit des photos de femmes. Mais dans les publications réservées aux femmes, on voit aussi des photos de femmes... J'en conclus que si l'homme est queutard, la femme, elle, est narcissique ». En effet, Nini est très narcissique. Elle passe son temps à s'admirer avec la complicité de la glace, « la conseillère des belles grâces ». En réalité, le corps de la femme est une poésie qui exprime toute la beauté, toute la sensualité. Dans Maïmouna, Abdoulaye Sadj décrit les différentes mutations qui s'opéraient en Maï dans l'épanouissement de son corps : « En cette période, elle fit, pour la première fois, attention à ses bras et à ses cuisses. Ils étaient lisses, polis, presque transparents. Et Maïmouna se baigna plus fréquemment. Plaisir de se voir nue et de caresser sa poitrine, ses côtes, ses bras, ses jambes à loisir » (A. Sadj, 1958, p. 41). Au détour de quelques pages, l'auteur laisse voir que la jeune fille communique avec son corps épanouissant : « Elle sentait que quelque chose craquait dans son petit corps, quelque chose d'irrésistible contre quoi

elle ne pouvait réagir suffisamment... Puis un beau jour, son esprit retrouvait toute sa sérénité, son cœur s'emplissait d'un amour très vague et de houleuses chansons » (A. Sadj, 1958, p. 44). Il est vrai que le corps confère à la femme son existence sensuelle, mais concernant Nini, elle est devenue prisonnière de son corps pour le simple fait qu'elle le prive à la race noire. Souvent en panne de partenaire blanc, elle souffre de répondant par rapport au désir sexuel qu'elle ressent : « ... Le même désespoir la pousse, la nuit quand elle est seule, aux orgies perpétrées avec un double d'elle-même, aux suavités que lui procure son imagination féconde » (A. Sadj, 1988, p. 47).

Les scènes orgiaques auxquelles se livre Nini sont le fruit de son complexe, de son arrogance et de son racisme à l'égard des prétendants noirs.

### **1.2. De l' « allure » aux désillusions**

Le paraître dans lequel se sont empêtrées Nini et ses amies les a contraintes à épouser des allures conformistes. Ainsi, une expression qui leur est familière et très chère est « Ceci a de l'allure ». De celle-ci, découlent d'autres : « Ce chapeau a de l'allure ; ... ce pull a de l'allure ; ... ce manteau a de l'allure... » (A. Sadj, 1988, p. 45). Ainsi lit-on l'expression d'une attitude ségrégationniste, voire raciste. Tout ce qui est lié au Noir n'a pas de l'allure. Les ambitions démesurées qu'elles nourrissent nécessiteraient d'ailleurs les services d'un psychiatre. La plupart d'entre elles n'ont jamais mis pied à Paris et, pourtant, elles décrivent avec certitude « la féerie des Champs-Élysées, le charme du Trocadéro, les merveilles des Tuileries » (Idem).

De plus, les mulâtresses de première et de seconde classe considèrent tous les Noirs de Saint-Louis comme leurs esclaves. Fort de cette conception, elles repoussent systématiquement les avances venant d'un Noir, quelle que soit sa catégorie, son importance dans la société. De surcroît, elles prennent cela comme un supplice, un affront, voire un opprobre. Après lecture d'une lettre de déclaration d'amour de N'Diaye Matar, fonctionnaire respecté, Nini n'a pas tardé à exprimer sa véhémence aversion :

Je trouve que cette lettre est une insulte, un outrage fait à mon honneur de fille blanche. Ce nègre est un imbécile, un malappris qui a besoin d'une leçon. ... Je lui apprendrai à être plus décent et moins hardi ; je lui ferai comprendre que les « peaux blanches » ne sont pas pour les « bougnouls<sup>14</sup> (A. Sadj, 1988, p. 73).

Allure et apparence débouchent sur déceptions et désillusions. Nini rêvait obstinément épouser un Blanc. Vingt-deux ans d'existence après, elle réalise avec tristesse que la vie n'est que très peu de chose et, « le temps fuit sans retour... Les amants aussi partent sans retour » (A. Sadj, 1988, p. 90). Son dernier amant qu'elle prenait pour fiancé, M. Martineau, expatrié français à Saint-Louis, ne voyait en elle qu'une effrontée. L'illusion, ce prisme merveilleux, fait place à la déchéance, au désenchantement. Héritage ou malédiction, Nini n'est pas la seule dans la famille à subir le revers de la vie. La vie de sa grand-mère Hélène et de sa tante Hortense n'a été qu'une suite de déceptions. Elles, toutes deux métisses, ont passé leur vie avec « des amoureux d'occasions, tous Blancs d'Europe qui, après les avoir adorées, étaient partis sans retour » (A. Sadj, 1988, p. 11).

La sollicitation des services d'un marabout par grand-mère Hélène n'est que l'expression des attentes inassouvies. Le recours à « la science noire », une pratique récurrente dans la tradition africaine, témoigne de la détermination de la Grand-mère à éviter à sa petite-fille le sort à elles réservé. Malheureusement, l'effet escompté n'a pas été produit. La magie noire qui, au départ semblait assujettir M. Martineau, est finalement passée au travers du Blanc, réfractaire aux effets de la sorcellerie de toutes sortes. De la prédiction du mariage avec Martineau, Nini se faisait déjà des idées chimériques : « ... Vous démissionnez ?... Oui, monsieur<sup>15</sup>, ... D'ailleurs je suis fiancée et mon fiancé, qui est actuellement en France, ne tardera pas à revenir à la colonie. Alors nous nous marierons et je serai tranquille, je n'aurai plus besoin de travailler » (A. Sadj, 1988, p. 245). A travers cette idée mesquine de Nini, A.

---

<sup>14</sup> Bougnoul : Homme noir, appellation péjorative.

<sup>15</sup> Nini a démissionné de son poste, très juteux, pour le simple fait qu'elle a su qu'elle doit son embauche à un Noir.

Sadji lève un coin du voile sur la veulerie de certaines femmes qui mesurent leur réussite à l'aune de la situation sociale de leur époux.

Au demeurant, Nini est l'image d'une femme qui reste femme avec son égoïsme entier et son instinctive cruauté face à l'homme qui, par contre, « n'est pas celui qu'elle croit, mais un fonctionnaire esclave de certains principes bons pour toutes les mulâtresses, pour tous les Noirs de la brousse ou de la jungle, pour tout le monde » (A. Sadji, 1988, p. 225).

A l'opposé de la femme hospitalière, Nini est le personnage-type du mépris, de l'égoïsme et de la désillusion. Ses choix démesurés lui collent une image négative, celle qui contraste avec la positivité attendue de la femme battante.

## **2. D'une parfaite éducation à la métamorphose**

*Maimouna* s'ouvre sur la peinture de la femme besogneuse et battante. Abdoulaye Sadji donne à voir la marque du quotidien de la femme africaine traditionnelle : « Quand les coqs du village unanimes eurent poussé leur troisième chant, l'Orient commença à montrer ses gencives blanches. Alors, un gris douteux emporta les dernières ombres. Les coups de pilons se multiplièrent et la conquête du jour s'effectua par courtes étapes » (A. Sadji, 1958, p. 10). Les expressions « troisième chant du coq » et « les coups de pilons » dénotent la symbolique de la femme battante. C'est dans ce quotidien de la femme africaine que Yaye Daro a éduqué ses enfants.

### **2.1. Yaye Daro, entre vertu et dignité**

Yaye Daro est présentée dans le roman comme le prototype de la femme besogneuse et laborieuse. Jouant le fastidieux rôle à la fois de père et de mère, elle n'avait d'autres choix que de s'adonner au travail pour préserver sa dignité. Cette dignité se traduit par sa conscience pointue de la responsabilité qui lui incombe et de l'éducation à donner à ses enfants. L'auteur la présente comme une femme battante :

Cette excellente femme, veuve un an après que Maïmouna fut sevrée, n'avait pas voulu se remarier. Elle vivait du produit de son petit commerce et d'une maigre pension que lui envoyait mensuellement sa fille aînée, mariée à un commis-comptable de Dakar. [...]. Vit-on jamais femme plus honnête, plus courageuse, plus digne dans la pauvreté ? (A. Sadj, 1958, p. 12).

Au détour de quelques pages, l'auteur fournit des menus détails sur le quotidien commercial de la brave Yaye Daro :

Yaye Daro, flanquée de sa Maï, prit la direction de son quartier. En chemin, elle supputait ses bénéfices du lendemain, augurait sur la mévente probable de telle ou telle denrée, faisait des projets d'avenir. [...] Elles arrivèrent à la maison aussi satisfaites l'une que l'autre. Pendant que Maïmouna, courageuse, enlevait la cendre du foyer et commençait la préparation du souper, Yaye Daro procéda à l'inventaire de ses denrées et produits. La fillette l'aida pour la comptabilité. Le bilan des recettes et des dépenses fut fait sans grande difficulté, mais les fluctuations des prix, la concurrence, la déloyauté de certaines marchandes arrachèrent des soupirs de résignation et dépit à la brave femme (ibid. p. 16-17).

Il se dégage de ces extraits des qualités indéniables : le refus de se remarier malgré sa pauvreté, la formulation quotidienne des projets d'avenir, l'inventaire commercial auquel Maï est associée et la prise en compte des difficultés en fonction des fluctuations des prix. Ces qualités sont nécessaires non seulement pour la survie de celle qui se bat, mais également pour le legs du savoir-être et du savoir-faire à sa progéniture. L'appropriation de ce savoir par ses enfants a fait d'elles des enfants décentement éduquées. C'est certainement cette qualité, auréolée de l'onction divine, qui aurait placé Rihanna, sa fille aînée, sur la voie de Bounama, commis-comptable de Dakar, en séjour dans le village de Louga. Seulement, qu'est-elle devenue depuis qu'elle vit avec son mari providentiel à Dakar ?

## **2.2. Rihanna, femme métamorphosée**

Elevée entièrement au village, Rihanna a bénéficié du savoir-être et du savoir-faire de sa mère Yaye Daro. C'est certes, cette qualité qui a joué en sa

faveur suite à l'enquête diligentée par Bourama après le coup de foudre. Devenue épouse du commis-comptable et menant une vie luxueuse à Dakar grâce aux revenus de ce dernier, a-t-elle pu sauvegarder cette vertu qu'est la dignité dans l'humilité ?

Attaché à la culture, Abdoulaye Sadjı fait une distinction entre la vie villageoise et celle trépidante de Dakar. Celle du village, incarnée par Yaye Daro, prend les habits de la raison et elle est faite de volonté, d'un dur labeur au quotidien, de la valeur de la vie et de l'humilité que tout homme doit avoir face à son destin. Ce monde naturel et même vertueux que serait le village s'oppose à celui de la cité pervertie où les hommes, noyés dans la multitude, auraient perdu le sens de leurs origines. Il se pose alors un problème de perte d'identité par l'Africain.

Rihanna serait endoctrinée par la cité pervertie. En effet, dans les lettres qu'elle adressait à sa mère, elle tenait à ce que la petite Maïmouna allât vivre auprès d'elle à Dakar :

Elle craignait que la brousse n'en fit une petite sauvage, à peine présentable, ignorant tout des manières de la femme moderne, quand viendrait pour elle l'âge de se marier dans les milieux sélects où sa jeunesse, sa beauté et les relations mondaines de sa sœur lui donneraient forcément accès. A Dakar, la petite Maïmouna serait vite dégrossie. [...] Ce n'est assurément pas dans cette brousse de Louga qu'elle trouverait le mari digne d'elle. Rihanna rêvait pour Maïmouna d'un époux cossu, aisé, un homme des cadres, comme son mari, fonctionnaire de grade supérieur (A. Sadjı, 1958, p. 38-39).

Cet extrait dit long sur les prétentions de Rihanna. Son ambition complètement dévoilée à travers la gradation d'un plan minutieusement ourdi est manifeste : extirper sa sœur de la brousse pour lui éviter de devenir complètement sauvage ; la dégrossir grâce aux méthodes modernes afin de la mettre sur le chemin d'un mari cossu. Ce projet foncièrement matérialiste s'apparente au mécanisme d'un amour vénal. Le lecteur réalise aussi que ce plan contredit le cheminement de Rihanna elle-même. Née à Louga, elle y a

grandi et y a trouvé un mari dont la situation financière est plus ou moins stable. Si le village ne l'a pas rendue sauvage pourquoi il le ferait pour Maïmouna ? Le contraste ne peut se justifier que par la métamorphose subie par Rihanna. Son séjour dans la capitale l'a transformée en une femme ambitieuse et matérialiste. Elle mène une vie mondaine et elle ne souhaiterait pas que Maïmouna mène une vie contraire. Il est vrai qu'en tant qu'aînée, Rihanna avait pour devoir de mettre sa sœur cadette sur la voie de la réussite, mais pas sur une voie littéralement balisée, sans option pour l'intéressée elle-même. Kazaro Tassou (2006, p. 117-129) parlait de « femmes sénégalaises au statut à géométrie variable dans *Les Tambours de la mémoire* » en faisant ressortir les différents types de femmes dont il était question dans l'œuvre. La présente étude nous révèle effectivement les différentes faces des femmes. Faible résistance dans une résignation pathétique face au pouvoir d'argent et du snobisme, la femme, loin de s'imposer aux impératives du monde moderne, subit plutôt cette nouvelle vie qui exige plus de moyens de subsistance. Justement, la résistance aux contingences de la vie requiert certaines dispositions liées au background de l'individu. De nos jours, cette disposition susceptible d'affronter la vie se matérialise par une formation diplômante. Contrairement à Nini qui disposait de cette formation indispensable malgré son insolence à l'égard des Noirs, aucun indice textuel n'indique que Rihanna et Maïmouna disposent d'une quelconque formation. Ne mérite le titre de « femme battante » que celle qui initie, grâce à sa formation, des projets visant à rendre la femme indépendante à l'égard de la gent masculine. Malgré une apparente suffisance de Rihanna au foyer, elle reste, au regard de sa dépendance vis-à-vis de son époux, une femme assujettie. Elle ne dispose d'autres manettes que celles qui consistent à chercher les voies et moyens pour amener son mari à s'occuper d'elle financièrement. Et, pour garantir cette disposition, elle est obligée de « consulter les meilleurs marabouts du faubourg pour envoûter davantage son mari » (A. Sadj, 1958, p. 129). C'est certainement cette vie de dépendance qui milite en faveur de sa détermination à trouver à sa jeune sœur un mari socialement bien posé, bien qu'il soit polygame. Être ménagère est une profession, il est vrai, mais donner

l'impression que le bonheur de la femme ne peut dépendre que de la situation du mari laisse entrevoir des ambitions peu recommandables. L'époque où les femmes africaines étaient réduites aux tâches ménagères est révolue. Aujourd'hui, elles participent, au même titre que les hommes, à la vie sociale et publique.

L'œuvre de Sadjı gagne en estime en ce sens qu'elle présente au lecteur des femmes « à géométrie variable ». Mais ce qui est plus signifiant est qu'elle part d'une vieille qui, grâce aux activités génératrices de revenus, a su élever dignement ses enfants pour aboutir à Rihanna qui ne vit que des revenus de son mari. C'est, au-delà de tout, une invite à se départir de l'image de la femme africaine dépendante.

### **3. Femme et entraves sociétales**

De toutes les descriptions faites des femmes par Abdoulaye Sadjı, celle de Maïmouna paraît plus complète et plus exhaustive. Cela est de droit pour la raison qu'elle fait l'objet de l'éponymie du roman. De sa tendre enfance à l'âge adulte, l'auteur n'a fait abstraction d'aucune étape de la vie de celle qui est considérée comme l'héroïne du roman.

#### **3.1. Maïmouna, femme de rêve**

La description faite de la tendre enfance de Maïmouna par l'auteur suscite chez le lecteur le sentiment d'une fille comblée sur tous les plans. Son portrait physique et moral en dit long :

Maïmouna était radieuse : un teint clair d'ombre, des yeux de gazelle, une bouche trop petite peut-être, trop allongée, mais d'un modelé déjà net et sensuel. Sa poitrine encore nue se bombait d'une harmonieuse façon et laissait prévoir d'opulents charmes futurs. [...] C'était une petite fille sans caractère défini, presque sans pensées, riieuse, insouciant (A. Sadjı, 1958, p. 12).

A ces charmes naturels s'ajoute les soins méticuleux que lui accordait sa mère :

Elle avait sorti de la malle grise un petit pagne à rayures rouges, une camisole de gaze aux manches frisées et un ample boubou blanc de bazin, au col garni de broderies jaunes. Le pagne fut enroulé méthodiquement autour des hanches de Maïmouna. Yaye Daro l'ajusta de son mieux et le fixa au moyen d'un mouchoir de tête plié de manière à faire office de ceinture. Elle vérifia les extrémités du pagne et s'assura qu'elles tombaient selon la mode du temps (Ibid., p. 34-35).

Ces deux extraits donnent à voir que quand bien même Maïmouna n'était pas issue d'une famille aisée, elle bénéficiait de la part de sa tendre mère de soins particuliers qui faisaient d'elle l'enviée du village. L'épanouissement de son corps poétique et son allure l'exposaient à deux rêves : celui de sa sœur Rihanna et son propre rêve de tomber sur « un mari socialement aussi haut placé » (p. 46).

Ces rêves ou ambitions conjointes, teintés de saprophytisme, sont instigateurs d'une nouvelle vision qui s'opère dans cette phase jusque-là insouciant de Mïmouna. La décision irrévocable d'aller à Dakar malgré l'opposition de sa mère n'est que consécutive à cette illusion qui fait de la ville le seul lieu qui métamorphose positivement le destin des humains.

Cette illusion inquiète l'auteur qui décrit l'univers inconsistant des Africains appelés « évolués » par le maître colonisateur, qui ne rêvent que d'assimilation et s'isolent de ce qui leur apparaît être l'inculte plèbe, l'univers des faubourgs et de la brousse.

Imbue de l'idée que Dakar est le miroir de la réussite, Maïmouna a appris à fourbir ses armes d'attraction. Elle s'est lancée dans la culture des charmes frelatés dont parlait Villon à l'époque médiévale. Malgré sa beauté naturelle, elle cherchait d'autres ingrédients. Tout comme toutes les filles de son âge, elle connaissait la science des racines qui parfument le corps, des poudres végétales qui donnent à la peau plus d'éclat et de relief. Ainsi pourrait-elle laisser dans son sillage « des traînées de senteurs qui affolaient les hommes et excitaient puissamment le désir et l'amour... » (p. 52).

La machinerie montée par elle et sa sœur n'a laissé aucune marge de manœuvre à sa mère de s'opposer à son départ pour Dakar.

### **3.2. La dakaroise ou l'innocence violée**

La jeunesse, l'âge de la fougue, est une période faite de rêves, d'ambitions et d'envies de réussir. Maïmouna n'a pas échappé à cette hargne naïve de prendre le dessus sur les épreuves de la vie. La gestation de cette nouvelle phase empreinte de puberté s'est révélée à travers sa révolte contre sa mère à cause de la vie « misérable » (A. Sadj, 1958, p. 64) qu'elle mène au village. Mythe de la Caverne ou prétexte pour obtenir la faveur de partir pour Dakar, les deux réalités sont à l'origine de l'exode rural observé chez la plupart des jeunes de la campagne.

Avec la complicité de Rihanna, Maïmouna a réussi à se séparer douloureusement de Yaye Daro, l'honnête et digne femme. A Dakar, il existait deux identités de Maïmouna, celle de Louga, innocente et sensible à une existence naturelle et celle de Dakar, luisant sous un astre qui mène la destinée des hommes et qui fait et défait leur bonheur. L'élévation de Maïmouna à la dignité d'« Etoile de Dakar » (p. 121) l'a mise sur le chemin de la valse des humeurs. Sa poésie du corps a ravivé la surenchère des griots : « Belle comme une « djinné » : mot flatteur, mot de griot, et pourtant si près de la vérité, quand on examinait le jeune corps de la petite Cayorinne. Les « djinnés » sont extraordinairement belles, dit la légende. La beauté est, en effet, l'attribut de leur espèce » (A. Sadj, 1958, p. 95-96). Cette légende sur la beauté des « djinnés » rejoint celle de Vénus – chez les Romains – à qui étaient attribués de nombreux amants, divins comme mortels. De même, Maïmouna a connu de nombreux prétendants. Toute femme belle ne peut s'attendre qu'à une avalanche de prétendants, phénomène tout à fait naturel. Mais, le déterminant dans une telle situation reste la lucidité du choix.

Prise dans l'engrenage de la pression de tout genre, la dakaroise vivait désormais sous la mainmise de trois forces : celle de sa sœur Rihanna, déterminée à lui choisir un riche mari, celle de la jalousie voilée de Yacine et

celle qui l'anime, plus profonde, plus forte, matérialisée par l'appel du cœur. Si Yacine, la gouvernante, a réussi son coup teinté d'égoïsme, les fiançailles, forcées par Rihanna, n'ont pas eu raison sur l'option intimiste de Maïmouna. Elle a refusé le mariage de raison auquel elle a préféré celui du cœur. Seulement, le cœur peut-il surmonter les pesanteurs socioculturelles ?

Le jeune Doudou Diouf de qui Maïmouna porte une grossesse par amour a finalement déçu, non seulement Maï, mais également l'espoir placé en ce qui est encore appelé le « vrai amour ». Le glas retentit avec ces propos contenus dans la lettre de Doudou à Maï : Oui, mes parents s'opposent catégoriquement à notre mariage. Je n'arrive pas à leur faire entendre raison. Ils m'ont même menacé de me traduire devant un Conseil de Notables de Dakar. Force m'est donc, ma chère Maïmouna, de renoncer à ce mariage » (A. Sadj, 1958, p. 245). Sur cette sentence, Maïmouna devint étrangère au monde, un monde qui engloutit même les innocents. Elle a déçu elle-même, sa mère, sa sœur et tout son entourage. La déception de Rihanna est à l'aune de son orgueil et de ses attentes démesurées.

Au demeurant, Maïmouna a été triplement victime : victime de l'orgueil, celui de sa sœur obnubilée par le sentiment de l'opulence, victime de la jalousie, celle de Yacine, la servante et victime des pesanteurs liées à la tradition. Au-delà de tout, son grand bourreau reste Dakar qui, avec son lot d'opinions mercantiles, a su se servir de sa naïveté pour la ramener à la case départ.

L'innocence violée de Maïmouna est une métaphore d'une Afrique en transition qui, à la veille des indépendances, doit faire le choix de son destin : elle ne doit pas renier l'authenticité de ces origines tout en étant ouverte à une modernité qui lui permettra de répondre aux défis à venir. Ce jeu stylistique est encore d'actualité.

### Conclusion

Le présent article consacré à l'image de la femme dans l'œuvre romanesque d'Abdoulaye Sadju a exploré les traces des principaux personnages féminins dans *Maïmouna* et dans *Nini, Mulâtresse du Sénégal*. L'étude menée a offert la possibilité de ressortir les différentes images féminines liées aux questions existentielles. Dans *Nini, Mulâtresse du Sénégal*, l'image la plus poignante est celle de Nni. Femme exhibitionniste et orgueilleuse, elle est le modèle d'une femme qui reste femme avec son égoïsme et son instinctive cruauté face à l'homme noir qui, par contre, recèle toutes les qualités humaines. Aussi a-t-elle hérité cette mesquinerie de sa grand-mère Hélène et de sa tante Hortense. Dans *Maïmouna*, Yaye Daro est le prototype de la femme laborieuse et qui mérite le titre de femme battante. Jules Michelet (1981) a pu écrire que la femme est une religion, un ange de paix et de civilisation, ajoutant que la femme d'Afrique est comme dieu de bonté. Yaye Daro, de par sa détermination à assurer l'avenir de sa progéniture, ressemble bien à cette femme d'Afrique. Rihanna, partie pour être une femme exemplaire, grâce à l'éducation reçue, s'est laissée pervertir par les méthodes modernes des femmes matérialistes. Encline à la vie mondaine, elle est devenue une femme d'apparence. Yacine, la gouvernante, reste le parangon de la femme égoïste à l'égard de ses congénères ; elle est fossoyeur de l'avenir des autres. Maïmouna, la « djnné », est celle qui a subi la dictature des stéréotypes de la société moderne et traditionnelle. Naïve et innocente, elle n'a jamais réussi à faire valoir sa volonté. Son retour auprès de sa mère résume les échecs enregistrés le long de son parcours. Une analyse prégnante des personnages féminins de l'œuvre romanesque d'Abdoulaye Sadju suscite une réflexion plus approfondie sur le savoir-être, le savoir-faire de la femme du progrès. Aussi l'éducation, l'instruction et la professionnalisation deviennent-elles des impératifs pour les femmes qui ont le souci de s'insérer dans la dynamique pétillante de la femme d'action.

### **Bibliographie**

- BA, Mariama, 2004, *Une si longue lettre*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines Sénégalaises.
- BUGUL, Ken, 1982, *Le Baobab fou*, Paris, Dakar, Présence Africaine.
- DIOME, Fatou, 2010, *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion.
- GERARD, Jean-Louis, 1994, « L'imposture yé-yé », *Le Monde Libertaire*.
- GRIPARI, Pierre, 1990, *Les derniers jours de l'éternel : roman martien*, Paris, L'Age d'Homme.
- MICHELET, Jules, 1981, *La Femme*, Paris, Flammarion.
- N'DIAYE, Marie, 2009, *Trois Femmes Puissantes*, Paris, Gallimard.
- OTTEN, Matratzen, 1987, « Le travail du lecteur. A propos de « *La mort des amants* » de Baudelaire, » *Itinéraires et plaisirs textuels*. Mélanges offerts à Raymond Poulliart, Louvain-la-Neuve.
- SADJI, Abdoulaye, 1958, *Maimouna*, Paris, Présence Africaine.
- , 1988, *Nini, Mulâtresse du Sénégal*, Paris, Présence Africaine.
- SEMBENE, Ousmane, 1971, *Les bouts de bois de Dieu*, Paris, Pocket.
- SMEKENS, Wilfried, 1987, cité dans *Introduction aux études littéraires, méthodes du texte*, Sous la direction de Maurice Delcroix et Fernand Hallyn, Paris, Duculot.
- TASSOU, Kazaro, 2006, « Images de la femme sénégalaise actuelle dans *Les Traces de la meute* de Boubacar Boris Diop, » *Revue du CAMES-Nouvelle Série B*, vol. 007, n° 1, 117-129. ■■■■■



**LE RECIT TRANSPERSONNEL CHEZ MARGUERITE YOURCENAR ET ANNIE ERNAUX : UNE RECONFIGURATION POSTMODERNE DE L'ECRITURE DE SOI**

**Abdoulaye DIOUF**

Université Cheikh Anta Diop, Sénégal

**Résumé**

Le récit transpersonnel, en réorientant l'écriture de soi vers une perspective altruiste, récuse toute idée d'individualité accomplie et met en question autant qu'en ordre, déconstruit autant qu'il agence les fondements intimistes de l'autobiographie canonique. Il met en œuvre des catégories à travers lesquelles il livre ses injonctions de lecture. Celles postmodernes de « fin des métarécits de légitimation », d'« élargissement de l'individualisme » et d'« impureté » nous paraissent pertinentes pour comprendre ses présupposés théoriques qui en donnent l'effectivité, et les récits yourcenarien et ernausien illustratifs en ce qu'ils offrent des pratiques d'écriture qui en assurent l'efficacité.

**Mots-clés:** Récit transpersonnel, autobiographie, déni de soi, postmodernité, délégitimation, individualisme, impureté, transgénéricité.

**Abstract**

In writing the self in an altruistic perspective, the transpersonal narrative rejects any idea of accomplished individuality. It calls into question, orders, and deconstructs as much as it organizes the intimate foundations of canonical autobiography. It implements categories through which it should be read. The postmodern categories of the “end of meta-narrative legitimization,” of the “spread of individualism,” and “impurity” seem relevant to us to understand its theoretical presuppositions which give it the effectiveness as well as the Yucatan and Ernausian narratives that illustrate it as they offer writing practices that ensure its effectiveness.

**Keywords:** Transpersonal narrative, autobiography, self denial, postmodernity delegitimation, individualism, mpurity, transgeneracy.

## Introduction

Marguerite Yourcenar et Annie Ernaux articulent une interface esthétique curieuse : l'une dédie une œuvre à sa généalogie maternelle (*Souvenirs Pieux*, 1974), une autre à sa lignée paternelle (*Archives du Nord*, 1977) et une troisième (*Quoi ? L'Éternité*, posthume, 1998, inachevé) à sa propre enfance. Sur les mêmes traces, l'autre consacre une première œuvre à son père (*La Place*, 1983), une seconde à sa mère (*Une femme*, 1987) et une troisième à elle-même (*La Honte*, 1997). Par le biais du prestige de la consécration glorieuse, les noms des deux auteurs se voient encore liés dans d'autres circonstances : en 2017, la Société civile des auteurs multimédia (SCAM) décerne le « prix Marguerite-Yourcenar » à Annie Ernaux pour couronner l'ensemble de son œuvre. Mieux, et c'est cette perspective qui nous intéresse particulièrement, lorsque M. Yourcenar (1980, p. 205) récuse littéralement le « culte de la personnalité » dans l'écriture, A. Ernaux (1983, p. 32) semble lui répondre en écho en affirmant vouloir s'arracher systématiquement « du piège de l'individuel ». À l'écart du prototype de l'autobiographie moderne, sous le modèle rousseauiste du genre, qui faisait de l'affirmation narcissiste le fondement de l'écriture de soi, Marguerite Yourcenar se positionne, de ce point de vue, comme l'un des pionniers d'une écriture autobiographique altruiste où l'exploration de soi-même se fait à travers l'autre. Elle inaugure ainsi, dans le sillage de la multiplication des modèles de récit de soi dans les années 80, ce que B. Blanckeman (2001, p. 78) appelle le « récit transpersonnel » dont il justifiera l'appellation, par opposition à l'autofiction où la figure de l'autre est intériorisée, « par souci de nuance autant que par commodité critique » :

Si le récit autofictionnel s'attache à mettre en verbe l'autre du moi, un certain type de récit autobiographique semble préoccupé par le moi en l'autre. On l'appellera par commodité récit transpersonnel. Le moi ne s'y peut saisir que dans la fuite, l'échappée hors de ses contours, la mise en forme de son autoliquidation. Au moi individualisé et intimisé du récit autofictionnel

s'oppose un je impersonnel, un assemantème du récit, en peine de figuration singulière, en veine de prospection variable' (B. Blanckeman, 2008, p. 22).

Quelques années plus tard, A. Ernaux apparaîtra comme l'un des plus vigoureux continuateurs de cette nouvelle approche du récit autobiographique: « Le je que j'utilise me semble une forme impersonnelle, à peine sexuée, quelquefois plus une parole de "l'autre" qu'une parole de "moi" : une forme transpersonnelle, en somme » (1994, p. 221).

En dépassant la question du déni de soi et les procédés narratifs et stylistiques qu'elle met en œuvre, sous le prisme desquels on a déjà largement pensé le récit transpersonnel, cet article avance l'idée que si cette variante de l'autobiographie est parvenue à créer de nouveaux sujets, c'est aussi parce qu'elle s'est fortement nourrie du savoir postmoderne. Cette articulation nous paraît d'autant plus pertinente que les années 80, qui ont vu apparaître des formes autobiographiques alternatives, ont été également marquées par la légitimation de l'individualisme hédoniste et du désir d'expression du moi, caractéristiques d'une société postmoderne qui semble ainsi reprendre autrement le programme d'oubli des avant-gardes en opérant le retour à la quête d'« identités ».

À partir des élaborations théoriques de Bruno Blanckeman sur le « récit transpersonnel » et des notions postmodernes d'« élargissement de l'individualisme » (Gilles Lipovetsky, 1983), d'« impureté » (Guy Scarpetta, 1985), de « fin des métarécits » (Jean-François Lyotard, 1979), il s'agira de voir comment *Souvenirs pieux* (1974) de Marguerite Yourcenar et *Une Femme* (1987) d'Annie Ernaux reconfigurent l'autobiographie conventionnelle en mettant en œuvre une nouvelle philosophie de l'être au monde qui propose un nouveau type de sujet (1), élargissant ainsi la notion d'« individualisme » (2) dans un moule qui ne s'accommode d'aucune appartenance générique fixe (3).

### **1. Pour une nouvelle philosophie de l'être au monde**

En considérant que « L'être fuit, le moi est poreux ; s'en faire une image globale relève de la pure illusion » (M. Yourcenar, 1980, p. 7) et que l'idéal « c'est de penser et de sentir dans les autres, comme les autres [...] ont pensé et senti en moi » (A. Ernaux, 2003, p. 42), Marguerite Yourcenar et Annie Ernaux conçoivent un nouveau type de sujet dont la définition procède d'une démarche de projection de soi dans la figure des autres (reconnaissance altruiste) dont on est issu pour se connaître (connaissance individuelle) et dans laquelle on se fonde pour se reconnaître en dernier lieu (identification). Il y a donc un espace amphibole de l'entre-deux, entre le soi (l'intimisme abyssal) et l'avant soi (l'altérité radicale), occupé par ce que D. Viart et B. Vercier (2005, p. 88) appellent le « récit de filiation » qui montre comment l'autobiographie « impose, au-delà de l'impossible récit de soi, le nécessaire récit des autres *avant* soi ». Avec une telle conception qui tranche avec la plénitude du sujet intimiste, les deux auteurs semblent apporter une forme de réponse à la crise du sujet qui s'accroît de plus en plus tout au long du XXe siècle :

Depuis le milieu des années 1970, les récits de soi constituent autant de tentatives circonstanciées pour instituer de nouvelles approches du sujet qui tiennent à distance et son hypostasie classique, un peu trop intégriste, et sa liquidation moderne, un peu trop totalitaire. Pour cela les écrivains testent des dispositifs narratifs ouverts au jeu, au doute, à leurs propres lignes de fuite, qui altèrent l'image de soi ainsi que la pratique strictement biographique et analytique du récit (B. Blanckeman, 2007, p. 100).

Dans le sillage de la philosophie ricœurienne « du soi-même comme un autre », le « moi » se voit alors remplacé par « soi » à travers un mouvement où il s'écrit pour se proscrire, se déconstruit pour mieux se reconstruire. Avec cette conception de l'être, les deux auteurs se situent donc du côté de la perspective transpersonnelle qui émerge dans un contexte où la littérature contemporaine, marquée par la transitivité, consacre, selon D. Viart (2001, p. 317-336), « le retour du sujet, le retour du récit et le retour du réel ». Ce retour s'opère dans un contexte postmoderne où le Moi réapparaît à la suite de la fin de la triple suspicion qui planait sur la subjectivité pendant la période

avant-garde des années 60-70 : « suspicion idéologique » portée par Althusser et sa théorie de l'histoire comme « procès sans sujet » où l'individu était un simple « agent » des rapports sociaux, « suspicion psychanalytique » qui concevait le « moi » comme un leurre narcissique et « suspicion littéraire » avec la proclamation de « la mort de l'auteur » (G. Scarpetta, 1985, p. 284).

Dans ce contexte, le « je » qui raconte (récit) la vie (réelle) de ses parents, dans *Souvenirs pieux* et *Une Femme*, se constitue en même temps (en tant que sujet) dans une histoire qui l'inclut et subsume sa propre personne (transpersonnel). Cette nouvelle philosophie de l'être au monde débouche sur une autre conception du sujet, de son identité et du rapport à soi en phase avec une civilisation postmoderne qui épèle la ruine des certitudes et de l'identité fixe; une identité complexe et composite entre revendication d'une spécificité et recherche de ses composantes constitutivement hétérogènes en dehors de toute expérience exclusivement individuelle. En cela, Marguerite Yourcenar, d'abord, et Annie Ernaux, ensuite, se rattachent à la pensée philosophique contemporaine de M. Foucault (1984, p. 1549) et G. Deleuze (1986, p. 107) qui envisagent la constitution du sujet dans un processus qui le place au carrefour de plusieurs forces (sociale, politique, familiale, biologique, etc.) exerçant certes une pression sur lui, mais face au déterminisme desquelles il peut toutefois se soustraire à travers ce que nous appelons un processus d'objectivation transpersonnelle. Dans ce contexte, toute tentative de définition du sujet à partir du déterminisme biologique n'aboutit à aucun résultat car, comme le note M. Yourcenar (1974, p. 57-58), « ce n'est pas seulement le sang et le sperme qui nous font ce que nous sommes, tout calcul de ce genre était faux au départ » :

Sans comparer le moins du monde mes oncles et mes tantes maternels à des météores, la trajectoire de leur vie m'apprend quelque chose. Mais il va sans dire que je n'ai pas trouvé les communs dénominateurs cherchés entre ces personnages et moi. Les similitudes que ça et là je crois découvrir s'effilochent dès que je m'efforce de les préciser, cessent d'être autre chose que des ressemblances telles qu'il y en a entre toutes les créatures ayant existé.

Je me hâte de dire, d'ores et déjà, que l'étude de ma famille paternelle ne m'a guère, sur ce point, apporté davantage (M. Yourcenar, 1974, p. 157).

Et si ce déterminisme biologique n'est surtout pas pertinent chez Marguerite Yourcenar dans la définition du sujet, c'est, d'une part, sans doute en raison du fait que les métissages rhizomiques qui forment l'écheveau enchevêtré de l'identité généalogique rendent difficile toute idée de fixation en traits définitifs. D'autre part, il y a la distance qui la sépare de ses grands-parents et le fil mince qui la relie à sa mère qu'elle n'a pas connue, de sorte que la proximité avec elle se situe entre incertitude, espoir, appréhension, crainte, tourment. La preuve, à la différence d'Annie Ernaux qui a vécu avec sa mère et qui ressent sa mort comme un effondrement, Marguerite Yourcenar se dit plus déchirée par le départ de sa bonne Barbara avec qui elle a vécu pendant sept ans, que par la mort de Fernande; ce qui la conduit ainsi à s'insurger contre l'idée que la mort prématurée d'une mère est un désastre pour l'enfant : « Je m'inscris en faux contre l'assertion, souvent entendue, que la perte prématurée d'une mère est toujours un désastre, ou qu'un enfant privé de la sienne éprouve toute sa vie le sentiment d'un manque et la nostalgie de l'absente » (1974, p. 65). C'est la raison pour laquelle, Yourcenar situe les ressemblances et les différences avec sa famille à travers laquelle elle cherche à se connaître plus du côté de la culture : « La plupart des analogies sont de culture, mais la culture à partir d'un certain degré représente un choix, et nous ramène bon gré mal gré à un plexus d'affinités plus subtiles » (1974, p. 258). Ainsi, elle se reconnaît à travers son grand-oncle Rémo avec qui elle partage l'idée que les meilleures réponses aux questions humaines proviennent des Grecs. De ce point de vue, elle se situe dans la veine autobiographique du récit transpersonnel selon laquelle, d'après L. Demanze (2003, p. 119), « le sujet se constitue par confrontation, identification et réappropriation de soi à travers l'autre ». C'est également par le biais de la culture – la littérature – qu'Annie Ernaux tente de découvrir la vérité sur sa mère. En considérant par ailleurs l'écriture comme « une façon de donner », Annie Ernaux mime analogiquement la trajectoire de sa mère qui « aimait donner à tous, plus que

recevoir. Est-ce qu'écrire n'est pas une façon de donner ?» (1987, p. 105-106). Il y a finalement une ressemblance (non pas biologique) entre la mère et la fille à travers un exercice de « don » (la mère donnant naissance biologiquement à sa fille) et de « contre-don » par le biais de ce que P-L. Fort (2006, p. 194) appelle « le corps glorieux textuel<sup>16</sup> » (la fille donnant naissance scripturairement à sa mère). Et c'est pour s'éloigner de ce déterminisme strictement biologique que la mère « a cessé d'être [un] modèle » (1987, p. 63) pour Annie Ernaux : « J'avais honte de sa manière brusque de parler et de se comporter, d'autant plus vivement que je sentais combien je lui ressemblais. Je lui faisais grief d'être ce que, en train d'émigrer dans un milieu différent, je cherchais à ne plus paraître » (1987, p. 63).

Cette tendance à saisir l'individu en dehors de ses propres contours, cette recherche d'une vérité hors de soi au moyen de ce qu'A. Ernaux (2003, p. 103) appelle une écriture de la « transsubstantiation<sup>17</sup> », finit par vider la tentation nombriliste et l'illusion d'une singularité, caractéristiques de l'autobiographie canonique, montrant de la sorte que le récit transpersonnel s'érige sur les ruines de l'épanchement intime. En cela, on peut considérer son avènement comme le début du déclin du « grand récit de légitimation » (J-F. Lyotard, 1979, p. 62) qui présentait le « métarécit » de l'autobiographie conventionnelle comme un pourvoyeur de mythe :

[...] toute intimité, toute affirmation de personnalité s'évincent. Dans le récit transpersonnel, l'identité ne peut se saisir que dans la fuite, dans le déni de soi en tant que plénitude. Le moi s'affirme paradoxalement en effaçant ses propres contours, il cherche sa spécificité dans une reconstitution ardue de la mémoire familiale. Il rassemble les multiples atomes du passé généalogique, qui composent le gisement ignoré et décisif d'une identité archaïque de l'être (B. Blanckeman, 1996, p. 107).

---

<sup>16</sup> Il fait ici une allusion au « corps glorieux » du Christ après la résurrection.

<sup>17</sup> Annie Ernaux conçoit la « transsubstantiation » comme un procédé d'écriture qui consiste à transformer « ce qui appartient au vécu, au "moi", en quelque chose existant tout à fait en dehors de [sa] personne ». Par exemple, quand elle parle de la jalousie, elle considère qu'il ne s'agit pas de la sienne, mais de quelque chose « d'immatériel, de sensible » que tout le monde peut s'approprier.

On est là dans le principe postmoderne de l'éclatement du sujet et de la porosité dont parle A. K. Varga (1990, p. 11):

[...] la postmodernité, en déconstruisant les dichotomies et en effaçant les frontières, collabore, entre autres choses, à une esthétique généralisée. Contrairement à la tradition qui considérait l'art comme un moyen de policer la vie, la sensibilité contemporaine voit, selon Susan Sontag, dans l'art un moyen d'étendre notre expérience de la vie. L'art pénètre la vie, il fournit les moyens d'un comportement nouveau, d'une esthétisation de la quotidienneté.

E. Real (1988, p. 244) voit dans cette nouvelle conception du sujet les implications de la philosophie d'Héraclite selon laquelle « le seul moyen d'essayer de comprendre l'homme, de le cerner, est de l'envisager et de le dévisager à travers toute son histoire, dans cette succession d'instant qui ont constitué sa vie ». C'est l'expérience que tente Annie Ernaux dans *Une Femme* en essayant d'analyser le décalage entre le milieu d'origine (mi-prolétaire et mi-paysan) et le milieu second (monde bourgeois et cultivé de professeur de lettres qu'elle a intégré par la suite). En se demandant finalement si le moi existe, M. Douspis conçoit l'écriture de soi comme un processus d'écrasement du moi que nous considérons comme un arasement qui le place au niveau uniforme de « la pâte humaine » (M. Yourcenar). Elle retrouve là les fondements de la philosophie métaphysique bouddhique :

Pour Marguerite Yourcenar, la vie de l'individu se dilue dans l'histoire de son temps, qui elle-même se dissout dans l'histoire de l'espèce humaine et au-delà dans celle du cosmos et de l'univers. On rejoint alors la métaphysique bouddhique qui stipule que le temps comme le moi ne sont que des illusions et qui, selon Simone Proust, contribue largement à expliquer *Souvenirs pieux* et *Archives du Nord* (M. Douspis, 2010, p. 364).

Plus que dans la pensée bouddhique et la métaphysique occidentale, Douspis (2010, p. 368) voit également dans cette philosophie de l'être chez Marguerite Yourcenar des tangences avec la pensée scientifique contemporaine :

Mais l'humanisme que transmet Marguerite Yourcenar à la fin de sa vie n'est pas uniquement celui de la tradition moraliste occidentale ou de la mystique orientale. La pensée scientifique contemporaine contribue certainement à le façonner. D'une part, la notion d'« impermanence » de l'être et du temps propre au bouddhisme s'apparente étrangement aux lois établies par la physique quantique à propos du temps ou de la matière ; Marguerite Yourcenar pouvait donc trouver une sorte de confirmation de la métaphysique bouddhiste jusque dans les sciences dites dures.

En somme, avec l'idée d'« impermanence » de l'être toujours en fuite qui se saisit désormais moins dans la clôture d'un moi narcissique qu'à travers l'autre, on s'aperçoit de la manière dont Marguerite Yourcenar et Annie Ernaux proposent une nouvelle philosophie de l'être au monde à l'origine d'un nouveau type de sujet dont l'individualisme se voit s'étendre à des proportions qui défient toute idée narcissiquement réductrice.

## **2. Le récit transpersonnel comme « élargissement de l'individualisme »**

À rebours de la conception classique qui conçoit l'individu comme une entité homogène rationnelle imbue des valeurs de la modernité autour de l'universel, de la révolution et du progrès, G. Lipovetsky (1983, p. 13-14) envisage la société post-moderne<sup>18</sup> en rapport avec un élargissement de l'individualisme sous la forme d'un éclatement qui privilégie des « logiques duales » et une « coprésence souple des antinomies » :

La culture post-moderne représente le pôle "superstructurel" d'une société sortant d'un type d'organisation uniforme, dirigiste et qui, pour ce faire, brouille les ultimes valeurs modernes, rehausse le passé et la tradition, revalorise le local et la vie simple, dissout la prééminence de la centralité, dissémine les critères du vrai et de l'art, légitime l'affirmation de l'identité personnelle conformément aux valeurs d'une société personnalisée où

---

<sup>18</sup> À la différence des autres critiques, il met un trait d'union dans l'orthographe du mot.

l'important est d'être soi-même, où n'importe quoi [...]. La fonction d'un tel éclatement ne fait guère de doute : parallèlement aux autres dispositifs personnalisés, la culture post-moderne est un vecteur d'élargissement de l'individualisme ; en diversifiant les possibilités de choix, en liquéfiant les repères, en minant les sens uniques et les valeurs supérieures de la modernité, elle agence une culture personnalisée ou sur mesure permettant à l'atome social de s'émanciper du balisage disciplinaire-révolutionnaire.

On s'aperçoit alors nettement de la manière dont la notion d'« élargissement de l'individualisme » de Lipovetsky permet véritablement de rendre compte de la perspective transpersonnelle plus acquise à l'ouverture des possibles qu'à l'enfermement. Chez A. Ernaux (2003, p. 139), il se présente à travers une conception large de l'intime qui lui enlève toute forme de pureté en l'ouvrant à des catégories socio-historiques plus englobantes : « L'intime est encore et toujours du social, parce qu'un *moi* pur, où les autres, les lois, l'histoire ne seraient pas présents est inconcevable ». Mais cet éclatement est surtout à la mesure de sa « propre déchirure sociale » (de petite fille d'épiciers-cafetiers, allant à l'école privée, faisant des études supérieures) qu'elle présente de manière insistante dans *L'écriture comme un couteau* comme une « déchirure culturelle : celle d'être "une immigrée de l'intérieur" de la société française » (A. Ernaux, 2003, p. 34), « l'exploration du conflit culturel [...], écartelée entre [son] milieu familial et l'école » (2003, p. 47), une « situation de transfuge » (2003, p. 57) qui à la fois appartient et n'appartient pas à la bourgeoisie intellectuelle qu'elle a intégrée en abandonnant sa condition sociale de femme issue du monde des dominés. Toutes choses qui révèlent un écartèlement éminemment postmoderne symptomatique donc d'un individualisme brisé, que l'écriture essaie de résorber à partir d'une posture qui reconnaît la culpabilité de la trahison commise sous la forme d'une amende honorable.

L'ancrage postmoderne du récit transpersonnel lui permet donc de dépasser le nombrilisme de l'autobiographie canonique fondé sur le narcissisme, en opérant un *aggiornamento* de l'individualisme qui intègre le

critère de la dissémination en se cherchant désormais en l'autre vers lequel on se projette. Encore que là aussi, il y a lieu de relativiser la dimension solipsiste du narcissisme autobiographique car, comme le note Lipovetsky (1983, p. 16), le narcissisme n'est pas une déconnection littérale du social, mais une réduction de la charge émotionnelle investie sur l'espace public et, corrélativement, un accroissement des priorités de la sphère privée. De ce point de vue, il est « inséparable d'un engouement relationnel particulier » avec surtout la tendance contemporaine aux regroupements et aux associations à travers ce qu'il appelle le « Narcissisme collectif » (1983, p. 17). C'est pourquoi, pour replacer Narcisse (identité individuelle) dans l'ordre des circuits et des réseaux intégrés (la généalogie familiale et littéraire dans le cas du récit transpersonnel), il conclut sur la dimension altéritaire de l'individualisme postmoderne (néo-narcissisme) à l'origine de son élargissement en affirmant que « L'ultime figure de l'individualisme ne réside pas dans une indépendance souveraine a-sociale mais dans les branchements et connexions sur des collectifs aux intérêts miniaturisés, hyperspécialisés [...]» (Lipovetsky, 1983, p. 16).

Dans le récit transpersonnel, cela donne lieu, au niveau de l'organisation diégétique, à une multiplication des micro-récits à partir de différents points de vue comme on peut en trouver dans *Souvenirs pieux* avec ceux, par exemple, des oncles Octave Pirmez et Rémo, d'Arthur, de Fernande, etc. C'est la preuve, comme le note G. Lipovetsky (1983, p. 14), que même si le procès de la personnalisation, qui a abouti à la société post-moderne, est à l'origine d'une « discontinuité dans la trame de l'histoire », il apparaît aussi qu'« il poursuit néanmoins par d'autres voies l'œuvre qui court sur des siècles, celle de la modernité démocratique-individualiste ». Le récit transpersonnel la véhicule, non plus sous le mode de l'étouffement qui subordonne l'individuel à des règles uniformes et collectives, mais plutôt à travers un processus subtil et libre de projection en l'autre de la généalogie familiale. À ce propos, Lipovetsky rappelle que la fin de l'âge moderne a été marquée par la postulation de deux logiques contradictoires – la société disciplinaire et le

procès de la personnalisation –, montrant ainsi comment la postmodernité apparaît en partie comme une continuation de la modernité dont elle généralise une tendance jugée minoritaire à l'époque. D'ailleurs, les deux faces du procès de la personnalisation qu'il identifie (dispositifs déstandardisés qui dénoncent le conditionnement généralisé imposé par les appareils de pouvoir et volonté d'autonomie et de particularisation des groupes et des individus) se trouvent investies par le récit transpersonnel. Cela donne lieu à plus de liberté à l'individu qui se cherche en l'autre sans contours assignables dans un flot de déterminations aux multiples formes.

C'est cette logique dans la pensée qui conduit M. Yourcenar (1974, p. 12) à se « poser une série de questions d'autant plus redoutables qu'elles paraissent banales, et qu'un littérateur qui sait son métier se garde bien de formuler. Que cet enfant soit [elle], [elle] n'en pui[t] douter sans douter de tout ». C'est pourquoi B. Blanckeman (2001, p. 74) note, dans le sillage du dynamisme postmoderne, que les récits transpersonnels « démettent toute position d'individualité accomplie » car l'identité se dissout dans des liens généalogiques et familiaux en fuite. C'est le prototype de cette nouvelle forme d'individualisme que G. Lipovetsky (1983, p. 144-145) présente en mettant en scène

Un individu libre à terme [qui] est mobile, sans contours assignables; son existence est vouée à l'indétermination et à la contradiction. [...] l'individu peut apparaître, de ce fait, sous un aspect personnalisé, autrement dit fragmenté, discontinu, incohérent.

Le récit de Marguerite Yourcenar en donne le signal avec la citation en épigraphe de Koan Zen qui, à l'envers de la traditionnelle question de l'autobiographie – Qui suis-je? –, se demande : « Quel était votre visage avant que votre père et votre mère se fussent rencontrés? », indiquant ainsi que l'être est saisi à travers ce qui l'a précédé. Cela prouve, comme le note P. Ricœur (2000, p. 126), que « L'identité personnelle est une identité temporelle » qui se saisit en faisant l'histoire d'une vie. C'est cela qui explique que toute la

réflexion dans *Souvenirs pieux* et *Une Femme* se situe dans la béance d'un entre-deux qui tente de saisir « l'être que j'appelle moi » (M. Yourcenar, 1974, p. 11) et l'être confus qui cherche sa « place » (A. Ernaux, 1983) entre la mi-paysanne qu'elle avait été et la bourgeoise cultivée qu'elle est devenue.

Avec l'éclatement de l'individualisme qui replace l'identité à la croisée du singulier et du collectif, ce sont plus les circonstances et les événements qui jouent dans la détermination de l'individu : « je m'arrête, prise de vertige devant l'inextricable enchevêtrement d'incidents et de circonstances qui plus ou moins nous déterminent tous. » (M. Yourcenar, 1974, p. 11). Et chez elle tout comme chez Ernaux, c'est dans la technique de l'assemblage de ces faits qu'on y arrive à la manière d'un véritable ethnologue, même si par quelque endroit les supports mémoriels diffèrent chez les deux auteurs :

Ces bribes de faits crus connus sont cependant entre cet enfant et moi la seule passerelle viable ; ils sont aussi la seule bouée qui nous soutient tous deux sur la mer du temps. C'est avec curiosité que je me mets ici à les rejointoyer pour voir ce que va donner leur assemblage : l'image d'une personne et de quelques autres, d'un milieu, d'un site, ou, ça et là, une échappée momentanée sur ce qui est sans nom et sans forme (M. Yourcenar, 1974, p. 12).

Je me considère très peu comme un être unique, au sens d'absolument singulier, mais comme une somme d'expériences, de déterminations aussi, sociales, historiques, sexuelles, de langages, et continuellement en dialogue avec le monde (passé et présent), le tout formant, oui, forcément, une subjectivité unique. Mais je me sers de ma subjectivité pour retrouver, dévoiler des mécanismes plus généraux et collectifs (A. Ernaux, 2003, p. 42).

Dans le contexte postmoderne, les principaux attributs de ce récit de filiation, qui cherche à saturer l'individualisme d'altérités, sont donc : l'enquête (une dimension heuristique fondée sur des hypothèses séminales de la recherche), le recueil (des préférences subjectives des ascendants, leurs

axiologies, paroles, gestes, etc.), leurs effets sur l'itinéraire existentiel des descendants. Sous ce rapport, l'identité du sujet échappe à la singularité et se saisit aux confluents d'appartenances communes. C'est pourquoi Marguerite Yourcenar, pour donner une orientation transpersonnelle à son récit, opère un grand détour (le titre de « Labyrinthe du monde » qui regroupe les trois tomes symbolise toute la quintessence de cette orientation) avec le récit de ses arrière-grands-parents, de ses grands-parents et de ses parents, de ses oncles et tantes en espérant « discerner chez ces personnes certains traits qu'[elle] pourrai[t] retrouver en [elle] » (1974, p. 147) :

Il s'agit pour moi de donner une pensée à ces millions d'êtres qui vont se multipliant de génération en génération (deux parents, quatre grands-parents, huit bisaïeux, seize trisaïeux, trente-deux quadrisaïeux), à l'immense foule anonyme dont nous sommes faits, aux molécules humaines dont nous avons été bâtis depuis qu'a paru sur la terre ce qui s'est appelé l'homme (M. Yourcenar, 1980, p. 203).

La constitution d'un caractère se situe au carrefour de plusieurs déterminations qui conjoignent tempérament patrimonial issu de ramifications généalogiques et caractéristiques du milieu :

La moitié de l'amalgame dont je consiste était là. La moitié ? Après ce rebrassage qui fait de chacun de nous une créature unique, comment conjecturer le pourcentage de particularités morales ou physiques qui subsistaient d'eux ? Autant disséquer mes propres os pour analyser et peser les minéraux dont ils sont formés. Si, de plus, comme j'incline chaque jour davantage à le croire, ce n'est pas seulement le sang et le sperme qui nous font ce que nous sommes, tout calcul de ce genre était faux au départ (M. Yourcenar, 1974, p. 57-58).

Pour Annie Ernaux, la découverte de la vérité sur sa mère ne peut se faire en étant sous l'emprise littérale des souvenirs individuels, mais plutôt dans le détachement des images affectives. Distance, distanciation et objectivité deviennent chez toutes les deux les principales méthodes de

reconstitution qui permettent de donner sens aux souvenirs, fussent-ils individuels. Ici, même si les deux auteurs arrivent au même résultat – se saisir en l'autre – les outils de quête de la vérité sur la mère diffèrent d'un cas à un autre : ils sont plus immatériels chez Ernaux où l'on se fie moins aux témoignages extérieurs et plus à la dimension mémorielle. En atteste l'épisode raconté à la fin d'*Une Femme* où une tante voulait lui apprendre des fréquentations de ses parents dans les cabinets à l'usine avant leur mariage. Elle lui oppose le filtre de l'éviction, préférant ne rien savoir de plus sur elle que ce qu'elle a su pendant qu'elle vivait (A. Ernaux, 1987, p. 105). Par contre chez Marguerite Yourcenar, l'entreprise oscille entre des bribes de souvenirs, des informations tirées de bouts de lettres ou de feuillets de calepin, des pièces authentiques à la mairie ou chez des notaires, mettant ainsi en œuvre une véritable écriture de l'archive. Somme toute, chez l'une comme chez l'autre, le passé n'est plus convoqué de manière nostalgique conformément à la tradition de l'autobiographie classique :

J'essaie de ne pas considérer la violence, les débordements de tendresse, les reproches de ma mère comme seulement des traits personnels de caractère, mais de les situer aussi dans son histoire et sa condition sociale. Cette façon d'écrire, qui me semble aller dans le sens de la vérité, m'aide à sortir de la solitude et de l'obscurité du souvenir individuel, par la découverte d'une signification plus générale. Mais je sens que quelque chose en moi résiste, voudrait conserver de ma mère des images purement affectives, chaleur ou larmes, sans leur donner de sens (A. Ernaux, 1987, p. 52).

Dans ce contexte, le « je » énonciatif qui construit l'identité dans les récits de Yourcenar et d'Ernaux devient le dépôt sédimentaire d'expériences collectives :

Il y a un aspect fondamental, qui a à voir énormément avec la politique, qui rend l'écriture plus ou moins « agissante », c'est la *valeur collective* du « je » autobiographique et des choses racontées. [...] La valeur collective du « je », du monde du texte, c'est le dépassement de la singularité de l'expérience, des limites de la conscience individuelle qui sont les nôtres dans la vie, c'est

la possibilité pour le lecteur de s'appropriier le texte, de se poser des questions ou de se libérer (A. Ernaux, 2003, p. 73).

Finalement l'identité du « je » s'abolit dans la généralité du projet des auteurs exprimée dès le seuil de leurs textes à travers l'indéfini qui accompagne le titre *Une Femme* (Annie Ernaux) et les nombreux « souvenirs pieux » loin de l'attraction d'une spécificité (dans le récit de Marguerite Yourcenar), montrant ainsi, par ailleurs, comment le récit transpersonnel (dans lequel celui qui raconte ne coïncide pas avec les personnages dans le récit) met en question les fondements du pacte autobiographique décliné par Ph. Lejeune (1975, p. 15) autour de l'identité onomastique des trois instances (auteur = narrateur = personnage). C'est cette dissémination de l'identité qui devient ainsi transpersonnelle que B. Blanckeman (2008, p. 22) veut souligner lorsqu'il affirme que

La personnalité narratrice se désagrège dans une reconquête systématique de l'identité familiale, de la mémoire du groupe, celle partagée de la petite enfance, de l'adolescence, de l'âge adulte, celle présumée des existences éparses avant la naissance ; elle semble s'y recomposer, à l'intersection des déterminations communes qui arrache la personnalité à l'attraction de la singularité totale.

En bref, le récit transpersonnel, en fondant sa diégéticité sur l'ancrage généalogique et familial au lieu de partir d'un moi individualisé, s'approprie à sa manière l'« élargissement de l'individualisme » que Gilles Lipotsky considère comme une caractéristique de la société post-moderne. Mais avec un tel éclatement de l'individualisme, peut-on circonscrire le récit qui le véhicule dans une seule forme?

### **3. Transgénéricité postmoderne du récit transpersonnel**

L'essence de la postmodernité se situe dans l'absence de frontières en toute chose, dans le contexte d'un règne de l'entremêlement en littérature qui porte ainsi à son paroxysme la réflexion sur le régime de généricité. Ce sont les « porosités internes » de la littérature de notre temps dont parle B.

Blanckeman (2007, p. 91) en termes de « contraintes typologiques » qui s'estompent, de « seuils génériques » qui s'interpénètrent et de « friabilité externe » qui permet aux sciences humaines et aux sciences sociales de se constituer en supports de création dont le contact ouvre à une redéfinition des écritures de soi. En libérant l'art des crispations dogmatiques des avant-gardes qui l'arrachent aux illusions « darwiniennes » de la modernité fondées sur le progrès, la postmodernité sonne donc le glas de la pureté pour inaugurer ce que G. Scarpetta (1985, p. 20) appelle le règne de « l'impureté » :

[...] la période qui s'ouvre me semble en partie caractérisée par la fin du mythe (« moderne») de la spécificité ou de la pureté des arts – phase de confrontation, au contraire, de métissages, de bâtardises, d'interrogations réciproques, avec des enchevêtrements, des zones de contact ou de défi [...], des heurts, des contaminations, des raptus, des transferts.

C'est donc sous la forme d'une réponse aux mythologies de « l'art pur » que Scarpetta l'envisage par ailleurs en rapport avec le mélange des genres, dans le cadre de l'hétérogénéité dont parle J-F. Lyotard (1979, p. 8-9) pour figurer une nouvelle légitimation : « Le savoir postmoderne n'est pas seulement l'instrument des pouvoirs. Il raffine notre sensibilité aux différences et renforce notre capacité de supporter l'incommensurable ». Mieux, comme il y a généralement une indissociabilité entre les éléments de contenus et le parti formel, il va sans dire que l'hétérogénéité constitutive du sujet et les frontières brumeuses du moi dans le récit transpersonnel se reflètent, de manière homologique, jusque dans la conception de l'œuvre à travers le phénomène de la transgénéricité. Pour B. Blanckeman (2001, p. 81),

En s'avancant ainsi comme un mixte littéraire, le récit se définit une identité textuelle brassée, agie de l'intérieur, en adéquation avec l'identité individuelle qu'il articule : à représentation transpersonnelle de l'individu, conception transgénérique de l'œuvre. Si les formes littéraires nouvelles du récit de soi visent à construire une identité individuelle, elles refusent toute logique d'édification et mettent en trouble autant qu'en ordre, en doute autant qu'en forme, le sujet qu'elles composent [...].

On est alors, avec le récit transpersonnel, dans l'esthétique de la déconstruction propre au postmoderne qui remet en cause les genres figés. Cette ère de la voie postmoderne, c'est celle de l'impureté des formes et des contenus qui mêle des catégories distinctes.

*Souvenirs pieux* de Marguerite Yourcenar et *Une femme* d'Annie Ernaux souscrivent à cette dynamique intégrative en se déployant aux dépens des typologies génériques traditionnelles orientées dans le sens d'un tout organiquement lié, donnant ainsi à voir une nature protéiforme. Dans le premier récit, la critique a relevé la coexistence d'au moins cinq genres : la chronique familiale (celle des Cartier de Marchienne insérée dans l'histoire de la principauté de Liège et de la province du Hainaut), la biographie (de ses grands-oncles dont Octave Pirmez et Remo, celle de sa grand-mère Fernande, etc.), le roman (où l'auteur essaie de se mettre dans la peau de son personnage), l'essai (où elle donne son opinion personnelle sur la vie, l'homme, la société, etc.) et l'autobiographie (dans les séquences où elle raconte sa propre vie). Dans le même ordre d'idée, il y a également la manifestation d'un souci postmoderne ernausien qui refuse l'enfermement dans une catégorie générique, et, plus globalement, dans tout système formel de classification :

Mais au bout du compte, le label, le genre n'ont aucune importance, on le sait bien. Il y a seulement des livres qui bouleversent, ouvrent des pensées, des rêves ou des désirs, accompagnent, donnent envie d'écrire soi-même parfois. [...] La question des formes (je préfère cela au "genre", qui est une méthode de classification à laquelle je souhaite échapper) est centrale pour moi mais inséparable de la matière (A. Ernaux, 2003, pp. 52-53).

Une telle option transgénérique entre d'ailleurs en droite ligne avec son projet esthétique d'orientation littéraire dont les contours consistent à articuler plusieurs domaines pour aboutir à un dialogue entre histoire, sociologie et littérature dans un langage qui emprunte les mots à cette dernière et les faits aux deux autres, de manière à refléter cette philosophie de l'appartenance commune jusque même dans la forme de l'œuvre. Il en ressort une pluralité,

celle-là postmoderne, issue de l'échec des utopies révolutionnaires et du soupçon face à toute idée d'un sens unique et collectif :

Ceci n'est pas une biographie, ni un roman naturellement, peut-être quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire. Il fallait que ma mère, née dans un milieu dominé, dont elle a voulu sortir, devienne histoire, pour que je me sente moins seule et factice dans le monde dominant des mots et des idées où, selon son désir, je suis passée (A. Ernaux, 1987, p. 106).

Ce que j'espère écrire de plus juste se situe sans doute à la jointure du familial et du social, du mythe et de l'histoire. Mon projet est de nature littéraire, puisqu'il s'agit de chercher une vérité sur ma mère qui ne peut être atteinte que par des mots. (C'est-à-dire que ni les photos, ni mes souvenirs, ni les témoignages de la famille ne peuvent me donner cette vérité.) Mais je souhaite rester, d'une certaine façon, au-dessous de la littérature (A. Ernaux, 1987, p. 23).

Finalement, *Une Femme* d'Annie Ernaux devient ce récit qui raconte l'histoire d'une mère sans « histoire » qu'on veut sortir d'un milieu dominé où elle est née (sociologie) pour que sa fille devienne moins seule dans le monde dominant des mots et des idées (littérature). L'écriture acquiert ainsi chez Ernaux un pouvoir alchimique de ressuscitation qui dépasse le geste graphique et intellectuel pour l'élever à une dimension éthérée où elle a l'impression d'évoluer avec sa mère dans un temps et un lieu où elle l'imagine vivante : « On ne sait pas que j'écris sur elle. Mais je n'écris pas sur elle, j'ai plutôt l'impression de vivre avec elle dans un temps, des lieux où elle est vivante » (A. Ernaux, p. 68). Voilà ainsi décliné tout l'enjeu du récit transpersonnel chez Ernaux, au point de contact entre l'éthique et de l'esthétique :

En écrivant, je vois tantôt la « bonne » mère, tantôt la « mauvaise ». Pour échapper à ce balancement venu du plus loin de l'enfance, j'essaie de décrire et d'expliquer comme s'il s'agissait d'une autre mère et d'une fille qui ne serait pas moi. Ainsi, j'écris de la manière la plus neutre possible, mais certaines expressions (« s'il t'arrive un malheur ! ») ne parviennent pas à l'être pour moi comme le seraient d'autres, abstraites (« refus du corps et de la

sexualité » par exemple). Au moment où je me les rappelle, j'ai la même sensation de découragement qu'à seize ans, et, furtivement, je confonds la femme qui a le plus marqué ma vie avec ces mères africaines serrant les bras de leur petite fille derrière son dos, pendant que la matrone exciseuse coupe le clitoris (A. Ernaux, 1987, p. 62).

### **Conclusion**

À partir de l'idée que trop d'identité individuelle tue l'identité, Marguerite Yourcenar et Annie Ernaux tentent de saisir le moi, de manière détournée, hors de ses propres contours en se cherchant à travers la généalogie familiale. En mettant en œuvre une écriture de la « dépersonnalisation » (Yourcenar) et de la « transsubstantiation » (Ernaux), elles minent les fondements nombrilistes de l'autobiographie canonique, proclamant ainsi le déclin du « grand récit de légitimation » de l'épanchement intime. De ce point de vue, le récit transpersonnel qu'elles décrivent opère une embardée qui conduit l'autobiographie de l'intériorité à l'antériorité. Cela passe par une nouvelle conception du sujet, dans le sillage de la philosophie d'inspiration foucauldienne et deleuzienne (le sujet au carrefour de plusieurs forces exogènes auxquelles il peut opposer une logique endogène), bouddhique (avec la théorie de l'« impermanence de l'être »), héraclitienne (on saisit l'individu à travers son histoire) et de la pensée scientifique contemporaine (avec les lois de la physique quantique sur le temps et la matière). De telles perspectives permettent à Marguerite Yourcenar et à Annie Ernaux d'orienter l'écriture autobiographique vers la postulation d'un universel-singulier. À travers cette nouvelle philosophie de l'être au monde – où le sujet yourcenarien et ernauxien se constitue dans un processus de confrontation, d'identification et de réappropriation de soi en l'autre –, c'est l'individu en tant qu'entité homogène qui concède à l'éclatement de sa forme. Il en résulte l'« élargissement de l'individualisme » dont parle G. Lipovetsky qui s'ouvre au collectif dont les intérêts se trouvent miniaturisés (Narcisse dans des réseaux intégrés). Éclatement de l'individu, mais éclatement aussi de la forme du récit qui épouse les contours de plusieurs autres genres (biographie, chronique,

roman, autobiographie, essai, etc.) et domaines du savoir (histoire, sociologie, mythe, etc.), mettant ainsi rudement en question la mythologie de l'« art pur » au profit du règne de l'« impureté », en étroite relation avec l'hétérogénéité constitutive de l'identité aux confluent de déterminations communes. Pour toutes ces raisons, *Souvenirs pieux* et *Une Femme* donnent à voir un ancrage dans la culture déconstructionniste de la postmodernité.

Même si la conception yourcenarienne et ernausienne du récit transpersonnel laisse apparaître de larges points de recoupement, il y a lieu cependant de souligner, surtout chez Ernaux, du moins dans *Une Femme*, une inclination à s'appuyer plus sur une donnée immatérielle (la mémoire individuelle) pour reconstituer des faits que Yourcenar ouvre plus amplement à des sources matérielles extérieures (photographies, reliques, écrits d'érudits locaux, etc.). Est-ce là une tendance vers l'intériorisation des supports de validation du récit transpersonnel dans une de ses manifestations récentes?

### Références bibliographiques

- BLANCKEMAN, Bruno, 1996, « Les tentations du sujet dans le récit littéraire actuel, » *Cahiers de recherche sociologique*, (26), pp. 103-113.
- , 2001, « Identités narratives du sujet, au présent : récits autofictionnels/récits transpersonnels », *Elseneur : se raconter, témoigner*, n° 17, pp. 73-82.
- , 2007, « L'épreuve du récit, ou le gain de soi », in Dion, Robert, Fortier, Frances, Havercroft, Barbara, Lüsebrink Hans-Jürgen (éds), *Vies en récit : formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*, Montréal, Nota bene, coll. « Convergences », pp. 91-105.
- , 2008, *Les récits indécidables. Jean Échenoz, Hervet Guibert, Pascal Quignard*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- DELEUZE, Gilles, 1986, *Foucault*, Paris, Éditions de Minuit.
- DEMANZE, Laurent, 2003, « Gérard Macé, une écriture en miroir, » *Roman 20/50*, n° 35 (juin), pp. 119-128.
- DOUSPIS, Mireille, 2010, « Autobiographie : équilibre entre classicisme et modernité, » in Poignault Rémy (dir.), *La Réception critique de l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Clermont-Ferrand, SIEY, pp. 359-380.

- ERNAUX, Annie, 1983, *La Place*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Folioplus classiques ».
- , 1994, « Vers un je transpersonnel », *RITM*, Université de Paris X, n° 6.
- , 2003, *L'Écriture comme un couteau*, entretien avec Frédéric-Yves Jeannet, Paris, Éditions Stock.
- FOUCAULT, Michel, 1984, « Une esthétique de l'existence, » *Dits et écrits II: 1976-1988*, Quarto Gallimard.
- FORT, Pierre-Louis, 2006, « Dossier, » *réalisé sur La Place*, Paris, Gallimard, pp. 79-149.
- KIBEDI-VARGA, Aron, 1990, « Le récit postmoderne, » *Littérature*, no 77, pp. 3-22.
- LEJEUNE, Philippe, 1975, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil.
- LIPOVETSKY, Gilles, 1983, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard.
- LYOTARD, Jean-François, 1979, *La Condition postmoderne*, Paris, Éditions Minuit.
- REAL, Elena, 1988, « Biographie, autobiographie et quête de soi, » dans *Marguerite Yourcenar : biographie, autobiographie*, Université de Valencia, pp. 243-251.
- RICŒUR, Paul, 2000, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Éditions du Seuil.
- SCARPETTA, Guy, 1985, *L'Impureté*, Paris, Bernard Grasset & Fasquelle.
- VIART, Dominique, 2001, « Écrire au présent : l'esthétique contemporaine, » *Le Temps des lettres. Quelles périodisations pour l'histoire de la littérature française du XXe siècle ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 317-336.
- & VERCIER Bruno, 2005, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas.
- YOURCENAR, Marguerite, 1974, *Souvenirs pieux*, Paris, Éditions Gallimard.
- , 1980, *Les Yeux ouverts*, entretien de Mathieu Galey avec Marguerite Yourcenar, Paris, Éditions Le Centurion

**ISOLEMENT ET TRAVAIL DE DEUIL DANS "A TEMPORARY MATTER" DE  
JUMPHA LAHIRI**

**Alexandre NUBUKPO**  
Université de Lomé, Togo

**Résumé**

Comment autour de sentiments contradictoires, le sentiment de fatigue dans le couple peut-il être une source de culpabilisation tout autant qu'une source d'isolement, entraînant, de fait, des conséquences imprévisibles ? Le désarroi du couple Américano-Bengali qui tourne lui aussi autour de la solitude et de l'enfermement, va créer un renouveau d'égoïsme, où la volonté d'indépendance de la femme mariée a besoin de déguiser ses traits quand le refuge ethnique ne suffit plus. C'est alors qu'une simple série de coupures de courant devient un personnage essentiel dans le processus de création d'un dialogue au sein de ce couple. Le travail de deuil des deux protagonistes peut être fait et le dégel qui précède le printemps, ne peut que mieux annoncer la rupture. Une rupture définitive, quand bien même des signaux clignotants par le biais des coupures semblaient en annoncer la venue bien que manque le plus apathique des deux membres du couple manquait à en comprendre la teneur.

**Abstract**

How come turning around contradictory feelings (that particular feeling of tiredness in the couple) becomes a source of guilt and accusation as well as a source of isolation that fatally leads to unforeseen consequences? The disarray of a Bengali-American couple in their solitude and personal imprisonment, creates a renewal of selfishness where the desire to become independent needs make-up when the ethnic refuge is no longer enough. That's when a short series of power cuts becomes a character, and an essential one, in the building of a process toward a dialogue within the couple. The burial process can therefore start even though the promise of warmth that springtime brings will not blossom in anything but separation. A definite one

that signs had not failed to announce provided the loser in the relationship had the common sense to acknowledge them truly for what they were.

### **1. Introduction**

Il y a quelque chose de l'ordre d'une tristesse dans la nouvelle de Jumpha Lahiri "A Temporary Matter". Il s'y trouve le pathétique d'une relation d'amour qui se termine alors que chacune des parties engagées dans la relation garde caché son jeu dans le but d'abattre au dernier moment sa carte. L'un pour dire qu'il savait le sexe de l'enfant défunt, et l'autre pour annoncer à son conjoint qu'elle avait fini de signer le contrat de bail d'un appartement où elle désire déménager ; déménager pour continuer sa route sans son partenaire de toujours. Une coupure d'électricité censée durer cinq nuits, de vingt heures à vingt et une heure, et une coupure qui finalement dura une nuit de moins, forçant les deux parties à couper volontairement l'électricité de façon à pouvoir continuer à discuter dans le noir. Puisque de fait, la lumière leur était insupportable à tous deux et la lumière rendait de fait, toute discussion impossible.

Cette nouvelle qui peut évoquer des sentiments assez contradictoires ou les réveiller chez des personnes divorcées ou des personnes longuement en couple et qui se sont séparées, est une nouvelle qui vient toucher du doigt certaines des choses que trahit le sentiment de fatigue dans un couple, ou encore le fait que l'on ne s'aime plus et que l'on veuille forcer les choses en s'obligeant à continuer à vivre ensemble alors même que tous deux, l'on sait que l'on n'a plus rien à faire ensemble, plus rien à se dire, plus rien à partager, plus rien en commun que cet espace vital où l'on se force chacun, à continuer à prétendre que la routine qui permet de sauver les apparences cache réellement ce qui est de l'ordre du pathétique, c'est-à-dire un manque évident de courage pour se dire les choses en face et finalement prendre ou arrêter une décision qui serait la meilleure pour tous, à savoir la décision d'une rupture. En cela une coupure de courant vient à point nommé.

## 2- Jeu de fuites réciproques et obscurité comme refuge

La coupure de courant devient personnage essentiel dans le processus de création d'un dialogue qui se veut véridique et total. A la fin de la nouvelle on se rend compte que le dialogue, quand bien même il se voulait vrai au point de conduire le couple à faire de nouveau l'amour ensemble, manque à être totalement véridique.

La veille du jour où Shoba annonce à son mari qu'elle le quitte pour vivre dans un nouvel appartement, elle savait déjà que le lendemain elle irait signer le bail, et de fait, qu'il ne lui resterait plus qu'à déménager. Et pourtant, elle le lui cache jusqu'au lendemain. Le mari infortuné et pris au dépourvu, sachant qu'il avait perdu celle qu'autrefois il aimait voulut se venger en avouant que l'enfant défunt qu'elle a eu en couche, enfant dont elle n'a jamais voulu connaître le sexe, et qui était la cause indirecte de leur séparation, était un garçon. Il le savait avant même que l'enfant ne fut incinéré, comme le veut leur tradition, et il aurait pu lui dire que le médecin avait tenu à l'informer du sexe du bébé, probablement de façon à aider dans le travail de deuil, et pourtant Shukumar ne lui avait rien dit.

L'auteure de la nouvelle est une Bengali. Le protagoniste male s'appelle Shukumar et son interlocuteur féminin se nomme Shoba. Ils sont époux. Sur l'auteure Jumpha Lahiri, Stuart Waterman ne manque pas de dire :

Lahiri's great theme, at least in her work to date, is assimilation, however one may feel about that phenomenon (and it may provoke unease in some readers). The word *assimilation* is fraught, dripping with all it connotes, positive or negative depending on whose ears it hits. There is a special awkwardness to suggesting that a multicultural writer like Lahiri would take assimilation as her overriding theme. However, a critic cannot divine whether Lahiri consciously made this choice<sup>19</sup>.

---

<sup>19</sup> Waterman, Stuart, *The Short stories of Jumpha Lahiri*, CUNY Academic works, 2014, p. 6.

Shukumar a une certaine dépendance vis-à-vis de Shoba, et ceci du fait qu'il est en train de finir d'écrire sa thèse de doctorat, travail qui lui prend son temps et qui l'empêche de trouver un emploi. Il se projette en tant qu'actif après sa soutenance de thèse de doctorat et probablement espère-t-il un recrutement après coup comme enseignant chercheur. Shoba, par amour pour lui, consent à faire des sacrifices, qui pour elle, n'en étaient pas, puisqu'ils s'aimaient et que l'employabilité de Shukumar ne faisait aucun doute même s'il fallait en décaler le caractère effectif. Il lui faudra finir d'écrire la thèse et la soutenir. Pour ceux qui n'ont pas écrit de thèse de doctorat, il peut sembler pour certains d'entre eux, que celui qui prétend s'adonner à un travail de thèse est un paresseux de plus, qui cherche des excuses pour ne pas se trouver un emploi. Les conditions d'écriture d'une thèse de doctorat ne sont pas les mêmes pour tous.

Donc Shoba est un élément des plus essentiels pour l'équilibre de Shukumar. Shukumar, qui en plus peut avoir des complexes du fait de son âge : un âge un peu plus avancé que celui de la moyenne des doctorants. Shoba est un pilier sur lequel Shukumar se repose. Le fait que Shoba décide de se louer un appartement à elle seule n'est pas sans conséquence sur la vie de Shukumar puisque à la fin de la nouvelle, Shukumar n'avait toujours pas soutenu sa thèse de doctorat. La séparation nuira probablement plus à Shukumar qu'à Shoba. Et cela explique peut-être pourquoi il lui donne le sexe de l'enfant défunt, de façon à lui faire mal puisque bien que ce soit elle qui ait été enceinte, et bien que ce soit elle qui ait mis au monde un enfant mort-né, elle ne voulait pas savoir le sexe de l'enfant que tous deux attendaient de leurs vœux, pour lequel ils avaient fait tous deux des projets, et tous deux, aménagé une chambre.

La nouvelle commence donc après la perte de l'enfant. Mais rien ne nous est donné ; c'est au lecteur à comprendre par la suite que ce qui s'apparentait à une coupure temporaire de courant électrique au début de la nouvelle n'était jamais que le décompte final d'une relation qui dans les cinq jours à suivre allait définitivement s'achever. Au début de la nouvelle nous

rencontrons Shoba qui s'étonnait de ce qu'elle se laissait aller au point d'adopter des comportements qu'elle s'était juré plus tôt dans sa vie de couple de ne jamais avoir. Mais il ne nous est pas dit que ce laisser-aller est dû à la perte de l'enfant, perte qui a chamboulé toute la relation de couple entre elle et Shukumar. De fait, elle et lui s'efforcent de sauver les apparences alors même que Shoba avait déjà un autre plan en tête. Pour Shoba l'ordre du jour était de faire ses valises dans les sept jours à venir. Elle ne le dira jamais. Elle le mettra devant le fait accompli le soir du cinquième jour. Shukumar n'a rien vu venir. Le personnage de Shukumar est très intéressant en ce que bien que dépendant grandement de Shoba, il participait à une mascarade dont il savait pertinemment qu'il sortirait perdant. Shoba partie, il lui faudra mettre sa thèse entre parenthèse et se trouver un emploi pour vivre ou survivre. Shoba partie, le temps ne sera plus aux recherches, aux heures de lecture et aux interrogations existentielles. Plutôt que de passer des heures à lire, il faudra passer des heures à se chercher un emploi viable, le trouver, s'efforcer de le garder et faire en plus de tout ce qu'il faisait seul, la part de travail que Shoba abattait et qui lui permettait de mener la vie qu'il menait en temps qu'individu en couple et en société. Le célibat lui sera-t-il facile à vivre et à assumer ?

Il se retrouve dans une situation où il devra penser à tout, lui-même, et où il devra en assumer les retombées ou autres conséquences négatives. Avec ça, il était déjà en retard sur le doctorant moyen, ne serait-ce qu'en âge. Ce qui fait que si même il ne développe pas des complexes, lui, ses interlocuteurs dont son directeur de thèse ne garderont pas un a priori positif sur lui, et ceci, qu'il en ait conscience ou pas. Son directeur de thèse peut se dire qu'avec son âge, il est grand temps pour lui de se trouver un emploi et d'accepter de ne pas avoir été capable de rédiger une thèse de doctorat. Ce n'était déjà pas dans ses cordes. Il ne fait que confirmer avec sa litanie de jérémiades qu'il n'aurait jamais mené le travail de thèse jusqu'à son terme. Parce que ce serait naïf de croire qu'une fois Shoba partie, il n'y aura pas de litanies de jérémiades notamment auprès de son directeur de thèse, et forcément auprès de son école doctorale. Après tout, Shukumar est humain, et il lui faudra récupérer sur

l'énergie dépensée sur un emploi destiné à le faire survivre, un emploi qui sera loin d'être un travail de recherches. Une fois de retour de son nouvel emploi, où puisera-t-il les ressources nécessaires pour continuer son travail de rédaction ? Surtout qu'il sera en train de vivre une séparation, et qu'il se rendra compte de tout ce que Shoba faisait et dont il n'avait pas conscience et qu'il lui faut faire maintenant qu'il se retrouve tout seul !

La coupure d'électricité est un symbole poignant. Parce qu'à la question pour qui il y a coupure ? La réponse, invariablement, va être Shukumar. Il ne faut pas non plus éluder la question de l'immigration. Stuart Waterman, parlant de Jumpha Lahiri, écrivait:

She writes about assimilation in its breadth, in each of its stages, in its full variety of manifestations and permutations; about tensions between assimilated and less assimilated immigrants; about immigrants' simultaneously desiring and resisting assimilation; about immigrants who feel they are not assimilated enough, those who worry that they have gone too far, and those who suspect that somehow they have assimilated improperly (and those who have but don't suspect it); about immigrants and immigrants' children who have the classic feeling of being caught between two worlds--and those who don't; about immigrants who have embraced what's worst, rather than what's best, in America; about immigrants who perceive something sinister in assimilation; and about immigrants who live the American Dream. Some of Lahiri's readers might be skeptical. Doesn't she just write about standard matters, such as troubled marriages, rebellious kids, the delights and disappointments of parenthood, torrid affairs, deaths of loved ones, and so forth? These are her explicit subjects, pulsing just beneath which is always the question of assimilation--an unconventional, two-tiered, uniquely focused approach to depicting the immigrant experience. Therein lies Lahiri's genius<sup>20</sup>.

Shukumar comme son nom ne l'indique pas forcément, reste un enfant d'immigré appelé à s'intégrer dans une société dont la violence ne lui parvenait pas totalement directement, puisque Shoba servait de tampon. Là, il va se prendre toute la violence de la société d'accueil de plein fouet et en plein

---

<sup>20</sup> Waterman, Stuart, *The Short stories of Jumpha Lahiri*, CUNY Academic works, 2014, pp. 6 – 7.

visage. Et cette violence est en partie décrite dans le fait même que les réparations ont fini d'être faites avant le délai fixé. Ce qui est le symbole même du train en marche qui n'attendra pas les retardataires. D'où la nécessité qu'éprouvent Shukumar et Shoba de couper eux même l'électricité la cinquième nuit. C'est-à-dire que Shukumar n'avait pas fini. Il avait symboliquement besoin de temps. Mais sa société d'accueil ne lui donnera pas plus de temps qu'à un autre. Ceci est rendu symboliquement par le fait que c'est bien Shoba qui lasse, demande à Shukumar après un court instant passé à jouer ce jeu débile qui consistait à faire croire qu'il y avait encore une coupure alors qu'il y en avait plus, qu'il était temps de remettre la lumière.

Shoba s'adapte. Elle semble paradoxalement ne pas être étrangère à la violence de cette société, autrement elle ne donnerait pas l'impression de servir de tampon. Mais son sacrifice n'avait de sens que parce qu'elle avait de l'amour pour Shukumar. Plus d'amour veut dire que Shukumar est assez grand pour ce prendre la lumière en pleine figure. Que cette lumière l'aveugle ou pas. Tout le monde se la prend symboliquement en pleine figure ; Shukumar est en âge de prendre de quoi l'aveugler durablement, quitte à lui de s'adapter ou pas. Shoba a une vie à vivre et la blessure liée à la perte d'un enfant à soigner. Elle ne peut pas se permettre des états d'âme. On ne peut pas tout le temps lui reprocher de penser à elle et à elle seule. Ceci d'autant plus que Shukumar est un homme. Son fils aurait été un homme. Ce qui n'est pas sans faire s'interroger sur le patriarcat dans la communauté de Shoba et Shukumar. Si la part belle est faite aux hommes, Shoba peut être en droit de dire qu'elle a fait plus qu'il ne fallait pour Shukumar. Puisque, de toute évidence, tout ce qu'ils auraient fait à deux, lui profiterait d'abord à lui, parce qu'il est homme et non pas parce qu'il en a été l'auteur réel. Cela entraîne une autre interrogation.

L'auteure de la nouvelle ne serait-elle pas un peu féministe ? La nouvelle n'a-t-elle pas pour finalité de contredire un tant soit peu une ou des formes de patriarcat ? Parce qu'en définitive, sans avoir l'air d'y toucher, une telle nouvelle peut servir une politique de dénonciation, et bien évidemment

une dénonciation au profit des femmes qui dans certaines communautés demeurent le sexe perçu comme faible et à l'égard duquel on se comporte comme tel. De telles interrogations demeurent. Y répondre pourrait influencer une lecture non neutre de ladite nouvelle. Puisque de fait, on pourrait pousser plus au loin les interrogations sur les motivations du personnage de Shoba, alors même qu'elle s'engageait dans une vie de couple avec Shukumar. Quelles pouvaient bien être les motivations profondes de Shoba ?

The reader finds out shortly that, as she was growing up in the US, Shoba and her family maintained strong ties with India and made regular visits, whereas Shukumar has spent little time there and knows it mainly through his academic research. It may be that, as she refers to a family home in India in this quotation, and uses her memory of power failures there as the basis for her game with Shukumar, the “distant object” “her eyes were narrowed” on is, symbolically, India (and this is not the only occasion she is described as narrowing her eyes). Thinking back to India and its customs may be “a habit of hers.” It is well known that, in India, marriages tend to happen at younger ages than in the US, and women tend to have children earlier. By conventional Indian standards, Shoba, a thirty-three-year-old, is--to put it crassly--past her prime, for prime, for marriage and for childbirth, both of which may have been delayed because of Shukumar's doctoral studies. She likely is not living up to the expectations of Indian relatives-- expectations that are still near to her own heart--by having children at thirty-three and, in a second “failure,” having her first baby be a stillborn. She may, consciously or unconsciously, blame Shukumar and his slow-developing academic career for the predicament she feels she is in (it is perhaps important that an academic conference is what caused him to be absent for the delivery). Shukumar, who is more assimilated than she, appears to be unaware of the nuances their situation has for a less-assimilated Indian American like Shoba. Additionally, in a reversal of traditional gender roles, she is the primary breadwinner, an arrangement less common in India than here; and Shukumar, “a mediocre student” (4), does not compensate in academic brilliance. He is more assimilated, but without “American Dream” success to show for it. As other stories by Lahiri will help demonstrate, the expectations of great conventional success for first-generation Indian Americans are very high, and feelings of failure, in the

first generation, and of disappointment, among immigrant parents, are widespread<sup>21</sup>.

Tout au début de la nouvelle, il y a quelque chose d'étonnant qui est le fait même que plutôt que de faire les travaux de jours, les travaux sont prévus la nuit. Une autre chose tout aussi étonnante est le fait que les travaux soient au mois de mars. Cela donne du crédit à l'idée de la tempête de neige qui a endommagé une partie du réseau électrique et donc cela accrédite l'idée de la nécessité d'entreprendre des réparations. Il y a du froid. En mars, on connaît le dégel. Dans le cas d'espèce, ce dégel s'apparenterait au fait que le froid qui existait entre Shukumar et Shoba va disparaître. Plus de froid du tout dans le couple. Ce qui vient, c'est une séparation définitive. Cette séparation définitive est bien ce dégel qui précède le printemps. Et la seule personne à qui le printemps va profiter vraiment, c'est Shoba.

Un autre élément tout aussi intéressant est le fait que, à la suite de la perte de leur enfant à naître, Shoba est condamnée à ne plus jamais avoir d'enfant. Du coup, les deux, Shukumar et Shoba, essaient d'avoir des environnements cloisonnés où chacun vit pour soi au sein même du couple. Ils essaient de ne pas être là au même moment, tout en prenant soin l'un de l'autre par souci de devoir mais en se gardant bien de se rencontrer ou de passer trop de temps dans la même pièce. Ils sont aux petits soins l'un pour l'autre sans l'être en réalité. C'est en ce sens que les travaux et la coupure de courant la nuit, bien que accueilli avec regret, viennent à point nommé pour les obliger à se rapprocher l'un de l'autre, en ayant l'illusion que l'autre ne le voit pas vraiment. Tout au plus, entend t-il distinctement le bruit de sa voix, où voit-il l'image transformée que donne de lui la lumière de la bougie. Le temps d'une heure. Avant que chacun ne reprenne sa place dans le jeu de fuite réciproque.

Il est intéressant de se rendre compte que la coupure ayant duré cinq nuits, ils ont eu cinq nuits à eux.

---

<sup>21</sup> Waterman, Stuart, *The Short stories of Jumpha Lahiri*, CUNY Academic works, 2014, pp.11 -12.

La quatrième et la cinquième nuits sont des plus intéressantes. La quatrième nuit, ils firent l'amour de façon désespérée et ils n'attendirent même pas que le courant fut de nouveau rétabli. Ils s'endormirent avant que le courant ne soit rétabli. La cinquième nuit, puisque les travaux étaient finis, il n'y avait plus quelque besoin que ce soit de diner dans le noir. Mais ils le firent un temps, par choix, jusqu'à ce que la nécessité s'impose à Shoba de révéler comme le fait penser l'auteure à Shukumar, qu'elle avait vérifié le débit d'eau, avait pris le soin de faire l'état des lieux du nouvel appartement où elle avait décidé d'aménager ; surtout que l'appartement était à quelques minutes de marche de son travail, et que le bail, elle l'avait signé. Shukumar s'est senti le besoin de lui faire mal en retour par une révélation sur le fait que le bébé mort avait été un garçon qu'il avait tenu entre ses mains quelques instants ; révélation d'autant plus importante que Shoba avait porté le bébé en elle pendant neuf mois et qu'elle voulait garder cette surprise propre à la naissance comme une prophétie puisque jamais plus elle ne pourrait s'abstenir de savoir quel serait le sexe de l'enfant. Elle n'en aurait jamais plus. S'étant levé, Shukumar va poser les plats dans lesquels ils venaient de dîner, sans commencer comme à l'accoutumée à faire la vaisselle, ce qu'il faisait d'habitude aussitôt le repas fini. Quelle ne fut pas sa surprise de voir le courant de nouveau coupé. C'était Shoba qui, cette fois ci, bien que restée toute seule, avait de nouveau éteint la lumière. L'obscurité lui semblait un refuge approprié pour tout ce qu'ils venaient de se dire à deux, et de vivre à deux. L'ayant rejoint, Shukumar, se mit à pleurer avec Shoba. Ils pleurèrent ensemble. Shoba est décrite dans la nouvelle comme une femme très prévoyante. Et qui plus est, une femme qui aimait à recevoir des amis à elle. Amis pour lesquels elle avait passé des heures à mijoter des petits plats. A la naissance de l'enfant mort-né, elle ne reçut pratiquement plus aucune visite. Seule sa mère est venue lui rendre visite et son seul commentaire était le fait de ne pas s'étonner que le jour de l'accouchement Shukumar n'ait pas été présent. Le regard de sa belle-mère sur Shukumar n'est pas des plus indulgents.

### **3 .Vécu d'immigré, égoïsme, et travail de deuil**

A la mort du père de Shukumar, sa mère est retournée en Inde, le laissant seul vivre son deuil d'immigré de seconde génération aux Etats-Unis. Une lecture possible aussi, est celle de l'inversion des rôles. Le genre est ici de la plus haute importance. En Inde, Shoba n'aurait pas nécessairement le comportement qui est le sien après la perte de leur enfant. Les deux protagonistes, Shoba, tout autant que Shukumar, qu'ils soient des Bengali d'origine, qui se sont rencontrés à un festival de déclamation de poésie, et où le fait de ne pas être en phase avec ce qui se faisait, et le fait de se sentir quelque peu abandonnés comme peuvent l'être des personnes issues de deux cultures sans vraiment pouvoir appartenir totalement à l'une d'entre elles, oui ce sentiment d'étrangeté partielle a pu les rapprocher. Traditionnellement, les femmes sont soumises à leurs maris et prennent entièrement la responsabilité de la perte d'un enfant ou de la naissance d'un mort-né. La personne à incriminer serait la femme. De fait, dans la sous péninsule indienne ou encore en Inde-même le patriarcat garde toutes ses lettres de noblesse. Ici, l'inversion des rôles est quasi évidente dans le comportement de Shukumar qui passe presque tout son temps à la cuisine, un homme qui passe du temps dans la chambre initialement prévue pour le bébé à naître mais qui est mort-né, et c'est encore Shukumar qui subit le plus la décision de séparation. Shukumar est pourtant la personne qui ne voulait pas se rendre à la fameuse conférence qui allait compter pour l'écriture de sa thèse de doctorat, et c'est lui Shukumar, qui pensait à bien en voulant annuler ce voyage de façon à être un soutien à sa femme enceinte, jusque dans les premières heures de l'accouchement. Et le paradoxe vient de ce que ce soit Shoba qui l'ait dissuadé de rester à son chevet de femme enceinte, qui décide de passer à autre chose en reprenant sa vie en louant un autre appartement.

Il va de soi que l'américanité telle que vécue par Shoba est différente de cette même américanité telle que vécue par Shukumar. C'est comme si, ici encore, on retrouve des schémas castrateurs propres aux minorités ethniques des Etats-Unis. La femme a du pouvoir. Cette nouvelle est une forme d'ode à

l'indépendance de la femme Américano-Bengali qui est une citoyenne américaine. La nouvelle est dans l'ère du temps en ce qu'elle ne contredit pas la volonté renouvelée des femmes à prendre plus de pouvoir, à avoir plus de visibilité, et à en imposer aux hommes en démontant les structures même du patriarcat. Le comportement détestable ou quasi détestable de Shoba dans ce laisser-aller qu'elle adoptait avant la coupure d'électricité, cette absence de dévouement à sauver le couple, une absence de volonté de chercher à avoir un autre enfant, sont entre autres des choses qui témoignent d'un désengagement des femmes vis-à-vis de l'idée même de vouloir ressembler à leur mères ou aux femmes des générations précédentes qui, elles, comptaient sur l'homme ou sur leurs maris plus que sur elles-mêmes. En cela Shoba donne à voir les faiblesses de Shukumar. Il en est à ne plus vouloir se brosser les dents certains matins ou à se réveiller à la mi-journée.

Shukumar n'est pas un battant. Et la question est même celle –ci : est-ce que Shoba aurait été avec un autre homme, cet autre homme fut-il Bengali, que le genre d'homme que personnifie Shukumar ? Parce qu'en définitive, elle, Shoba, elle a le contrôle, et choisit de sortir de la relation parce qu'elle pense en avoir fait le tour. Shukumar aurait besoin d'une famille. Et rien ne dit que le décès du père de Shukumar n'a pas eu d'incidences durables sur lui en le dévirilisant. L'attitude de Shoba n'est pas sans rappeler que quand la mère de Shukumar a eu à leur rendre visite par le passé, elle a choisi de fuir la posture de belle -fille aimante, prête à sacrifier une sortie entre filles pour rester avec sa belle-mère. Il y a donc une forme d'indépendance qu'avait déjà Shoba et qu'elle a choisi de sacrifier, le temps de vivre un retour nostalgique vers l'ethnicité de ses parents, ou de leurs parents à tous deux. C'est un retour ethnique nostalgique n'ayant engendré rien du tout ou en tout cas rien d'autre que l'isolement individuel de chacun des deux membres du couple, isolement que tous deux connaissaient déjà avant de se mettre en couple. Le refuge ethnique n'est donc pas nécessairement la solution. C'est aussi dire le désarroi de tous ces gens qui naissent dans une culture qui est la leur sans être la leur et cela tant l'américaine que celle de leurs ascendants immigrés. Parce qu'en

définitive, Shoba n'est pas une Bengali d'origine. Elle est américaine. Ce sont ses parents qui sont Bengali. Shoba est envers et contre elle-même américaine. Son expérience des coupures de courant en Inde, expérience liée à des vacances, lesquelles vacances lui ont permis d'apprendre que l'on pouvait organiser un jeu de confidences autour de secrets à se confier dans le noir en attendant le retour de la lumière, c'est cette expérience qu'elle partage avec Shukumar quelques jours avant de sortir définitivement de cet enfermement ethnique qui n'avait que trop duré.

Un homme pas suffisamment combattif et qui offre le reflet du perdant type, qui s'accroche à vous, ça n'a pas d'origine. C'est humain. Et les perdants de toutes les races existent et de toutes les origines aussi d'ailleurs. Donc, une parenthèse de soumission aux exigences du patriarcat, parenthèse absurde s'il en est, pour des raisons d'origines de ses ascendants, ne saurait jamais être autre chose qu'une parenthèse, puisque de toute façon, confronté à des difficultés majeures, ce qui ressort de l'individu, c'est plus sa nature profonde d'être humain, plutôt que ses origines ethniques. Et ici, la nature profonde de Shoba, c'est celle d'une femme indépendante. Et à bien y voir, tout le long, c'est cette nature qui s'exhibait sous une forme déguisée quand elle faisait le rangement, avait toujours quelque chose de près pour accueillir les amis du couple, se gardait de se comporter comme une femme qui se laisserait aller à être en tenue débraillée ou laisserait traîner des affaires. En fait de soumission, c'était du contrôle. Et ce contrôle-là, elle l'avait déjà expérimenté avec Shukumar avant la perte de leur enfant. Il lui fallait passer à autre chose puisque ce qu'il lui aurait fallu faire, si elle était restée, c'était ce qu'elle avait fait tout le long de leur relation et sans avoir jamais vraiment eu besoin de Shukumar pour le faire. Shukumar, elle peut s'en passer puisque si elle le voulait, elle pourrait répéter le semblant de soumission au patriarcat propre à sa culture d'origine prétendue du fait de son ascendance ; en fait de culture d'origine, c'était plus la culture de ses parents que la sienne propre. Cette indépendance féminine qui se déguise ou déguise ses traits à sa guise se révèle dans toute sa cruauté ou dans sa malice dans le fait que bien que faisant des

yeux doux à Shukumar, bien que faisant croire que leur vie à deux avait un avenir, avant qu'il ne puisse se réveiller de sa torpeur, elle était déjà partie. Il ne lui restait qu'à trouver des mots et un temps propice pour ne pas trop heurter sa sensibilité.

Elle était déjà ailleurs avant même de lui annoncer qu'elle avait trouvé un autre appartement où aménager seule. Elle prit le temps de pleurer avec lui, non sur leur sort à eux deux, mais plutôt sur son sort à lui, qui, au pire retournerait retrouver sa mère en Inde, ou devra faire face à un déclassement social qui ne manquera pas de venir, vu qu'il ne pourra plus se lever à midi, ni refuser ou se permettre d'oublier de se brosser les dents, soit parce qu'il n'en a pas envie soit parce qu'il ne sait plus si c'est déjà fait ou pas encore, puisqu'il faut être à deux pour vivre cette vie de thésard faite de lectures et de conférences et autres recherches à faire. Une fois de plus, quel financement avait Shukumar autre que le soutien de Shoba ? Et Shoba, ne le savait-elle pas ? Était-elle destinée à vivre une vie au soutien d'un homme qui manquait à se prendre en main et qui ne lui propose pas autre chose qu'un quotidien fait de fuites l'un de l'autre et de banalités construites autour d'un passé qui n'existait que parce que la naissance d'un enfant lui en aurait donné un sens ?

Shoba et Shukumar ont deux ans de différences d'âge entre eux. Shoba a trente trois ans et Shukumar en a trente cinq. Leur solitude et leur difficulté à se séparer sont liées. Il s'agit d'une solitude sans commune pareille mais en plus d'une solitude empreinte de tristesse et de douleur. Si Shoba trouve à se régénérer dans l'activité qu'elle pratique parce qu'étant une femme active, Shukumar a sur lui tout le poids de son désir de finir d'écrire une thèse de doctorat à trente cinq ans, le fardeau de dépendre de la compassion de sa femme, une compassion qui peut se transformer en mépris et qui semble ne jamais en être alors même que la situation le rend méprisable, lui, Shukumar.

Shukumar n'offre pas d'autre alternative que celle de l'homme au foyer, prétendant attendre sa femme pour lui manifester par le biais de la cuisine son amour qui se veut indéfectible, alors que tous deux sont issus

d'une culture qui ne serait-ce que par leurs ascendants, est une culture d'origine qui est éminemment patriarcale. Et Shukumar, lui-même, le patriarcat n'avait pas manqué de lui profiter quand sa femme prenait plaisir à faire la cuisine, et quand elle prenait plaisir à rester naturelle et à ne pas utiliser de produits cosmétiques comme pour se maquiller au propre comme au figuré, de façon à ne pas perdre la face. Le maquillage comme camouflage de tristesse ou camouflage de toutes ses choses qui portent en elles la peine, la souffrance et l'insatisfaction, des choses qui, si elles se voyaient ou se lisaient sur son visage la fragiliseraient, elle, Shoba, jeune femme qui a besoin de continuer à être active, et surtout besoin de ne pas s'écrouler puisqu'en l'état elle en est à les porter tous deux, et lui, Shukumar, et elle-même. Et le poids du couple reposant sur elle, le temps de trouver les moyens de se dégager de dessous ce fardeau, elle est tenu, ne serait-ce que par fidélité à ce qu'elle a pu ressentir un jour, ne serait-ce que par fidélité à l'idée de s'être amusé tous deux un jour en projetant ce qu'ils feraient ensemble avec leurs enfants et comment ils vieilliraient tous deux, ne serait-ce que par souci d'honnêteté vis-à-vis du caractère authentique et sincère de leurs sentiments l'un vis-à-vis de l'autre en ce temps-là, elle, Shoba avait besoin de s'endurcir.

S'endurcir de façon à ce que l'édifice tienne et qu'il tienne suffisamment longtemps pour que Shukumar reprenne ne serait-ce qu'un peu de force et un peu conscience de la nécessité de se prendre en main lui-même et tout seul. Parce qu'elle ne pourra tenir pour deux qu'un temps ; puisque l'amour a déserté le couple et puisqu'il ne reste que le souvenir d'un engagement intense l'un vis-à-vis de l'autre. Shoba ne peut pas chercher à rester debout et en même temps se soucier des tâches ménagères. Ce serait lui demander l'impossible. Par amour, elle peut faire des kilomètres en plus c'est garder une forme d'euphorie alors même qu'elle est fatiguée. Cette euphorie et l'idée d'avoir un enfant, la joie à venir, les projets, tout cela peut l'aider et l'aider de par le passé à faire le kilomètre symbolique en plus. Mais là, elle ne le peut plus. L'amour et l'euphorie qui lui sont liées sont derrière elle. Et c'est une raison suffisante pour culpabiliser. Cette culpabilisation la fera fuir

Shukumar. Elle l'évite. Et force est de croire que la culpabilisation de Shukumar, qui existe tout autant, mais procède d'un autre raisonnement, l'oblige lui aussi à chercher à éviter de bien des manières Shoba. Leur culpabilisations respectives ne trouvent de répit que dans les mots qu'ils échangent avant d'aller se coucher et qui sont bien brefs. C'est en cela aussi que la coupure d'électricité quelque temporaire qu'elle ait été vient aider à réduire le sentiment de culpabilisation de soi. L'aveu, est en cela très important et très opportun. Non pas un aveu de culpabilisation, mais un aveu de ce que l'on s'est caché des choses de par le passé, choses qu'il serait grand temps de déballer en termes de vérité ou d'avouer à l'autre en guise de secrets. Même ce jeu de vérité à se confier dans le noir est un aveu de culpabilité.

Force est de reconnaître que les prévisions de coupure de courants sont en fait des signaux clignotants, des signaux symboliques dont Shukumar manque à profiter. Ces signaux étaient ou peuvent être dits comme ayant été là pour le prévenir du caractère imminent de quelque chose de beaucoup plus grave. Ce sont des signes qu'il n'a pas su reconnaître. D'un autre côté, quand la nuit du cinquième jour, les prévisions symboliques au sein du couple en termes de météo, s'avéraient plutôt optimistes pour Shukumar, qui s'attendait à voir du beau temps, une embellie après une nuit d'amour torride la veille, lui, Shukumar était quasi sûr que les morceaux étaient en train d'être recollés. Il y aura un nouveau départ. Quand sa femme lui annonce qu'elle a quelque chose d'important à lui dire, ce à quoi lui, Shukumar pensait, c'était le fait qu'elle allait émettre le désir d'avoir un autre enfant. Shukumar ne voulant pas avoir d'autre enfant, pour l'instant, il s'était mis à croire que bien que cela le dérangerait, il allait quand même prêter une oreille attentive à Shoba. Shukumar tombe des nues, quand elle regarde par-dessus son épaule à lui, ne pouvant pas affronter ses yeux à lui, pour lui dire qu'elle avait besoin d'un temps pour se retrouver avec elle-même, et qu'elle avait signé le bail d'un appartement qu'elle venait de louer quelques heures avant de rentrer ce soir-là. Quand elle était rentrée de son travail ce soir-là, elle lui avait demandé d'allumer les chandelles s'il voulait. Pour marquer son départ, elle ralluma

après avoir soufflé sur les chandelles. Même si de chandelles, il n'y en avait pas sinon une bougie. L'idée du dîner aux chandelles réduite à son strict minimum. Souffler sur cette bougie allumée dans le noir c'est mettre un terme à la vie sentimentale de Shukumar. Mais en même temps, c'est un souffle de vie pour Shoba qui allait pouvoir recommencer une vie, au-delà de cette parenthèse ethnique, qui, en définitive n'était qu'une affaire d'un temps : "A Temporary Matter".

#### **4. Conclusion**

Un point essentiel en matière d'ethnicité est le fait que les Bengali viennent d'une certaine Asie et que traditionnellement, selon certaines études, aux Etats-Unis, les personnes originaires d'une certaine Asie ont du mal à être classées en termes de race. Ainsi, parfois ils sont considérés dans la catégorie, « black » et d'autres fois, ils sont mis dans la catégorie « white ». Ce n'est que relativement récemment qu'ils ont été intégrés dans la catégorie de populations originaires d'Asie. Et même dans ce cas, les immigrants originaires des autres pays d'Asie ont du mal à reconnaître les indiens comme originaires d'Asie.

Donc, en fait, des populations issues d'un même pays peuvent avoir été traitées aux Etats-Unis comme appartenant à des groupes raciaux différents alors même que ces populations ne sont pas de races différentes. Ainsi, la question même de l'identité en tant que quête peut être un nœud essentiel dans la formation identitaire de jeunes américains d'Asie du Sud qui sont ou peuvent être en perte de repères du fait de l'appartenance non voulue à une double culture ; celle d'une origine qui est celle de leur parents et celle d'une société de naissance qui est la société américaine qui manque à définir clairement dans quelle catégorie les mettre en termes de race. Puisque de fait, cette incapacité à se créer une identité qui ne varie pas mais reste fixe comme celle des autres membres de la société, peut en amont pousser de jeunes gens en errance, parce que ayant des origines qui remontent jusqu'en une certaine partie de l'Asie, à ressentir le besoin de se rapprocher l'un de l'autre. Dans les

faits, des éléments extérieurs à l'histoire telle que racontée dans la nouvelle "A Temporary Matter", peuvent avoir influencés les deux protagonistes de l'histoire. Peut-être qu'au fond cette incertitude identitaire, l'auteur de la nouvelle elle-même l'a vécu. Au fond, il est difficile de penser que dans une société très marquée par l'appartenance ethnique, une société où l'on se doit d'être fidèle à, et vis-à-vis de sa communauté et une société dans laquelle votre appartenance raciale peut décider de votre salut ou de votre perte, de savoir que les Hispaniques sont considérés pour ceux qu'ils sont, que les noirs descendants d'esclaves ou venant de la diaspora sont considérés comme des Africains Américains, que les Asiatiques dont un des traits physiologiques est d'avoir les yeux bridés, et cela sans connotation dénigrante ou à des fins racistes, que les Euro-Américains se considèrent eux aussi comme blancs et que bien qu'étant au courant de cette diversité ethnique qui peut se déployer en sous groupes ethnique, que cette diversité vous nie à vous, une appartenance raciale fixe et vous fait d'une époque à une autre changer d'appartenance raciale à sa guise, ceci est très dérangeant pour l'identité, et peut créer des frustrations voire des traumatismes dont les conséquences ne peuvent et en aucun cas être toutes, des conséquences prévisibles.

### **Bibliographie**

- AZHAR, Samina, "An Analysis of marital discord in Jumpha Lahiri's *A Temporary Matter*," *MIT International Journal of English Language and literature*, Vol 1, N°1, January 2014, pp. 51-55.
- CHIFANE, Christina, Chifane, Liviu-Augustin, "Ethnicity and Ethnic grouping in Jumpha Lahiri's *Interpreter of Maladies*, January 2017," *International Journal of Linguistics, Literature and Culture* (LLC) ISSN 2518 – 3966, Sept 2017, Vol 4, N°3, pp 1- 12.
- LAHIRI, Jumpha, *Interpreter of Maladies*, Houghton Mifflin Company, Flamingo, India Harper Collins, USA, UK, (1999), (2007).
- MANDAL, Bishakha, "3D's: Darkness, Diaspora, Disintegrating relationships in Jumpha Lahiri's short story "A Temporary Matter," in *The Interpreter of Maladies, New Man International Journal of Multidisciplinary Studies*, ISSN: 2348 – 1390, Vol 3, Oct 2016, pp. 59-62.

MORNING, Ann, "The Racial Self Identification of South Asians," *Journal of Ethnic and Migration Studies*, Vol 27, N°1, January 2001, pp. 61-79.

WATERMAN, Stuart, *The Short Stories of Jumpha Lahiri*, Masters of Arts Thesis, CUNY: University of New York, 2014. [REDACTED]



**PERSONNALITE ET COMPLEXE DANS *ALMAYER'S FOLLY* (1895) DE JOSEPH CONRAD**

**Ibrahima LÔ**

Université Cheikh Anta DIOP, Sénégal

**Résumé**

Dans *Almayer's Folly* Joseph Conrad présente un ensemble de personnages ayant une personnalité complexe ou souffrant d'un complexe qui rend leurs relations très conflictuelles : c'est le cas d'Almayer, de Mrs Almayer, de Nina leur fille et de Dain l'amant de Nina. A travers ces personnages très représentatifs de la société coloniale, il montre que la personnalité est une caractéristique essentielle de l'individu qui joue un rôle primordial dans sa vie de tous les jours. Elle permet à l'individu de se singulariser par rapport aux autres, se développe en lui par le biais des gens qui l'entourent de lui (sa société) et s'exprime à travers son comportement. Et c'est justement à cause de cette société que l'individu peut développer un complexe qui finit souvent par le détruire. L'objet de cette étude est de montrer, à travers *Almayer's Folly* de Joseph Conrad, ce qu'est un complexe et comment il se développe chez l'individu comme conséquence de son éducation ou de ses relations sociales.

**Mots-clés:** complexe, personnalité, éducation, relations sociales, culture.

**Abstract**

In *Almayer's Folly* Joseph Conrad presents a set of characters with a complex personality or suffering from a complex that makes their relationships very conflictual: this is the case of Almayer's, Mrs Almayer, Nina their daughter, and Dain Nina's lover. Through these characters, who are very representative of colonial society, he shows that personality is an essential characteristic of the individual and which plays a paramount role in his daily life. It allows the individual to distinguish himself from others, develops within him through the people around him (his society) and expresses himself through his behaviour. And it is precisely because of this

society that the individual can develop a complex that often ends up destroying him. The purpose of this study is to show, through Joseph Conrad's *Almayer's Folly*, what a complex is and how it develops in the individual as a consequence of his education or social relations.

**Keywords:** complex, personality, education, social relations, culture.

### Introduction

Dans *Almayer's Folly* Joseph Conrad présente la société coloniale malaise du 19<sup>ème</sup> siècle et le conflit permanent entre des personnages de cultures différentes dû à la conception que le colon avait de sa supériorité. C'est surtout l'histoire d'un antagonisme profond entre la civilisation européenne et la sauvagerie malaise - le terme de sauvagerie ne doit pas être pris dans un sens péjoratif, mais comme une communion profonde avec une culture, des racines incompréhensibles pour les Occidentaux vivant en Malaisie. Said explique la logique derrière l'impérialisme et le colonialisme comme:

Neither imperialism nor colonialism is a simple act of accumulation and acquisition. Both are supported and even impelled by impressive ideological formations that include notions that certain territories and people require and beseech domination, as well as forms of knowledge affiliated with domination: the vocabulary of classical nineteenth century imperial culture is plentiful with words and concepts like "inferior" or "subject races", "subordinate peoples", "dependency", "expansion", and "authority".<sup>22</sup>

A travers ses protagonistes, vivant dans une société coloniale multiculturelle, multiethnique et multiraciale, Conrad attire l'attention sur le fait que la vie sociale de tout individu est définie par un certain nombre de critères déterminants parmi lesquels sa personnalité. Cette personnalité est une caractéristique spécifique à tout individu et se manifeste surtout dans son

---

<sup>22</sup> Said, Edward W. *Culture and Imperialism*. New York: Alfred A. Knopf Inc., 1994, P. 9

comportement et de différentes façons. Chez Almayer, elle est parfois perçue comme sa force de caractère qui lui fournit une force morale qui lui permet de faire face à toutes les situations « *Almayer had left his home with a light heart and a lighter pocket, speaking English well, and strong in arithmetic; ready to conquer the world, never doubting that he would* » (p. 2). Toutefois, une telle force n'est acceptable que lorsque l'individu possède un sens élevé du bon et du mauvais ; s'il ne possède pas cette faculté et agit de façon instinctive, il peut développer ce qu'on pourrait appeler un complexe qui peut le mener à sa perte comme c'est le cas d'Almayer qui finit dans une déchéance physique et mentale totale, abandonné de sa femme et de sa fille. Mais qu'est-ce qu'un complexe?

En psychologie, le terme « complexe » est défini comme l'ensemble des faits psychiques et affectifs inconscients liés à l'enfance<sup>23</sup>. Ces faits exercent une influence sur la personnalité. Donc, le complexe se révèle être un produit de l'esprit, de la vie mentale mais aussi de la sensibilité émotionnelle que l'individu n'est nullement en mesure de contrôler. Dès lors il peut être perçu comme les actions incontrôlées d'un individu. Et c'est à partir de ces actions que la personnalité de l'individu peut être déterminée à travers les appréciations qu'en font les gens. Dès lors, la personnalité d'un individu est fondée sur le rapport de ses actions positives ou négatives. Elle est définie comme l'ensemble des traits qui caractérisent la structure affective et mentale d'un individu et qui se manifestent dans son comportement<sup>24</sup>. Pour Jean Claude Filloux

En tant qu'individualité psychologique, la notion de personnalité n'est pas prise ici comme signifiant l'influence exercée par un individu sur un autre (« il a une personnalité marquante »)... Elle ne signifie pas non plus l'apparence qu'on se donne (« prendre » une personnalité)... Elle ne désigne pas davantage l'idéal que peut se faire l'individu de lui-même (« chercher à cultiver sa personnalité »)... Enfin, il ne s'agit pas ici de

---

<sup>23</sup> Grand Robert de la Langue Française, 2<sup>ème</sup> édition par Alain REY du  
DICTIONNAIRE ALPHABÉTIQUE ET ANALOGIQUE DE LA LANGUE  
FRANÇAISE de Paul Robert (1984-2001)

<sup>24</sup> *Ibid*

l'essence métaphysique et hypothétique de l'être humain (« la personnalité de chacun est inviolable... ») le psychologue laisse au moraliste la notion de personne (...) la personnalité est la configuration unique que prend au cours de l'histoire d'un individu l'ensemble des systèmes responsables de sa conduite.<sup>25</sup>

Quant à Gaston Berger (1896-1960) il soutient que :

Le concept de personnalité recouvre ainsi deux idées différentes : celle d'intégration plus ou moins parfaite : elle est l'ensemble ou le système de tout ce qu'il y a en moi — et celle d'individualité : la forme que prennent en moi les éléments qui y figurent m'appartient en propre et me distingue des autres. Parler de la personnalité humaine, c'est dire, en somme, que chaque homme est un et qu'il est unique.<sup>26</sup>

Tout compte fait, les termes qui définissent ces deux concepts résument les mêmes facultés mentales et affectives qui nous mènent à la première relation existant entre eux. Bien que leurs activités se rapportent aux mêmes facultés, le complexe semble avoir une certaine capacité à produire des effets positifs ou négatifs sur la personnalité. Cette influence qu'il exerce sur la personnalité ne sera pas facile à déterminer dans la mesure où elle est irrationnelle. La question qui se pose est alors : Peut-on blâmer un individu parce qu'il s'est comporté d'une façon ou d'une autre ?

Tenter de répondre à cette question nous amène à étudier l'évolution même de la personnalité qui, en réalité, est une transformation continue qui s'effectue progressivement par des séries de causes et d'effets qui influent d'une façon ou d'une autre sur l'être humain depuis son enfance. Ces influences se manifestent de différentes manières et sont provoquées par différents facteurs parmi lesquels la société qui est d'une importance capitale car nous ne pouvons pas parler de personnalité sans l'existence d'un groupe d'êtres humains du fait qu'une personne seule ne pourrait pas appréhender cette notion de personnalité.

---

<sup>25</sup> Jean Claude Filloux, *La Personnalité*, 11<sup>e</sup> éd., Paris, P.U.F, 1986 (Coll. « Que sais-je », n° 758, p. 10.

<sup>26</sup> Gaston Berger, *Caractère et Personnalité*, Paris, P.U.F, 1954, (Coll. « Initiation philosophique »), p. 2.

La société que présente Conrad est multiraciale, multiethnique et multiculturelle, ce qui fait que nous sommes en présence d'une famille déchirée entre eux culture : La culture malaise et celle occidentale. Almayer est un européen qui a accepté d'épouser la fille adoptive du capitaine Lingard, Philippine, en échange d'un partenariat d'affaires (un sujet traité plus en détail dans *An Outcast of the Islands*).

Sa femme Mrs Almayer a fini par le détester. Cela se justifie en partie par le fait qu'il est paresseux, incompetent et abruti, mais aussi parce qu'elle déteste les autres hommes blancs. Elle est très consciente qu'ils viennent avec des mots gentils - et qu'ils portent des armes. Elle partage ce point de vue avec Lambaka - avec qui elle a eu une liaison. Elle conspire également avec les autres nationalistes locaux dans leurs complots contre Almayer - et elle est complice de l'horrible défiguration du corps noyé. C'est un coup conçu pour couvrir les traces de Dain Maroola dans sa fuite avec Nina. Mrs Almayer approuve cette relation - en partie parce qu'il lui a rapporté de l'argent sous forme de dot, mais aussi pour des raisons raciales, parce qu'elle pense que Nina s'honorera et se rendra digne en s'associant à un prince balinais. Almayer lui-même, d'autre part, se sent racialement offensé par l'attachement de Nina à Dain. Il pense qu'elle est « blanche » et éduquée à l'europpéenne, et il pense qu'elle se rabaisse dans cette relation - même si Dain est un prince dans sa propre société.

Nina, quant à elle, subit une transformation de conscience quand elle tombe amoureuse de Dain. Elle est d'abord déchirée entre son héritage culturel occidental et oriental. Mais la force de ses sentiments est renforcée par un puissant sentiment de lien racial avec Dain. Elle est fière d'aimer Dain et de se consacrer à lui. Elle aussi, comme sa mère, méprise les Européens.

L'objectif de ce travail est d'analyser comment Conrad traite de la question de la personnalité et du complexe qu'elle provoque parfois chez certains individus. Il s'articule autour de deux axes majeurs : dans un premier temps il parle du développement de la personnalité et de l'impact de

l'ascendance sociale et dans un deuxième temps il analyse l'expression du complexe dans les relations sociales.

### **1. Le développement de la personnalité et l'impact de l'ascendance sociale**

Dans *Almayer's Folly*, nous sommes en présence de personnages présentant des personnalités non seulement différentes mais souvent antagoniques : Kaspar Almayer est un européen qui s'est marié à une jeune malaise dans l'espoir de devenir riche en héritant la richesse de son beau-père qui lui a promis sa fortune. Son vœu le plus cher était de devenir riche à tout prix, c'est qui l'a poussé à épouser une femme qu'il n'aime pas et qui, malheureusement pour lui, va lui donner une fille. Son seul espoir est de s'enrichir et de pouvoir retourner à Amsterdam avec sa fille. La femme d'Almayer restera toujours sauvage, ancrée dans sa terre et à sa liberté restreinte. Almayer ne comprendra jamais ça, en tant qu'homme blanc imbu de sa supériorité. Nina, la fille d'Almayer, si attachée à son père quand elle était enfant, devra choisir son camp, et que, échaudée par l'éducation occidentale qu'elle a reçue à Singapour, elle se tournera vers sa mère, ses ancêtres malais, vers ce qui est sauvage en elle.

Donc, ce qu' Conrad montre à travers ses différents protagonistes, c'est que chaque individu a une personnalité qui lui est propre. Et cette personnalité est un ensemble de caractéristiques inhérentes à chacun de nous et qui diffèrent d'une personne à une autre ; c'est ce qui explique la présence de plusieurs types de personnalités au sein d'une même société.

La personnalité est donc une de ces attributs humains qui dépendent principalement de la société dans la mesure où elle n'existerait pas sans elle. Donc, le cercle de l'individu joue un rôle capital dans sa personnalité. Dans le cas de Nina, il est évident que sa société a impacté lourdement sur la personnalité. En effet, Lingard, le père adoptif de Mrs. Almayer, s'est arrangé pour que Nina reste à Singapour avec les Vincks. Là, elle a été admise à l'école destinée aux enfants européens. Mais le traitement qui lui a été infligé à

Singapour n'a pas du tout favorisé un développement sain de son esprit. Elle a dû supporter toutes sortes d'insultes et d'indignités qui lui ont été proférées parce qu'elle était une « métisse ». Les blancs soi-disant libéraux refusaient de la prendre dans leur giron. Nina s'est vite rendu compte que c'était son sort malheureux de supporter la honteuse stigmatisation de sa naissance tout au long de sa vie.

Donc, il est indéniable que la société a joué un rôle capital dans l'acquisition des différentes caractéristiques de Nina ; de toute vraisemblance c'est elle qui lui a façonné sa personnalité.

Le processus d'acquisition de la personnalité commence à la maison, lieu où doit régner une bonne ambiance familiale pour que l'enfant puisse bénéficier d'une éducation de qualité. Par contre si l'enfant grandit dans une mauvaise atmosphère familiale, dans un espace où le tempérament des membres de la famille est conflictuel, il lui sera très difficile de développer une personnalité de qualité. Malheureusement, Nina est née dans une famille où ses parents sont animés par de sentiments violents et agressifs qui les poussent à chercher à se faire du tort les uns les autres. Il s'agit ici d'un mariage où la haine entre les partenaires émane d'une incompréhension provenant d'une divergence profonde de cultures d'opinions, de sentiments et d'intérêts, et qui par conséquent provoque des conflits ; et cela a impacté négativement sur la personnalité de l'enfant. En fait, est un enfant de race mixte dont l'enfance est spéciale due au fait que l'éducation qu'elle a reçue de ses parents n'est pas favorable et n'est pas en réalité une éducation pouvant favoriser une personnalité de qualité. Ce problème vient surtout de la divergence des parents à propos du type d'éducation à donner à l'enfant. Almayr est mu par ses convictions d'homme civilisé qui, pour rien au monde, ne laissera sa fille entre les mains d'une femme de classe inférieure, qui, parce qu'elle n'a aucune connaissance intellectuelle générale de base, n'est pas en mesure de lui inculquer le sens élevé de la réflexion et le savoir requis par sa culture européenne. Pour Almayr, la mère de Nina est et restera toujours une

femme sale : sans hygiène, sans habits propres et qui ne lave jamais. Alors comment une telle personne peut-elle donner une éducation idéale à sa fille ?

C'est pourquoi depuis sa prime jeunesse, dans *An Outcast of the Island* (1894), Almayer a séparé Nina de sa mère. En réalité, c'est dans ce roman que l'histoire de beaucoup de personnages dans *Almayer's Folly* a commencée. Dans ce roman, l'auteur fait une narration détaillée de l'enfance de Nina en montrant comment elle est monopolisée par son père ; comment il s'évertue à lui montrer l'image négative de sa mère et au-delà de tout, la haine qu'il ressent pour elle et pour toute sa race. Il la méprise tellement qu'il dit à sa fille qu'elle est différente de tous les gens qui n'ont pas la même couleur de peau qu'elle comme le montre le passage suivant :

I am a white child. Anak Putik. A white child, and the white men are my brothers. Father says so too. And Ali says so too. Ali knows as much as father." Almayer almost danced with paternal delight. "I taught her. I taught her," he repeated, laughing with tears in his eyes. "Isn't she sharp?"<sup>27</sup>

Une éducation si particulière peut créer chez l'enfant un sentiment de supériorité et de dignité susceptible de lui donner une perception exagérée de sa valeur personnelle. Et de ce fait sa vie en société peut être singulière, puisqu'elle peut développer une personnalité peu communicative et peut même refuser tout contact possible avec les autres enfants de la communauté dans laquelle il vit. Et c'est le cas de Nina dans ses relations avec les enfants de Sambir. En outre, l'auteur montre qu'Almayer, de peur que sa fille ne reçoive une éducation qu'il ne désire pas pour elle, l'envoie à Singapore dans une famille européenne qui s'y est établie. Dans cette famille d'adoption Nina passe son adolescence dans les conditions les plus répulsives. Nina y est aussi en contact avec d'autres personnalités qui finalement impactent négativement sur sa propre personnalité au fur et à mesure que se déroule la trame du roman.

---

<sup>27</sup> Joseph Conrad, *An Outcast of the Island*, Oxford, Oxford University Press, 1895, P. 194

Cependant, au-delà du contact social, la personnalité de l'individu est aussi exposée à d'autres facteurs tels que la culture. La culture est, en effet, un des éléments qui joue un rôle primordial dans l'évolution de la personnalité. Elle se présente sous différentes facettes et est spécifique à chaque société humaine. Elle consiste à inculquer à l'individu l'ensemble des valeurs de sa société parmi lesquelles on peut citer les coutumes et traditions qui en constituent des éléments essentielles. C'est à travers ces éléments que l'individu apprend comment agir, comment éviter ce qui est mauvais et immoral, comment parler correctement suivant les règles culturelles. La culture apprend à l'individu les normes morales et esthétiques qui le guident dans ses faits et gestes de tous les jours ; elle contribue aussi à son assimilation des capacités intellectuelles qui participent à son accomplissement corporel et spirituel. C'est peut-être ce qui explique pourquoi Almayer et sa femme désirent chacun de son côté inculquer la culture de sa propre communauté à Nina. D'une part, Almayer veut pour sa fille une bonne éducation, celle de sa propre culture européenne. D'autre part, sa mère cherchera, plus tard, à défaire cette culture européenne que sa famille adoptive de Singapour lui a inculquée pour lui enseigner la culture de sa propre communauté, c'est-à-dire la culture malaise. Elle entreprend de réaliser ce désir en racontant à sa fille l'histoire de ses ancêtres, ce qui finit par impacter sur sa personnalité au fil du temps. Nina finira par tomber amoureuse d'un prince malais qu'elle ne connaissait pas avant, mais par le pouvoir des coutumes et traditions que sa mère lui a inculquées elle devient amoureuse du prince qui lui parut très fier. Cela dénote toute l'importance de la culture dans le développement de la personnalité de l'individu ; elle lui enseigne beaucoup de choses sur lui-même, sur ses origines, sur son peuple en général ; elle lui enseigne comment se comporter, comment s'habiller, comment cultiver les relations avec les autres membres de la communauté, en somme elle lui apprend comment vivre en société. En outre, la culture exerce une grande influence sur ses aspirations puisque l'homme est parfois dépourvu de certaines capacités essentielles, ce qui peut le conduire à développer un complexe de personnalité.

Le personnage de Nina est important dans la mesure où Conrad essaye de nous montrer à travers elle la crise d'identité aiguë et la désorientation traumatisante des enfants métis. Nina oscille entre les mœurs de l'Orient et de l'Occident. Elle est à peine capable de s'identifier à un ensemble de valeurs. Dans sa situation difficile, on dramatise le sort de générations entières d'enfants sans racines dans toutes les sociétés. Les événements de la vie dure - son misérable internat au couvent de Singapour, la relation de haine et de dégoût mutuels entre son père et sa mère à la maison, son désir de dignité et finalement sa romance idyllique avec le prince autochtone Dain Maroola montrent l'interaction des deux courants culturels dans sa composition et le triomphe final des éléments autochtones dans son héritage sur ceux de la culture occidentale dégradée symbolisée par son père.

## **2. L'expression du complexe dans les relations sociales.**

Dans *Almayer's Folly*, Conrad présente des personnages souffrant d'un complexe sérieux : c'est le cas d'Almayer. Du point de vue psychanalytique, la personnalité peut être influencée par un complexe, c'est-à-dire l'ensemble des faits psychiques et affectifs inconscients liés à l'enfance. Ce complexe est un désordre mental qui peut durer toute la vie d'un individu ; il est constitué de caractéristiques inflexibles qui sont si socialement inappropriés qu'elles affectent la vie de l'individu en général.

On peut distinguer différents types de complexe : le complexe qui se manifeste sous forme d'une maladie mentale grave caractérisée par une perte de contact avec la réalité et par la détérioration des fonctions mentales ; alors la personne devient asociale et est incapable d'établir un contact direct avec les autres parce qu'il devient paranoïaque, perd confiance aux gens et les soupçonne. Il perd toute confiance en ses semblables, et le complexe qu'on peut noter dans la tendance de l'individu à s'enorgueillir de son image, dans son égocentrisme, dans l'autosatisfaction qui le pousse à se croire au-dessus de tout le monde ; pour lui rien ne peut se faire sans lui, tout lui est dû, et l'attention et l'admiration des autres ne doivent être portées que sur lui. Dans *Almayer's Folly*, tous les deux types de complexe se manifeste dans le

personnage d'Almayer souffre d'un complexe. Et ce complexe émane surtout de sa personnalité forgée par l'esprit colonial. Cet esprit qui le fait penser que les non-Européens sont des êtres inférieurs : « Great rascals they are » (A.F 58). Il est mécontent de vivre dans les îles Malaisiennes parce qu'il est d'origine néerlandaise, et se considère supérieur aux non-Européens.

Dès le début du roman, Almayer est présenté comme un personnage qui est désillusionné de vivre l'Archipel malaisien. Sa désillusion est plus évidente quand il rêve de sa fille métisse, Nina :

They would live in Europe, he and his daughter. They would be rich and respected. Nobody would think of her mixed blood in the presence of her great beauty and of his immense wealth. Witnessing her triumphs he would grow young again, he would forget the twenty five years of heart-breaking struggle on this coast where he felt like a prisoner. (1)

En s'enfermant dans sa culture et ses traditions, il s'isole des autres. Du fait de cet isolement, il devient la victime de l'esprit colonial, de son complexe de supériorité. Le fait qu'il brûle sa maison à la fin du roman montre à quel point il a été victime de son complexe. Comme l'a fait remarquer le narrateur, il brûle tous les papiers, livres et étagères qu'il avait l'intention d'utiliser pour garder une trace de ses fortunes croissantes :

He looked at all these things, all that was left after so many years of work, of strife, of weariness, of discouragement, conquered so many times. And all for what? He stood thinking mournfully of his past life till he heard distinctly the clear voice of a child speaking amongst all this wreck, ruin, and waste. He started with a great fear in his heart, and feverishly began to rake in the papers scattered on the floor, broke the chair into bits, splintered the drawers by banging them against the desk, and made a big heap of all that rubbish in one corner of the room. [...]He heard a dry sound of rustling; sharp cracks as of dry wood snapping; a whirr like of a bird's wings when it rises suddenly, and then he saw a thin stream of smoke come through the keyhole (98.)

De toute évidence, vivre en société n'est pas chose facile, mais vivre avec un individu qui souffre de complexe est encore plus difficile. Lorsqu'un individu souffre de désordres de personnalité, comme Almayer, il est difficile de s'entendre avec lui, car il ne voit pas les choses de la même façon que les autres. Et cela le rend un peu étrange. Il est évident qu'avec un comportement aussi bizarre, des goûts aussi particuliers et son dédain total des traditions et coutumes de la société dans laquelle il vit, Almayer allait finir dans l'isolement et la déchéance physique and mentale.

Ce que montrer Conrad c'est qu'une société organisée établit un certain nombre de règles qui font d'elle un endroit où il fait bon vivre. Et toutes ces règles sont fondées, dans une certaine mesure, sur des lois qui définissent les limites à ne pas franchir. La personne qui va au-delà de ces limites suscite inmanquablement des interrogations qui poussent les autres membres de la communauté à chercher à savoir s'il agit consciemment ou inconsciemment. Certains individus peuvent outrepasser les limites de façon délibérée par défiance aux règles sociales. Mais la plupart du temps les individus qui se comportent mal ou de façon particulière en société souffrent de troubles mentaux ou affectifs qui affectent leur personnalité. Cela semble être le cas d'Almayer qui a épousé une femme qu'il n'aime pas et avec qui il est contraint de vivre toute sa vie, situation qui provoque chez lui un trouble sérieux de personnalité. Il va user de tous les moyens à sa disposition pour se défaire d'elle, sans y parvenir. Alors, il se réfugie dans un monde où il s' imagine sa fille et lui comme étant très riches. C'est pour cette raison qu'il a du mal à s'entendre avec sa femme et avec les gens autour de lui. Apparemment Almayer agit par instinct. En d'autres termes, il est sous l'emprise de pulsions incoercibles qui impactent négativement sur sa conduite et le poussent à vivre en marge de la société. Par conséquent, il choisit de porter tout son espoir et toute son affection sur sa fille, ce que Freud appelle

l'ambivalence des sentiments qui, selon lui, peuvent être déplacés d'une personne à une autre<sup>28</sup>.

Dans son œuvre *Totems and Taboo*, Freud souligne la nature ambivalente des sentiments de la période primitive aux temps des peuples civilisés. Il soutient que, le sauvage, sous l'emprise de sa conscience morale peut se sentir coupable de son acte mais ce sentiment de culpabilité est naturel du fait qu'il n'a pas d'origine connue. Le névrotique lui aussi a un sentiment de culpabilité qui peut être dû au remord ou au reproche personnel ; toutefois, ce sentiment peut surtout être innée et peut affecter la personnalité même de l'individu, ce qui le pousse à fuir la réalité<sup>29</sup>. Cela semble être le cas d'Almayer ; il refuse d'accepter son sort et plus tard, celui de sa fille qui désire aller faire sa vie avec un prince malais, appelé Dain. Il est si fâché qu'il préfère la voir mourir que de la laisser partir avec cet homme qu'il hait si profondément qu'il se défend de prononcer le nom, l'appelant « that » comme s'il était un objet, comme il le dit « *I prefer to strangle you with my own hands* »<sup>30</sup>, après quoi il est envahi de remord, et regarde autour de lui pour voir si c'est quelqu'un d'autre qui a prononcé de telles paroles. C'est pourquoi après le départ de sa fille il est si déçu qu'il est incapable de supporter sa situation. Et pour dédramatiser la situation il s'isole de sa société, ce qui finit par provoquer sa déchéance comme le montre ce passage :

A strange fancy had take [sic] possession of Almayer's brain, distracted by this new misfortune. It seemed to him that for many years he had been falling into a deep precipice. Day after day, month after month, year after year, he had been falling, falling, falling; it was a smooth, round, black thing, and the black walls had been rushing upwards with wearisome rapidity. A great rush, the noise of which he fancied he could hear yet; and now, with an awful shock, he had reached the bottom, and behold! he was alive and whole, and Dain was dead with all his

---

<sup>28</sup> Sigmund Freud, *Totem and Taboo, Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, First published 1912, Version numérique par Jean-Marie Trembay, 15 mars 2002, Chicoutimi, Québec, pp. 66-75.

<sup>29</sup> *ibid*, pp. 66-75.

<sup>30</sup> Joseph Conrad, *Almayer's Folly*, New York, Ed. Morton Dauwen Zabel, Hanovr House. Garden City, 1958, p. 116.

bones broken. It struck him as funny. A dead Malay; he had seen many dead Malays without any emotion; and now he felt inclined to weep, but it was over the fate of a white man he knew; a man that fell over a deep precipice and did not die. He seemed somehow to himself to be standing on one side, a little way off, looking at a certain Almayer who was in great trouble. Poor, poor fellow (pp. 99-100)!

La famille est l'un des premiers groupes humains à apprécier la personnalité de l'individu. La personnalité est un facteur important dans le maintien de l'ordre dans la famille. Mais elle peut aussi grandement contribuer à son effondrement dans certaines situations comme dans le cas d'Almayer. Si la personnalité des différents membres de la famille est bonne, elle favorise la cohésion du groupe et aide à préserver son honneur. En tout état de cause, c'est le genre de comportement que prône la plupart des cultures et c'est un tel comportement que l'on note chez Nina Almayer. Bien que ses parents ne s'entendent pas bien, elle est attentive envers chacun d'eux à défaut de les réunir et de les amener à voir les choses de la même façon. Elle fait tout son possible pour plaire à chacun d'eux. Par exemple, elle réussit à revigorer son père quand ses affaires vont très mal. Elle réussit à lui redonner espoir, ce qui lui fait comprendre qu'il n'est pas seul. De même, elle écoute tendrement les vieilles histoires que sa mère lui raconte tendrement, comme il apparaît à la page 25 « *she listened with avidity to the old woman's tales of departed glories of the Rajahs* »<sup>31</sup>.

Ces questions qui ont trait à la bienveillance émotionnelle de l'affection et de la sympathie que l'on ressent envers quelqu'un semblent préoccuper Conrad ; à travers elles on peut découvrir les aspirations de ses personnages à un bonheur complet, leurs attentes et les conséquences de leur attitude. Charles Darwin développe ces mêmes questions dans son œuvre *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle* (1874), particulièrement dans le chapitre V dans lequel il traite de la question de la naissance de l'homme en mettant l'accent sur l'évolution des facultés intellectuelles et morales du temps

---

<sup>31</sup> Joseph CONRAD, *Almayer's Folly*, op. cit. p. 25.

de l'homme primitif à la période de l'homme civilisé. Il affirme que la sélection naturelle a développé inéluctablement et primitivement chez l'homme une sympathie qui l'amène à avoir un sentiment d'affinité qui l'attire vers l'affection ou la bienveillance envers ses semblables. En d'autres termes, il ressent une similitude de sensibilité et de goûts qui crée un lien étroit de communion entre lui et les autres. Selon Darwin, la cause du développement des vertus sociales c'est l'approbation ou la sanction de la communauté, comme il le dit :

In a word, our moral sense, or our conscience, is made up of a feeling that is in essence complex ; grounded on social instinct, encouraged and directed by our fellows' approval and well-ordered by reason.<sup>32</sup>

Au-delà de la sphère familiale, il y a un autre domaine où la personnalité de l'individu peut aussi être appréciée, c'est celui des relations sociales. Être en bonne intelligence avec les gens est souvent très difficile pour l'individu du fait que la société humaine est formée de personnes venant d'horizons et de classes différents. Par conséquent, pour exprimer sa bienveillance aux autres l'homme doit être dans une bonne disposition mentale et adopter une attitude socialement acceptée. C'est ce qui explique pourquoi on ressent de la gêne dans notre conduite envers d'autres personnes de peur de les vexer, de les importuner ou de leur causer du tort. De toute évidence, c'est à travers cette attitude que toute notre personnalité est déterminée. Notre indifférence dans nos relations sociales révèle aussi une autre caractéristique de notre personnalité. Par exemple, si nous traitons nos semblables avec une totale indifférence nous pouvons leur causer du tort. Cependant, force est de reconnaître que dans certaines situations nous sommes incapables de contrôler nos actes dans nos relations familiales ou sociales. Et c'est ce manque de contrôle que Freud appelle l'inconscient qui, en réalité, est une force psychique active impulsive et qui résulte d'un conflit interne des désirs qui cherchent à se satisfaire eux-mêmes devant une personnalité qui tente de les

---

<sup>32</sup> Charles Darwin, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, 1874, Préface par Carl Vogt, Paris, Librairie C. Reinwald, Ed. numérique Claude Ovtcharendo, 27 septembre 2008 à Chicoutimi, Québec, Canada, p. 77.

résister. Mais l'inconscient est un système indépendant qui ne peut pas devenir conscient au simple désir du sujet parce qu'il est réprimé. Peut-être, cela peut être une explication possible du comportement Almayer.

À travers l'attitude d'Almayer on peut percevoir un complexe réel de personnalité qu'il est difficile de comprendre dans la mesure où il n'a épousé pas sa femme par amour. Il l'a plutôt épousée parce qu'il était motivé par un désir qui cherchait à se satisfaire à tout prix et ce désir n'est rien d'autre que la recherche effrénée de fortune. En outre, il est mu par un sentiment élevé de fierté, de dignité le tout mélangé à l'honneur. Cette ambivalence de sentiment ne serait-elle pas la cause de la névrose dont il souffre au fur et à mesure que le roman se déroule, surtout après que sa fille l'ait quitté pour fuir avec Dain.

Freud nous informe de cette possibilité dans son œuvre *Totem and Taboo*, précisément dans le second chapitre intitulé « *Taboo and the ambivalence of feeling* », dans lequel, en suivant les liens existant entre les morts et les vivants, il a remarqué une hostilité inconsciente due au fait de la perte de l'être bien aimé. Selon Freud « *Only the neurotics still suffer from the pain caused to them by the loss of a loved one by waves of obsessive reproaches in which psychoanalysis marks of formerly affective ambivalence.* »<sup>33</sup>

Bien évidemment, Almayer n'a pas perdu sa fille pour toujours, mais il considère leur séparation comme définitive dans la mesure où il est pris au dépourvu ; cette séparation est en réalité une chose qu'il n'a jamais prévue. Donc, tout l'amour qu'il est supposé porter à sa femme, est porté à sa fille. C'est ce que les psychanalystes, comme Freud, considèrent comme émanant des mécanismes du déplacement dont souffrent beaucoup de névrosés. En outre, Freud stipule que si on fait une analyse fondée sur le développement et l'élaboration même de la névrose, on se rend compte que le caractère qui conduit le névrotique à vivre en marge de sa communauté émane du fait qu'il tend à fuir la réalité dont il n'est pas satisfait. Alors, pour combler ce gap, il se

---

<sup>33</sup> Sigmund Freud, *op. cit.*, p. 60

réfugie dans un monde imaginaire très tentant de part les choses profitables et plaisantes qu'il semble contenir. Et ce qui explique toute sa nature marginale comme le dit Freud : « *In this real world the neurotic shuns, reigns the human society.* »<sup>34</sup>

Almayer n'est pas satisfait de son sort ; il n'a jamais pu accepter dans son esprit qu'il a épousé une indigène, ce qui le pousse à ne voir en elle que la différence de couleur, de culture, de civilisation. Ce qui pose de façon aiguë la question de moralité dans l'étude de la personnalité de l'individu.

### **Conclusion**

En conclusion, nous pouvons dire Joseph Conrad fait une étude psychologique et sociologique de la société, dans la façon de vivre des personnages, leur attitude et leurs valeurs morales. Il semble bien préoccupé par la question de la personnalité humaine et du complexe qui peut découler d'une mauvaise influence sociale. Dans *Almayer's Folly* il montre comment l'individu peut développer un complexe jusqu'à entrer en conflit ouvert avec sa communauté et finir par vivre en marge de sa société. Il insiste également sur la manière dont la famille peut impacter positivement ou négativement sur l'individu jusqu'à développer chez lui un complexe.

### **Reference**

- BERGER, Gaston, *Caractère et Personnalité*, Paris, P.U.F, 1954.
- CONRAD, Joseph, *Almayer's Folly*, New York, Ed. Morton Dauwen Zabel, Hanover House. Garden City, 1958.
- , *An Outcast of the Island*, Oxford, Oxford University Press, 1952.
- , *Heart of Darkness*, New York, Penguin Putman Inc., 1997.
- DARWIN, Charles, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, 1874, Préface par Carl Vogt, Paris, Librairie C. Reinwald, Ed. numérique Claude Ovtcharendo, 27 septembre 2008 à Chicoutimi, Québec, Canada.
- FILLOUX, Jean Claude, *La Personnalité*, 11<sup>e</sup> éd., Paris, P.U.F, 1986 (Coll. « Que sait-je », n° 758).

---

<sup>34</sup> *ibid*, p. 60

FREUD, Sigmund, *Totem and Taboo, Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, First published 1912, Version numérique par Jean-Marie Trembay, 15 mars 2002, Chicoutimi, Québec.

SAID, Edward W. *Culture and Imperialism*. New York: Alfred A. Knopf Inc., 1994. ■■■■

**IMMIGRATION ET ALTÉRITÉ DANS *INASSOUVIES, NOS VIES* DE FATOU  
DIOME**

**Ndèye Astou GUEYE**

UCAD/Gaston Berger, Saint Louis, Sénégal

**Résumé**

Dans un monde contemporain marqué par la montée du régionalisme et du nationalisme, la question de l'altérité reste d'actualité. En effet, l'altérité permet de concevoir la relation à l'autre et ses multiples représentations.

Dès lors, le rapport à l'autre qui a un mode de vie, une culture et des croyances différentes mérite une attention particulière, dans la mesure où la relation d'altérité exige un engagement réciproque et une coresponsabilité. Aussi, pour éviter le désespoir de la solitude, cause - d'angoisse existentielle, l'homme a la possibilité de recourir à la sociabilité directement liée à l'altérité. En d'autres termes, l'altérité pourrait être un moyen de lutte face à l'individualisme sans cesse croissant dans nos sociétés modernes.

**Mots-clés :** Altérité, amitié, différences, échanges, immigration, solitude.

**Abstract**

In a contemporary world more and more marked by the rise of regionalism and nationalism, the issue of otherness is still a topical problem. As a matter of fact, otherness makes it possible to design the relation to others and their multiple representations

From then on, relations with other people who have different ways of life, cultures and beliefs, are worth peculiar attention in so far as, the otherness relation requires a reciprocal commitment and responsibility on both sides. Also, to avoid the despair of solitude, which causes a certain form of existential anguish, man can have recourse to the sociability directly connected to otherness. In other words, otherness could be a way of fighting the ever-growing individualism in our modern societies.

**Keywords:** Otherness, friendship, differences, exchanges, immigration, solitude.

### Introduction

Définie, par le *Dictionnaire Encyclopédique* (1981, p. 41), comme le « caractère de ce qui est autre », l'altérité connaît de nombreuses représentations. Mais, en tout état de cause, il convient de souligner que l'autre, quel qu'il soit, a des valeurs, des règles de vie, des traditions et des représentations différentes ; à partir de ce moment, l'altérité implique qu'on se mette à la place de l'autre. Autrement dit, l'altérité est une volonté de comprendre l'autre, laquelle volonté encourage le dialogue et installe des relations de paix. En cela, l'altérité pourrait être un moyen d'intégration sociale pour l'immigré (e).

Par ailleurs, ce sera une orientation pour voir la manière dont Fatou Diome traite cette question dans *Inassouvies, nos vies*. En quoi l'altérité est une quête de l'autre ? Quelles sont ses différentes manifestations ? Comment l'immigration pose le problème de l'altérité ? Cette étude se propose de montrer que l'altérité pourrait être à l'origine d'une sociabilité.

S'agissant de l'objectif à atteindre, nous avons choisi d'examiner le cas de l'immigré (e), qui souffre généralement de solitude et qui recourt à la sociabilité directement liée à l'altérité, seule capable de lui offrir de nouvelles formes de proximité avec l'autre. Betty, l'héroïne du roman *Inassouvies, nos vies*, (Fatou Diome, 2008), objet de notre étude, en est la parfaite illustration. Cette Sénégalaise immigrée en France vit dans un environnement hostile, vu que l'autre installe d'emblée un rapport de supériorité né de l'histoire coloniale africaine.

Pourtant, Betty tissera de solides relations amicales avec des Français. Ici, l'altérité s'est construite dans ses rapports avec ses voisins, cette ouverture lui a permis de comprendre et d'accepter l'autre qui « est toujours

une énigme ainsi que l'écrivait Levinas » (Charlotte Herfray, 1996, pp.79-80).

Notre hypothèse de recherche est d'examiner les manifestations de l'altérité.

Pour ce faire, nous nous appuyons sur la narratologie, le comparatisme et la sociocritique. La réflexion s'articulera autour de trois parties. Dans la première, nous nous attèlerons à montrer en quoi l'altérité est une quête de l'autre. La seconde, quant à elle, sera consacrée aux différentes manifestations de l'altérité. La troisième partie va essayer d'expliquer comment l'immigration pose le problème de l'altérité.

### **1. *Inassouvies, nos vies* : une quête de l'autre**

*Inassouvies, nos vies* est un roman qui s'ouvre par un prologue et se termine par un épilogue. Dès le prologue, la romancière insiste sur le fait que la vie soit une quête vaine, insatisfaite, "inassouvie" pour les Hommes, que Fatou Diome (2008, p.9) qualifie de : « Bouts d'humains, plantés au hasard, parfois déracinés, ciselés, brûlés, selon un étrange jeu de quilles, mais assez impétueux pour se croire maîtres de ce mouvement vertigineux : vivre ».

Nous sommes en présence d'une focalisation interne avec un personnage principal : Betty, qui constitue le foyer par lequel les événements du récit sont racontés.

En effet, elle narre le plus souvent les événements, car elle est le protagoniste du récit. D'où l'emploi fréquent du pronom personnel sujet de la première personne du singulier : "je". Il s'agit donc d'un récit à la première personne qui est appelé, selon Gérard Genette, « plus narratologiquement homodiégétique » (1991, p.44). Ainsi le regard, à travers lequel l'action nous est connue, est celui du personnage : Betty qui, d'après Jean Paul Goldenstein (1985, p.35) « est le narrateur-agent ou narrateur-protagoniste. Il parle de lui à la première personne. Nous connaissons donc immédiatement et sans erreur possible, son identité ».

Les exemples ci-après le démontrent : « Je suis désolée, murmura Betty qui pendant ces litanies demeurait muette » lors d'une visite à Mère Félicité à la maison de retraite (F. Diome, 2008, p.40). Plus loin, dans sa recherche du bonheur, elle soutient : « Jusqu'au bout du souffle, je veux chercher, comment être sans mal-être. Je cherche, entre chaînes et poignées, entre amours et désamours, entre confiance et méfiance, entre soif et ivresse, entre fixité et mouvement, entre transhumance et errance, entre anxiété et sérénité, je veux trouver la ligne d'équilibre ». (F. Diome, 2008, p.115)

Mais, Jean Paul Goldenstein insiste sur le fait que dans ce type de vision où le foyer est placé dans la conscience d'un sujet-témoin, il existe un inconvénient :

Cette vision comporte une restriction du champ puisqu'il ne nous sera montré que ce que les yeux du héros auront vu, mais la narration gagne en vigueur, en crédibilité, puisque nous nous trouvons unis à la destinée d'un personnage et que c'est avec lui que nous découvrons l'univers du roman » (J. P. Goldenstein, 1985, pp. 35-36).

Néanmoins, il importe de signaler que dans *Inassouvies, nos vies*, de temps à autre, la romancière devient la narratrice. Généralement, c'est le cas lorsque Betty marque des pauses dans ses récits. Alors, nous nous retrouvons dans la situation du mode de vision externe c'est-à-dire quand l'histoire est racontée par un témoin des faits : ici l'auteure.

À ce sujet, M.P. Schmitt et A. Viala (1982, p.55) tiennent à préciser que « Les seules indications données sont des actes observés, des lieux décrits, des paroles rapportées. [...] Tout semble vu par un observateur extérieur, un spectateur ». Ces propos de Fatou Diome (2008, p.33) en constituent une illustration : « Les adultes sont sérieux, les vieux respectables. Soit ! Mais le sérieux des adultes leur enlève la légèreté et assombrit leur regard sur le monde. Quant à la respectabilité des vieux, ce serait bien si elle ne les transformait pas en austères ascètes ». Par ailleurs, évoquant la solitude, elle affirme :

Inassouvi, ce corps lascif, offert à la seule caresse d'une couette pleine d'hiver. Inassouvie, l'attente de cette femme d'une étreinte chaleureuse. (...). Tous les tueurs n'ont pas une lame de boucher à la main. Il est des douleurs qui assassinent en silence. Tant de hoquets étouffés dans l'oreiller. On déplore toutes sortes de solitudes, on songe si peu à la pire d'entre elles, celle qui, parfois, se niche dans le lit conjugal. (F. Diome, 2008, p. 53)

Ainsi, dans ces cas où l'auteure devient la narratrice, nous avons des récits à la troisième personne qu'on appelle « en narratologie, [...], hétérodiégétique (le narrateur n'est pas l'un des personnages)» Genette (1991, p.44). Genette (1991, p.45) tient à ajouter : « à condition encore qu'il s'agisse d'un récit extradiégétique, c'est-à-dire au premier degré, produit par un narrateur-auteur qui ne soit pas lui-même, [...], pris dans un récit dont il serait un personnage, bref, d'un récit de fiction produit dans le monde dit "réel" par un auteur de même nature ». Comme en attestent les propos ci-dessous :

Betty avait pris sa décision : elle saurait quelles existences se cachaient derrière les fenêtres d'en face. L'obsession était née et installée en elle. Elle ne fit rien pour s'en distraire, au contraire, elle l'entretenait comme un feu de bois par mauvais temps, minutieusement, patiemment. Le jour, son regard courait sur les murs, s'arrêtait sur les encolures, glissait sur les baies vitrées, stagnait sur le fer forgé. La nuit, il suivait les déplacements de la lumière-gauche/droite, en haut/en bas- et ses variations, puisque Ampère s'amusait à changer son horaire de passage. Au bout de quelques semaines, l'observatrice avait repéré les différents moments où les signes de vie étaient les plus fréquents (F. Diome, 2008, pp. 13-14).

À partir de ce moment, commence pour Betty une quête de l'autre. Il est à remarquer que cette immigrée africaine en terre étrangère est à la recherche de la sociabilité si présente dans son pays d'origine, mais qui lui fait défaut en France. Elle essaie, donc, de créer une ouverture vers l'autre. Même si cela doit se faire à distance, par l'intermédiaire du regard dont l'autre constitue à la fois le point de départ et l'objet. Vivant seule dans un appartement, situation à laquelle la confine sa situation d'immigrée, Betty va à la recherche de l'autre. Comme l'illustrent ces propos du prologue :

Betty nichait au cinquième étage, dans un appartement qui lui évoquait un bateau renversé, arrimée à la pierre, la coque tutoyant les astres. Là, lorsqu'elle n'en pouvait plus de regarder le ciel et de se demander ce qu'il tient hors de portée des mortels, elle ramenait son attention vers ses semblables. Les humains l'intriguaient, elle ne connaissait rien de plus mystérieux. Postée devant l'une ou l'autre de ses fenêtres, elle scrutait la façade du somptueux immeuble situé de l'autre côté de l'avenue (F. Diome, 2008, pp. 11-12).

Sous ce rapport, *Inassouvies, nos vies* démontre que la sociabilité directement liée à l'altérité est seule capable de sortir l'immigré(e) de son isolement et de sa solitude. Les exemples ci-après en témoignent. Betty, dès le premier chapitre, nous présente la vieille femme qui loge au premier étage :

Au balcon du premier étage de l'immeuble d'en face, une vieille dame coupait déjà son fromage, une serviette blanche accrochée à l'encolure de sa robe fleurie. Parce qu'elle parlait beaucoup et souriait sans cesse à son vieux chat roux tigré, Betty la Loupe n'eut pas à se torturer les méninges pour la surnommer la Mère Félicité. Décidément, la dame était trop joyeuse. Le verre sur sa table était trop sombre pour ne contenir que de l'eau. Que disait-elle à son chat ? La même chose que toute mamy en pareilles circonstances, pensa Betty, qui devinait ses propos plus qu'elle ne les entendait (F. Diome, 2008, p.13).

Ici, il est nécessaire de souligner le rapport affectif, né aussitôt entre Betty et cette vieille dame, à travers l'emploi du terme "Mère" très connoté affectivement au Sénégal. Ce mot, qui précède souvent le prénom ou le nom de la maman ou de la femme d'un certain âge, est signe d'affection et de respect. C'est ce qui justifie que, dans ce pays, nous entendons souvent : "Mère Ndiaye", "Mère Fatou", "Mère Saly" "Mère Margot", etc.

Sans connaître cette vieille dame, Betty la surnomme, d'emblée, "Mère Félicité". C'est à ce titre que Karim Simporé (2015, p. 62) affirme : « ...la mobilité constitue une nouvelle voie qu'emprunte la création littéraire qui exerce une influence sur les valeurs culturelles et identitaires locales, ce qui donne la perception de la mise en place de nouvelles perspectives culturelles hybrides, multiculturelles et transculturelles ».

Tel n'est pas le cas, cependant, pour la jeune dame qui occupe le troisième étage qui « était l'exacte incarnation de la tyrannie esthétique des magazines de mode, elle usait de tous les stratagèmes pour le rester. Les instituts de beauté lui garantissaient une apparence irréprochable: un bronzage permanent, une peau satinée, régulièrement massée par une esthéticienne ». (F. Diome, 2008, p.56) Pourtant, les nuits de cette femme mariée sont peuplées par la solitude, car son époux ne répondait pas à ses attentes. D'après Betty :

Le soir, l'homme ne quittait la table de son salon qu'au moment où la ville, dans son sommeil paradoxal, ralentissait son souffle d'ogresse. À deux ou trois reprises, sa femme entrait dans le salon, semblait lui parler, pendant un moment, puis disparaissait. Parfois, féline, elle tournait autour de lui, quémandait un câlin et repartait après un furtif baiser qu'il lui concédait. Sans être en mesure de distinguer les traits de son visage, Betty imaginait le dépit de cette malheureuse, qui n'arrivait pas à convaincre son époux de la rejoindre au lit à une heure convenable (F. Diome, 2008, pp.51-52).

Quant au second étage, il est habité par un « couple de vieux ». Betty nous indique qu' « Ils s'appliquaient la règle des trois M, Modestie, Méfiance, Mutisme ». (F. Diome, 2008, p.111) Elle les appelait 'les Siamois'', car :

Elle avait entendu parler des siamois, mais, pour elle, ce n'étaient pas ces corps encastrés que les chirurgiens taillaient à l'écran, lors d'émissions gores. Les siamois, c'étaient ces deux petits vieux, dont le pas de l'un rythmait celui de l'autre, ces deux êtres qui ne concevaient leur présence qu'ensemble ». (F. Diome, 2008, p. 112)

C'est une intellectuelle qui vit au quatrième étage. Voici la présentation que Betty fait d'elle : « C'était une prof de lettres, une *intello-écolo-bio* ; les idées claires, le langage châtié, les principes ancrés et incontournables, ses objectifs étaient circonscrits ». (F. Diome, 2008, p.119) Plus loin, elle ajoute : « Seul son voisin du cinquième étage lui jetait des œillades expressives. Chaque fois qu'ils se croisaient, il la saluait très chaleureusement et ne manquait jamais de lui faire un compliment dithyrambique » (F. Diome, 2008, p.127).

Ici, l'on apprend également que l'appartement du cinquième étage est habité par un « Jeune père divorcé, responsable dans une grosse boîte de travaux publics ». Et, un jour, eut lieu une conversation avec Félicité qu' « elle avait croisé à la boulangerie, (...). Sans se présenter l'une à l'autre, elles avaient échangé quelques courtoisies. C'est Betty qui avait tendu la perche ». (F. Diome, 2008, p.18) À partir de ce moment décisif est enclenché le processus qui rend concrète, vivante cette quête de l'autre : « Apostropher l'autre et parvenir à lui faire entendre ce qu'il n'écoute pas, tant il est centré sur lui-même » (Yves Chemla, 2004, p.48).

Cette étape marque le début d'une relation très amicale entre "Mère Félicité" et Betty. Et ce faisant, elle prouve que la sociabilité directement liée à l'altérité est seule capable de sortir l'immigré (e) de son isolement. En effet, grâce à l'altérité, Betty est parvenue à créer un environnement, à la vie sociale très active, dans lequel elle évolue avec sérénité. Elle a établi de nouvelles formes de proximité avec autrui, car d'après Sœur Emmanuelle : « Regarder l'autre, l'écouter, lui sourire, s'intéresser à lui, (...), c'est le commencement de l'être humain ». (Pinterest, 2019) Nous allons, dans la partie qui suit, examiner les différentes manifestations de l'altérité dans *Inassouvies, nos vies*.

## **2. Les différentes manifestations de l'altérité**

Depuis quelques années, une recrudescence de comportements xénophobes est notée. Et pourtant, l'altérité, qui permet d'étudier la relation à l'autre et ses représentations, pourrait être la solution idoine face à ce problème. En effet, définie comme le « caractère de ce qui est autre » (*Dictionnaire encyclopédique*, 1980, p. 41), l'altérité permet d'établir le contact avec l'autre impliquant l'attention à l'autre, et ce faisant elle aide à développer une attitude de tolérance, de respect pour l'autre. De ce fait, elle pourrait constituer un remède aux difficultés d'intégration que connaissent les immigrés en pays étranger. Dès lors, l'altérité et ses différentes manifestations mériteraient bien notre attention.

C'est à ce titre que Fatou Diome qui s'intéresse, dans cet ouvrage à la vie d'une immigrée africaine, montre comment ces immigrés, hommes et femmes, installés en France et en butte à des difficultés d'intégration, sont contraints de vivre dans une solitude pesante. Et avec Betty, qui en est le parfait exemple, nous assistons à une quête de proximité avec l'autre, car elle confirme ces propos d'Emmanuel Levinas (*Éthique et infini*, 1982) : « L'Autre est visage et (...) il faut l'accueillir. Le regard apporté à ce moment créait la véritable rencontre avec cet Autre »<sup>35</sup>. Betty va donc créer différentes formes de proximité avec l'autre

### 2.1. Une altérité "virtuelle"

Tout d'abord, elle met en place une altérité que nous pourrions qualifier de "virtuelle", dans la mesure où il y a absence de contact physique avec l'autre, quoique la relation avec autrui existe. C'est le cas, quand elle observe quotidiennement ses voisins qui vivent dans les différents appartements de l'immeuble situé de l'autre côté de l'avenue. Et, Fatou Diome (2008, p.119) rappelle que « balayant la rue du regard, jour après jour, mémorisant les visages, analysant les styles et les habitudes de ses voisins, Betty acquit la conviction qu'elle n'était pas la seule à tamiser la boue du quotidien, à la recherche de quoi sertir sa ligne de vie ». Ici, il est nécessaire de noter l'importance du regard, et à ce sujet Angélique Barbérat (2014, Pinterest) souligne : « Un regard et tout change. Un regard et rien n'est plus pareil...Une rencontre. Des atomes qui s'accrochent et laissent des traces indélébiles. Une vie qui sort de son orbite »<sup>36</sup>. C'est par le canal du regard qu'elle est parvenue, dans un premier moment, à tisser des relations "virtuelles" avec ses voisins.

Ainsi, la première forme de proximité, que Betty eut avec la dame du premier qu'elle appellera, plus tard affectueusement "Mère Félicité", se fit

---

<sup>35</sup> <https://fr.wikipedia.org/wiki/Altérité>, document consulté le 29/06/2018 à 09 :58

<sup>36</sup> Angélique Barbérat, *L'instant précis où les destins s'entremêlent*, Paris, Michel Lafon, citation in <https://www.pinterest.fr/aufeminin/citations-phrases-pensées/>, document consulté le 11/04/2019 à 21 :20

par le regard. Les propos suivants en attestent : « *Tiens, un vrai couple, ces deux -là !* se dit La Loupe, avant de se perdre dans ses pensées. Lorsqu'elle regarda à nouveau vers le balcon, la dame dormait dans son rocking-chair, sa boule de poils entre les bras» (F. Diome, 2008, p.18)

Il en est de même pour le couple de vieillards qui occupent le deuxième étage. À leur sujet, voici les résultats des observations de Betty :

De son nid d'aigle, Betty avait compté les hivers, mais aussi les printemps. Les fleurs partaient, revenaient, magnifiques. Le soleil fendait les étés et illuminait toute chose, sauf le visage du vieux couple. (...). Lorsqu'il faisait beau, Betty les voyait, allongés chacun sur sa chaise longue. Ils effeuillaient la presse ou s'acharnaient sur quelques livres à la couverture jaunie. Ils semblaient n'avoir rien à se dire, comme si cette présence mitoyenne se suffisait à elle-même. De par les regards qu'ils se jetaient en ajustant leurs lunettes, Betty comprit que leurs yeux communiquaient mieux que les mots (F. Diome, 2008, pp. 115-116).

Plus loin, elle signale:

Le soir, quand leurs volets étaient encore ouverts, on les devinait face à la télé, chacun dans son fauteuil. Au moment du coucher, deux veilleuses s'allumaient presque simultanément dans deux pièces séparées par le salon. Simone et Jean- Paul ont déjà vu le marchand de sable, soupirait Betty, en constatant l'extinction des feux au deuxième étage (F. Diome, 2008, p.117).

Dans cette même perspective, Betty s'intéresse aussi à la dame qui vit au troisième étage avec son époux et ses enfants:

Les samedis et dimanches de beau temps, lorsque la famille ne partait pas en week-end dans sa coquette maison de campagne, elle déjeunait sur son grand balcon. Attablés au-dessus de l'avenue, seuls les entrelacs du fer forgé les séparaient du vide. La vue de leur table était imprenable, mais ça ne les dérangeait pas de prendre leur aise devant tous. S'exposer faisait partie de leur bien-être. Betty, quant à elle, se gênait de trop longtemps les contempler, mais elle lorgnait assez pour remarquer certains détails assez instructifs : pendant que les enfants piaillaient et commettaient quelques bêtises, entre les différents services, le couple se parlait à peine (F. Diome, 2008, p. 61).

En ce qui concerne le quatrième étage, il est habité par une jeune femme au sujet de laquelle nous apprenons : « C'était une prof de lettres, (...). Aux commandes de l'Éducation nationale, elle aurait élaboré, pour tous, un programme de sept à soixante-dix-sept ans. Dans sa bouche, l'exactitude n'était pas un vain mot ». (F. Diome, 2008, pp. 119-120)

Enfin, au cinquième étage vit un jeune homme, il avait divorcé et était épris de la 'prof de lettres', car : « Le jeune père divorcé n'avait pas renoncé à sa passion pour la célibataire *intello-écolo-bio* du quatrième, trouvant toutes sortes de prétextes pour lui adresser la parole ». (F. Diome, 2008, p.154)

Betty a réussi à donner vie à une altérité 'virtuelle' construite à partir de ses relations avec ses voisins. Et par le regard, elle a installé des rapports 'virtuels' avec les autres. Il s'agit ici de la vieille dame, du couple de vieux, sans oublier la belle dame et la prof de lettres, pour terminer avec le jeune homme divorcé. D'où les surnoms qu'elle donne à la plupart d'entre eux : 'Mère Félicité', 'Les siamois', 'La célibataire *intello-écolo-bio*', 'La quémandeuse de bisous'. Ce qui n'est pas sans souligner que la solitude est, aujourd'hui, la chose la mieux partagée dans nos sociétés.

## 2.2. Une altérité 'physique'

Dans un second moment, Betty établit également une autre forme d'altérité que l'on pourrait qualifier de 'physique'. En effet, elle s'efforce d'instaurer différentes formes de proximité physique caractérisées par des contacts 'physiques' : rencontres, visites à la maison de retraite, discussions, avec ses voisins. C'est ainsi qu'elle fera les premiers pas avec 'Mère Félicité' à la boulangerie :

Sans se présenter l'une à l'autre, elles avaient échangé quelques courtoisies. C'est Betty qui avait tendu la perche : venue, en fin d'après-midi, acheter sa brioche favorite, elle constata qu'il n'en restait plus qu'une, celle que la vieille dame était justement en train de régler à la caissière ; alors, elle plaisanta :

-Eh bien, je vois que je ne suis pas la seule gourmande, lève-tard, à vouloir m'acheter un Kugelhof, la veille pour le lendemain  
Ah non, ma petite dame, releva Félicité, j'en connais même qui vous chipent le dernier ! Tout le monde s'esclaffa. Les deux gourmandes sortirent au même moment et firent un bout de chemin ensemble (F. Diome, 2008, p. 18)

Cette rencontre sera l'élément déclencheur qui donnera l'opportunité à ces deux femmes de nouer des relations très amicales, dans la mesure où 'Mère Félicité', « qui savait que l'avenir lui réservait plus d'amies à enterrer qu'à conquérir » (F. Diome, 2008, p.19), avait grand besoin d'une proximité avec autrui ; il en était de même pour Betty, immigrée africaine, vivant dans la solitude en pays occidental. C'est ainsi qu'à la suite de la mort du chat Tigra, qui lui tenait compagnie, car vivant seule dans son appartement, « la pauvre Félicité avait brutalement perdu de sa vitalité, les siens décidèrent de la placer en maison de retraite, malgré ses protestations appuyées ». (F. Diome, 2008, p.26)

Alors, Betty se donna comme mission d'aller, le plus souvent possible, à la maison de retraite pour rendre visite à son amie Félicité qui profitait de ces occasions pour lui raconter des pans entiers de sa vie. C'était aussi, pour toutes les deux, des moments intenses de partage et de bonheur : « Bises appuyées, instant privilégié, expression d'une affection pudique. L'étreinte dure le temps qu'il faut au nez pour s'emplir de l'odeur, de l'enivrante et vivifiante chaleur de l'Autre ». (F. Diome, 2008, p.42). Là, il est important de souligner que Betty était devenue le seul être proche qui restait à 'Mère Félicité', et à ce titre, une employée de la maison de retraite « se demandait pourquoi cette visiteuse, qui n'était même pas de la famille de la vieille pensionnaire, était si assidue et restait tellement longtemps dans ces murs qui empestaient la naphthaline ». (F. Diome, 2008, p.43) En effet, « Ceux qui l'avaient placée là *pour son bien* l'avaient oubliée, pour son malheur ». Cette situation révoltait Betty qui « chaque fois qu'elle quittait la vieille Félicité, (...) s'emportait contre un système auquel elle ne pouvait rien changer. Assise, la tête contre le bus, les paupières baissées, elle se perdait en

élucubrations ». (F. Diome, 2008, p. 44) Il en sera ainsi entre Betty et Félicité jusqu'à la mort de cette dernière. Triste et abattue :

Betty eut du mal à endiguer ses larmes. Elle pensait à la disparue. Elle se souvenait des débuts laborieux de leur rencontre, l'absence inquiétante, les timides retrouvailles, l'humeur massacrant de la dame, les discussions de plus en plus joyeuses, et enfin le coup de massue, la mort des voisins du deuxième étage, l'irréversible déclin moral qui avait entraîné, petit à petit, Félicité vers un univers de moins en moins accessible. (...). Dans le cœur de Betty, une digue se brisa. Les mouchoirs que lui tendait l'aide-soignante ne pouvaient rien contre son chagrin. La pudeur n'y changeait rien non plus (F. Diome, 2008, pp. 181-182).

Une profonde amitié avait, par conséquent, fini par exister entre "Mère Félicité" et Betty, car « Son amitié avec Félicité, Betty l'avait patiemment tissée et s'y était coulée, comme dans une couette de tendresse. Maintenant, elle avait froid ». (F. Diome, 2008, p.185) Ce comportement fait apparaître chez Betty des traits de sa culture et de ses traditions sénégalaises, et au-delà africaines, relatives au respect et à la déférence dûs aux personnes âgées. En cela, cette attitude de Betty à l'égard des vieilles personnes démontre bien que les traditions africaines méritent d'être sauvegardées, car elles défendent des valeurs et des principes de vie qui ont tendance à disparaître dans la société moderne. Cette immigrée sénégalaise réhabilite les valeurs et les traditions de son pays natal. Aussi, nourrit-elle le projet d'écrire les mémoires de quelques pensionnaires de la maison de retraite à la grande surprise de Félicité qui « s'en étonna, puis trouva ça intéressant ; pour une fois qu'une jeune appréciait la compagnie des vieilles personnes, elle n'allait surtout pas la décourager. Elle partagerait sa douce présence avec les autres pensionnaires, au réfectoire ». (F. Diome, 2008, p. 87) C'est en ce sens que Cheikh Anta Diop (1979, p.545) souligne que « La vénération des vieillards et le respect des aînés, autrement dit le respect de l'âge, provenaient du fait que la sagesse, somme d'expérience vécue et de connaissances acquises, était fonction de l'âge ». C'est pourquoi, Betty caresse de donner à la société moderne

occidentale l'idée d' « inscrire dans les programmes scolaires une matière relative au respect des aînés ». (F. Diome, 2008, p.45)

Betty établit, également, une altérité "physique" dans ses relations avec l'aide-soignante de la maison de retraite, qui « sous ses airs froids de robot, (...), cachait des fissures qui ne demandaient qu'un peu de compréhension pour déverser des torrents de gentillesse ». (F. Diome, 2008, p.83) Par des séances d'écoute suivies de discussions franches et objectives, Betty aide cette dernière, victime de violences conjugales, à venir à bout de ses problèmes. Celle-ci lui avoue lors d'une discussion : « Je vous ai déjà dit que, depuis son chômage, mon mari boit. Alors, parfois, lorsqu'il est ivre, il me bat. Pourtant, c'est un gars bien, dès qu'il a l'esprit clair, il se confond en excuses ». (F. Diome, 2008, p.145)

Face à cette situation, Betty, sans ménagement, la place devant ses responsabilités en ces termes :

Vous n'êtes pas une actrice célèbre, les ecchymoses sur votre visage ne dérangent que votre miroir. Le jour où votre boxeur vous disloquera la boîte crânienne et la vie avec, personne ne parlera de vous au journal télévisé. À la veillée ardente, seuls vos enfants auront les yeux qui brûlent. De votre tragédie, certains retiendront peut-être le dévouement maternel, mais vous ne serez pas là pour être félicitée. Les chrysanthèmes ne sont pas les meilleures fleurs de couronnement. Et puis, pour les enfants, une mère divorcée, mais vivante, c'est certainement mieux qu'une reine sacrificielle, morte pour son foyer. (F. Diome, 2008, p. 146)

Cette altérité sera bénéfique à l'aide-soignante, car elle lui a permis de s'armer de courage et de quitter son époux, elle retrouve ainsi une quiétude jusque-là perdue. En ouvrant son cœur à Betty, elle a trouvé une solution à ses difficultés conjugales. Mais, elle le sera aussi pour Betty, qui « Le jour de son départ, avait glissé, en cours de route, une enveloppe à bulles dans une boîte aux lettres. L'aide-soignante avait reçu le paquet ; il contenait les clefs de Betty et ce simple mot : *Je pars. Portez-vous bien* ». (F. Diome, 2008, p.244)

Une proximité physique eut lieu, de même, avec la dame du troisième étage : « Cela faisait longtemps qu'elles se voyaient de loin, se saluaient

lorsqu'elles se croisaient et les quelques sourires qu'elles s'étaient adressés la confortaient maintenant dans l'idée d'une possible complicité féminine » (F. Diome, 2008, p. 67), alors, "la quémandeuse de baisers" en profita pour exposer à Betty les problèmes auxquels elle est confrontée dans son foyer. C'est ainsi que « Pendant que son fiston émiettait son goûter, la voisine déballa pratiquement toute sa vie, évoquant même son éventuelle séparation d'avec un époux de plus en plus distant ». Mais, la narratrice tient à préciser que, dans ce cas-ci, l'impérieuse nécessité dont fait montre cette dernière, de recourir à l'autre se justifie par ce fait :

Épouse de notable, habituée à faire bonne figure, la coquette du troisième ne pouvait se confier aux précieuses qu'elle fréquentait. Ces élégantes, portant double ou triple prénom, étaient, pour la plupart, des amitiés de statut, rarement de cœur, des relations où personne ne laissait transparaître la moindre parcelle de sa vie privée. Dans ces foyers, on se disputait, on se fâchait, on faisait chambre à part, on se trompait, on se battait parfois, mais on se rabibochait, le temps d'une réception ou d'un repas chez les beaux-parents. (...). Dans ce contexte, les légitimes malheureuses qui avaient fini d'user les divans des plus célèbres pys de la ville se trouvaient des égouts affectifs hors de leur sphère. Toute oreille disponible, à l'extérieur de leur milieu, servait d'aspirateur à mélancolie (F. Diome, 2008, pp. 67-68).

Ainsi donc, ce n'est pas seulement Betty, immigrée africaine dans un pays occidental, qui a besoin de la sociabilité directement liée à l'altérité. Bien au contraire, dans une société moderne de plus en plus individualiste et où l'on ne prête plus attention à l'autre, cette altérité devient un moyen de s'ouvrir à l'autre. Vue sous cet angle, l'altérité pourrait aider à mettre en place les bases d'un humanisme ; en favorisant les contacts, les discussions et les échanges avec l'autre, et cela quelle que soit la nationalité ou l'appartenance religieuse des sujets concernés. Le dialogue, qui suit, en constitue une parfaite illustration :

Maman, on rentre ! Mman, je veux rentrer. La mère se redressa, le saisit par la main et proposa à Betty - Vous pouvez venir avec nous, si vous voulez. Puisqu'il faut rentrer à la maison...Je suis véhiculée et encore votre voisine. Pour combien de temps ? Je l'ignore, ironisa-t-elle. Le petit bondit devant elles. Tandis qu'ils

marchaient doucement vers la voiture, la jeune dame interrogea, d'un ton qui ne s'adressait peut-être qu'à elle-même. quoi sert-il de rester en vie quand on a la preuve d'avoir tout raté ? Betty n'avait as de réponse, mais la politesse exigeait d'elle des mots. Elle osa un propos commun et sans risque. Mais non, vous n'avez pas tout raté. Pensez à vos enfants, lui dit-elle (F. Diome, 2008, pp. 69-70).

Il en sera de même avec la prof de lettres. La rencontre entre celle-ci et Betty se produisit à une foire où n'étaient exposés que des produits bio. D'ailleurs, l'*intello-éclo-bio* chantait à Betty les bienfaits du quinoa. En effet :

Après les salutations d'usage, elle ne savait plus quoi dire à cette voisine qu'elle ne faisait que croiser, de temps en temps. Alors, pour se donner de la contenance, elle avait extirpé un paquet de la précieuse graine de son panier à osier et avait démarré un prêche. Betty l'avait écoutée uniquement par politesse : pour le contenu de son assiette, elle ne souhaitait pas qu'on l'enquiquinât (F. Diome, 2008, pp. 128-129).

Tout au long de cette fiction romanesque, il est à noter combien l'altérité est essentielle. *Inassouvies, nos vies* a permis d'examiner le rapport à l'autre en relevant un passage graduel dans la conception de l'autre : d'une conception virtuelle avec le regard à une conception physique.

En d'autres termes, qu'elle que soit la représentation qui lui est donnée, l'altérité demeure incontournable dans nos vies d'humains condamnés à vivre ensemble. Les propos d'Yves Chemla (2004, p. 53) attestent cette perspective : « La chance actuelle des sociétés est qu'il leur devient possible de réinventer de nouvelles manières de vivre. Il y a désormais urgence à fabriquer du lien, à reconnaître la part de l'autre, à assumer la diversité des identités culturelles et à mettre en œuvre des solidarités efficaces ». Ainsi, la dynamique d'établir du lien et de s'ouvrir à l'autre permet de percevoir comment l'immigration pose le problème de l'altérité.

### **3. Immigration et altérité : vivre avec l'autre chez lui**

Dans *Inassouvies, nos vies*, l'immigration pose le problème de l'altérité dans la mesure où la sociabilité directement liée à l'altérité est seule capable de résoudre les difficultés d'intégration auxquels sont confrontés

quotidiennement les immigrés africains en terre occidentale. Nous avons pu démontrer dans la première partie de notre étude comment Betty a créé des contacts d'abord virtuels ensuite physiques avec ses voisins de l'immeuble d'en face. Elle a ainsi tissé des relations amicales avec "Mère Félicité", "L'aide-soignante de la maison de retraite", "les pensionnaires de la maison de retraite", et dans une moindre mesure avec "la quémandeuse de bisous" et "l'intello-ecolo-bio", etc. L'altérité offre donc à l'immigrée(e) de nombreuses possibilités d'intégration. Le cas de Betty illustre l'importance de l'altérité qui permet au sujet migrant de s'intégrer socialement dans son pays d'accueil. L'altérité reste donc l'unique moyen d'aller à la quête de l'autre, de créer de nouvelles formes de proximité avec lui, car « La représentation de l'ailleurs et de l'altérité ne saurait être que dynamique. Elle ne se fige pas : sans cesse, les allers-retours sont nécessaires entre soi et la part de l'autre en soi ». (Yves Chemla, 2004, p. 53). L'immigré, qui subit le trauma du départ, sans oublier le caractère déstabilisant du pays d'accueil, a besoin du soutien de l'autre pour prendre ses marques et adopter de nouvelles postures dans la mesure où il a désormais « une vie double, conjointement emplie du souvenir du pays réel et des réalités nouvelles du pays d'accueil ». (Papa Samba Diop, 2004, p. 60) C'est en ce sens que le cas de Betty, qui a pu surmonter ce traumatisme ainsi que les difficultés d'intégration grâce à la quête de l'autre, autrement dit grâce aux relations qu'elle est parvenue à tisser avec ses voisins, en est la parfaite illustration :

Scotchée en face, elle humait, butinait, écumait, captait de quoi rassasier son œil avide. Ayant réalisé qu'un carré de nuage découpé dans un Velux suffit à l'esprit pour concevoir l'azur, Betty se contentait d'un verre d'eau pour appréhender les immensités océaniques. Dès lors, la coupe d'une robe lui racontait la nature d'un rendez-vous. Une simple mine lui évoquait l'épanouissement d'une romance ou le cataclysme d'une rupture, imminente ou consommée. L'éclat d'un sourire lui exposait un bonheur serti de diamants ou milles plaies, pudiquement cachées sous la neige d'une existence marquée au sceau de l'hiver. Au gré des jours, des rencontres et des perceptions, l'humanité se révélait à elle, pleine de nuances (F. Diome, 2008, p.15).

Il est à remarquer, à travers l'extrait ci-dessus, à quel point la relation à l'autre est primordiale, essentielle dans la vie de tout être humain. L'homme, étant un "animal social" comme l'illustre le champ lexical relatif aux animaux employé ici avec l'énumération accumulative des verbes : « humait, butinait, écumait, captait, rassasier », a toujours besoin de la présence de l'autre. L'usage de ce champ lexical traduit, ici, combien Betty est à la quête de l'autre ; combien cette dernière ressent le besoin d'être en contact avec autrui. C'est ce manque qu'elle essaie de combler en créant une altérité qui lui permet de vivre "virtuellement" dans un cadre social. Ce faisant, Betty se donne l'impression d'appartenir à un groupe et de retrouver ainsi cette humanité qui fait l'essence même de la personne et à laquelle elle s'était habituée lorsqu'elle vivait dans son pays d'origine. Comme en témoignent ses souvenirs d'enfance qui ont eu pour cadre l'Afrique et plus particulièrement le Sénégal, ici le village de Niodior, où en compagnie de son amie Mba Gnima, elles eurent une enfance heureuse :

Les deux copines n'avaient nul besoin de l'or noir pour jouer à la princesse. La chute de leurs dents de lait ouvrit le passage aux années 80. Elles avaient la souplesse de leurs jeunes os, faisaient les acrobates, mangeaient des mangues vertes et, quand les adultes travaillaient, elles avalaient des tasses d'une eau insalubre, en barbotant dans les rizières ou au lac Nguidna, sans jamais tomber malades (F. Diome, 2008, p.195).

Et par rapport à l'évocation de ses souvenirs, il faut noter que l'immigré (e), en terre étrangère, se remémore souvent son pays d'origine ; il a toutes ses pensées tournées vers les siens. Par ailleurs, il convient de souligner que, quelquefois, pour les natifs occidentaux, l'altérité pourrait devenir un moyen de vaincre la solitude et d'avoir une oreille attentive face aux problèmes de la vie, cela d'autant plus que la société occidentale demeure gangrenée par un individualisme sans cesse croissant. Ainsi, avec *Inassouvies, nos vies*, Fatou Diome démontre l'importance de l'altérité, avec le cas de Betty, qui en tant qu'immigrée est parvenue, par la quête de l'autre, par la mise en place de nouvelles formes de proximité avec autrui, à s'intégrer socialement dans sa terre d'accueil. En effet, dans sa posture d'immigrée elle a

adopté les règles et les pratiques propres à son nouveau pays, tout en gardant ses traditions et sa culture. En cela, elle confirme le fait que « la mobilité désigne... un déplacement vécu comme un événement marquant, laissant son empreinte sur la vie, l'identité ou la position sociale... ». (Vincent Kaufmann, 2008, p.26) Vincent Kaufmann (2008) décrit le phénomène migratoire dans son impact social. Ce roman est un document-témoin qui réhabilite la place de l'autre dans le monde contemporain et prône ainsi le bien vivre-ensemble. Cet univers réaliste mis en place ici rappelle que la société moderne est à la dérive du fait de la poussée de l'individualisme et que la sociabilité directement liée à l'altérité reste le remède contre ce fléau.

### Conclusion

Les immigrants africains arrivent en Occident en apportant différentes facettes de leurs traditions, de leurs coutumes et de leurs pratiques religieuses. Une fois sur place, ils sont obligés d'adopter de nouveaux modes de vie afin de s'intégrer socialement dans leur terre d'accueil, sans occulter le fait qu'ils soient, généralement victimes de comportements xénophobes de la part des occidentaux. À partir de ce moment, la sociabilité directement liée à l'altérité demeure la solution idoine face aux problèmes d'intégration dont ils souffrent quotidiennement. Aussi le principal défi de ces immigrants (es) est-il de mettre en place de nouvelles formes de proximité avec autrui grâce à l'altérité. En effet, *Inassouviés, nos vies* nous a permis de constater que l'altérité se construit plutôt dans une relation, elle n'existe pas en tant qu'essence, comme en attestent ces propos de Tzvetan Todorov (*Nous et les autres*, 1992, cité par *Postures*) « Personne n'est intrinsèquement autre, il ne l'est que parce qu'il n'est pas moi »<sup>37</sup>. Il n'est pas impossible que l'altérité soit la condition pour que les regards deviennent des promesses de rencontre et non d'incompréhension dans cette société moderne si individualiste. Et c'est en

---

<sup>37</sup> « L'Autre : poétique et représentations littéraires de l'altérité », <http://revuepostures.com/fr/articles/altérité>, document consulté le 29/06/2018 à 10 :44 ; Numéro et date de publication : numéro 25, Hiver 2017.

cela qu'*Inassouvies, nos vies* est un appel à la sociabilité, seul moyen de combattre la solitude et ses conséquences néfastes.

### **Bibliographie**

BARBÉRAT, Angélique, 2014, *L'instant précis où les destins s'entremêlent*, Paris, Michel Lafon.

CHEMLA, Yves, 2004, « Dire l'ailleurs, » in *Notre Librairie, revue des littératures du sud*, n° 155-156, pp. 48-53.

DIOME, Fatou, 2008, *Inassouvies, nos vies*, Paris, Éditions Flammarion.

DIOP, Cheikh Anta, 1954, 1979, *Nations Nègres et Culture*, Paris, Éditions Présence Africaine.

DIOP, Papa Samba, 2004, « Le pays d'origine comme espace de création littéraire, » *Notre Librairie, revue des littératures du sud*, n° 155-156, pp. 54-61.

GENETTE, Gérard, 1991, *Fiction et diction*, Paris, Seuil.

GOLDSTEIN, Jean Paul, 1985, *Pour lire le roman*, Bruxelles/ Paris, Éditions A. De Boeck/ Éditions J. Duculot.

HERFRAY, Charlotte, 1996, « Altérité et différence, » *Autres Temps*, 51, PP. 72-83.

KAUFMANN, Vincent, 2008, *Les paradoxes de la mobilité, bouger, s'enraciner*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.

LEVINAS, Emmanuel, 1982, *Éthique et infini*, France, Fayard.

SCHMITT, M.P. et VIALA A., 1982, *Savoir-lire*, Paris, Éditions Didier.

SIMPORE, Karim, 2015, « Mobilité et création littéraire multiculturelle, » *Moderna språk*, 2015, 1, pp. 61-77

ODOROV, Tzevetan, 1992, *Nous et les autres*, Paris, Seuil.

*DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE, Noms communs-Noms propres*, 1981, Paris, Hachette.

*DICTIONNAIRE LE Robert Pour Tous*, 1994, Paris, Dictionnaires Le Robert.

### **Sites Internet**

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Altérité>

<http://revuepostures.com/fr/articles/altérité>

<https://www.pinterest.fr/aufeminin/citations-phrases-pensées/>





**LINGUISTIQUE**



**QUELQUES ASPECTS ÉNONCIATIFS DES CONTES AFRICAINS : UNE ANALYSE  
DE kákáájè ví, CONTE BAOULÉ**

**André-Marie BEUSEIZE**

Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

**Résumé**

Nous assistons de nos jours à la floraison des études énonciatives relatives aux contes africains car ils interrogent le discours en amont et en aval en projetant l'homme dans ses valeurs anthropolinguistiques. Dans tout conte, on retient qu'il y a des points focaux qui sont inéluctablement des points d'ancrage entre ce qui est narré et les éléments constitutifs qui font de cette narration le point angulaire de l'esthétique. Il nous semble important d'essayer de creuser la mise en forme de la langue qui sous-tend l'application des textes oraux, dans leur élan d'acceptabilité. Ces textes oraux dont les contes constituent dans leur quasi-totalité un témoignage attrayant, puisqu'ils sont des points d'ancrage entre le « dit » et la « face voilée du dit ». C'est d'ailleurs ce dernier point qui semble être le plus fécond, puisqu'il se conçoit assez aisément car étant explicatif. Cet article vise à exploiter les différents procédés énonciatifs mis en jeu par le narrateur dans le but d'atteindre ses objectifs fondamentaux.

**Mots-clés** : Aspects énonciatifs ; discours ; contes ; le dit ; points d'ancrage.

**Abstract**

There are today flourishing enunciative studies on African tales because they question discourse both upstream and downstream by placing man in his anthro-po-linguistic set of values. In any tale, there are focal points which are undoubtedly anchorage points between what is narrated and the constitutive elements which make this narration the cornerstone of the aesthetics. It seems important to us to analyze the conception of the language underlining the application of oral texts in view of their acceptance. These oral texts of which the tale are almost all an interesting testimony as they are anchorage points between the “spoken” and the “unspoken.” It is also this last

point which seems to us the most fruitful as it is conceived quite easily because it provides an explanation. This paper investigates the different enunciative processes used by the narrator of the tale to reach his ultimate goals.

**Keywords:** Enunciative aspects, discourse, tales, the spoken, anchorage points.

### **Introduction**

À en croire Calame-Griaule (2006), les contes font partie de genres oraux aussi divers que significatifs soient-ils. Ils sont produits de la parole. Dans tout conte ( $\Omega$ ), il existe des données qui tiennent lieu de témoignage. Ce témoignage s'inscrit certainement dans l'élan de description des aspects énonciatifs tels que relatés par le narrateur. Son étude est donc tributaire d'une sémantique énonciative qui, même si elle demeure descriptive contient des gènes d'une pragmatique de la langue mise en exergue selon des pratiques observées dans l'art oratoire du conteur.

En fait, ce dernier en bon stratège configure son conte en focalisant le raisonnement qu'il tient sur certains aspects canoniques participant à la mise en forme du conte. Le conte peut être comparé à une sorte de sélection automatique dans un fonds immense ayant pour source les données anthropolinguistiques. Cette sélection est un procédé de mise en forme qui se caractérise par l'aptitude du narrateur à modeler son conte soit par adjonction, soit par restriction.

Un conte, c'est d'abord un « préconstruit » connu de toute une communauté linguistique puisque relaté de génération à génération. Le conte est dans la mesure où il existe déjà ; il précède sa narration. Le narrateur s'approprie des aventures, des personnages, des épisodes, des scènes, des détails contenus dans le conte. Par ce canal, il s'érige en personne ingénieuse, puisque néo-créateur absolu de tout le conte. Le fil conducteur de la narration de tout conte n'est jamais immuable d'un individu (X) à un individu (Y). Si tel est le cas, une question se pose : Existe-t-il une motivation personnelle du narrateur ou plutôt, cette motivation dépend-elle de son auditoire ?

Le présent article a pour objectif général de présenter et d'expliquer les diverses phases énonciatives observées au cours de la narration. L'objectif spécifique que nous nous assignons est d'analyser les différents procédés énonciatifs utilisés par le narrateur animé par le souci de persuasion et de captation, tout le long de son discours.

Pour être en phase avec de tels objectifs, nous nous inscrivons dans la théorie de la polyphonie de Ducrot (1984). Pour Ducrot en effet, on ne parle jamais seul mais toujours avec et pour quelqu'un. Ducrot veut avant tout cerner la fonction préventive du discours. Nous entendons analyser ce conte en nous appuyant sur les « voix » qui s'y imbriquent, s'entrelacent tout au long du conte. Comment sont-elles dites et quel(s) effet(s) de sens le conteur veut-il leur attribuer. La structure polyphonique fournit des instructions relatives à l'interprétation de l'énoncé, ou plus précisément aux interprétations possibles de celui-ci. C'est dans ce sens que la théorie polyphonique est une théorie sémantique, discursive, structuraliste et interactionnelle.

L'étude faite se base sur un conte baoulé intitulé **kákâájè ví**, (le dos de la fourmi magnan). Il a été recueilli en décembre 2018 auprès d'un locuteur baoulé. L'étude se construit en trois axes essentiels : le premier analyse la structure canonique du conte en exposant les différentes étapes qui s'y déploient. Le deuxième axe traite des procédés énonciatifs utilisés dans le conte. Enfin, le troisième et dernier axe analyse l'impact des termes employés dans le conte sur l'auditoire.

### **1. Du contexte d'énonciation à la transcription du conte : la structure canonique du conte baoulé**

Le corpus sur lequel se fonde notre travail a été narré le soir, après les travaux champêtres. La superstition dit que celui qui raconte un conte pendant le jour se perdra en brousse le lendemain, s'il a la chance de vivre. En réalité, il faut consacrer seulement son temps libre au conte. La parole du conteur est une parole sacrée puisqu'elle surgit dans l'obscurité et cette dernière habille le

conte de considérations mystiques. Un être divinisé s'incruste momentanément dans le conteur qui paraît aux yeux de son auditoire comme un messager de l'alliance. Ce point de vue est également défendu par (Parisot, 2006) en ces termes : « Le motif nocturne renvoie à l'ambiguïté du référent en même temps qu'il théâtralise la parole qui la désigne. » Déjà, la métarègle qui impose une considération absolue au conteur est appliquée ici. Notre conte ci-dessous a été narré le soir. Nous le rendons tel que recueilli. Chaque énoncé se trouve numéroté pour des raisons de simple maniabilité. Ensuite suivront tour à tour les traductions littérale et littéraire.

**1 nà mí ngwâ kò ô ?**

/Voici/ mon/ conte/ un/ morphème conclusif/  
*N'est-ce pas mon conte ?*

**2 làà nú**

/Autrefois/ dedans/  
*Il était une fois*

**3 àwó vjê tálí mlòm̀l̀**

/Faim/ sorte/ venir+ morphème accompli/gravement/  
*Une terrible famine sévissait*

**4 jé nnè mé klàà mé wè mé wà ùká mé wù**

/Donc/ animaux/ eux/ tous/ ils/décider inacc/ ils/ aller/ s'aider/ leur/ corps/  
*Face à cette mauvaise situation tous les animaux décidèrent de s'entraider.*

**5 jé jà sùí é fè'è tòkpó màlí**

/Ainsi/ monsieur/ éléphant/ il/ prendre accompli/ sa/ daba/ donner+ morphème de l'accompli/  
*Monsieur éléphant offra sa daba*

**6 klàà kúsù é fè'è bésè màlí**

/Grillon/ lui/ il/ prendre accompli/sa/ machette/ donner + morphème de l'accompli/  
*Le grillon, sa machette*

**7 jà bwà màlí é só**

/Monsieur/ mouton/ donner + morphème de l'accompli/sa/ houe/  
*Monsieur mouton, sa houe*

**8 sàgé jà kákáájè wé è màlà líkè fi**

/Mais/ monsieur/ magnan/ dire accompli/ il/ donner + morphème de la négation/chose/ rien/  
*Mais, monsieur magnan décida de ne rien offrir*

**9 jè mé wòlì f̣j̣sú mé wúlì klé**

/Ainsi/ils/ aller accompli/ champ/ils/ fabriquer accompli/ tam-tam/  
*Ils allèrent au champ pour fabriquer un tam-tam*

**10 mé ò l'òkú' kákâájè á wlu klé' ñ kwù**

/Ils/ être/ là-bas/puis/ magnan/ il/entrer accompli// tam-tam/ défini/ventre/  
*En leur présence, le magnan entra dans le tam-tam*

**11 dou' kà má tì kákâájè ngà**

/Plus tard/petit/eux/entendre accompli/ magnan/bruit/  
*Un peu plus tard, ils entendirent le magnan*

**12 àmu' tì é jwê ngà é srô ?**

/Vous/ entendre habituel/sa/ chanson/ que/il /chanter progressif/  
*Pouvez-vous imaginez sa chanson ?*

**13 cècè**

/Jamais/ jamais/  
*Non*

**14 sígìdè : dèdèdè sígìdè**

refrain  
*refrain*

**15 àká òkwé è**

/singe/ rouge/ lui/  
*Singe rouge ! Je t'interpelle*

**16 sígìdè : dèdèdè sígìdè**

Refrain  
*Refrain*

**17 mé ṣì bó mé klé ò**

/Ils/ progressif taper / leur/ tam-tam/morphème conclusif/  
*Ils sont en train de taper leur tam-tam*

**18 sígìdè : dèdèdè sígìdè**

Refrain  
*Refrain*

**19 mé wé nà n bó vjê ó**

/Ils/ dire accompli/négation/ taper/ aussi/morphème conclusif/  
*Ils ne veulent pas que j'en fasse autant.*

**20 sígìdè : dèdèdè sígìdè**

Refrain

*Refrain*

**21 n sí bò ñ trá mé ngbá**

/Je/ savoir/ taper accompli/je/dépasser accompli/eux/tous/

*Je le fais mieux qu'eux tous.*

**22 sígìdè : dèdèdè sígìdè**

Refrain

*Refrain*

**23 jé jà sũ fálì àjá**

/Ainsi/monsieur/ éléphant/ se fâcher accompli/ colère/

*Cette attitude fâcha monsieur l'éléphant*

**24 é wé sé ñ tjâ à ngà ékù à wá wù í**

/Il/dire/si/ je/ attendre inaccompli/toi/ bruit/ encore/ tu /résultatif/voir inaccompli/morphème conclusif/

*Il dit : « si je t'attends encore tu verras bien »*

**25 ké kpè wù'cè á tũ jwê kùngbá'í**

/Quand/ tourner accompli/ corps/net/ il/ entendre accompli/ chanson/ même/ morphème conclusif/

*Lorsqu' il se retourna, il entendit la même chanson*

**26 jé è fáá ájà tjálí klé sù**

/Donc/ il/prendre accompli/fâcher/ piétiner accompli/ tam-tam/sur/

*Il était très en colère. Il piétina le tambour*

**27 é tjálí kákáájè' n sù**

/Il/ piétiner accompli/magnan/lui/sur/

*Il piétina le magnan.*

**28 jé lè kákáájè è ví blìwa' ì**

/C'est/lui/ magnan/ son/ dos/ tordu/ morphème conclusif/

*C'est ce qui explique la forme du magnan que nous lui connaissons.*

Le contexte de narration du conte est tributaire de normes et de valeurs ancestrales, auréolées de façon abrupte par l'assistance de conteurs connus / reconnus par toute la communauté. Le conteur baoulé enveloppe parfois la joie, parfois le deuil, parfois l'espoir. Cela s'illustre de la ligne 14 à 22. Les conteurs mettent l'accent sur l'aspect comportemental modèle que la société baoulé désire imposer à sa jeunesse. Le moment idéal, c'est le soir après les travaux champêtres. Ce choix sans doute est un moment propice, car

il vient après la période des champs. Cela participe à la mise à l'écart de la fatigue, mais aussi il est le lieu idéal de récréation et de créativité linguistique. Le conteur Baoulé est un véritable ingénieur. Il est à la fois habile, créatif et ses idées sont fécondées par un discours à la fois fertile et rénovateur qui allie l'intelligence à la ruse. Il doit avoir de l'éloquence pour mieux convaincre son public car un conte est toujours porteur de message éducatif. La mise en scène est un procédé usuel, devenu vieillotte car il résiste au temps, de génération à génération. Il existe dans tout compte le schéma suivant :

La formule d'introduction du conte baoulé est « **nà mǐ' ngwâ kò o' ?** » ce qui veut dire, « *N'est-ce pas mon conte ?* ».

Il tire une conclusion **jé lè kákâájè è ví bliwa' ì** qui veut dire « c'est pourquoi le magnan à le dos tordu ». Le conteur, en bon stratège explique la leçon de morale associée à la fin du conte. Il convient de voir également dans ce procédé une manière de prendre le conte en charge. Ainsi donc, il n'est plus seulement narrateur mais créateur de conte. En général, le narrateur est supposé être « l'inventeur » du conte proposé, c'est-à-dire une conscience individuelle divinisée, à l'origine d'une création « maîtrisée ». Toutefois, dans le conte le narrateur arrive à insérer des données qui lui sont propres.

## **2. Le sens du conte comme procédé polyphonique majoré d'insertion**

Dans la narration du conte se trouve en réalité une histoire traversée à hue et à dia par les émotions du conteur qui l'agrémente selon son « bon-vouloir ». Ainsi pour Mermoud (2003) : « La parole est créatrice de la communauté humaine : elle en constitue les fondations premières. Qu'elle soit écrite ou orale, il y a toujours dans l'énonciation une puissance fondatrice ». Le conteur n'agit pas de lui-même, car les propos qu'il mobilise, ses intentions concourent à satisfaire l'auditoire. La satisfaction de l'auditoire demeure primordiale pour lui car il a des valeurs à partager et à faire accepter. C'est en cela que Bakhtine, (1978 : 158) écrit :

Toute causerie est chargée de transmissions et d'interprétations des paroles d'autrui. On y trouve à tout instant une " citation " une " référence " à ce qu'a dit telle personne, à ce qu' "on dit" à ce que "chacun dit " , aux paroles de l'interlocuteur, à nos propres paroles antérieures, à un journal, une résolution, un document, un livre... (...) parmi toutes les a paroles que nous prononçons dans la vie courante, une bonne moitié nous vient d'autrui.

Cette notion donne naissance à la polyphonie puisque l'énonciateur du conte en se projetant hors de lui-même rencontre la vision des autres : il partage leur vision, leur point de vue. Les énonciateurs aisément repérables, parsèment le conte. Le locuteur/énonciateur du conte est un personnage multidimensionnel. Il met en scène son énonciation car il en est le maître. Il est de fait un énonciateur agissant en personnage focalisateur. Le conte renvoie d'une part à une énonciation de premier niveau. Le conteur quant à lui a pour rôle de reproduire systématiquement le conte. Il s'agit d'énonciation imputable à un locuteur que l'on pourrait dire rapporteur. Mais, selon Ducrot (1984: 204) « Les énonciateurs existent aussi y compris en l'absence d'actes de parole et de processus communicatif direct : ils sont reconstituables à partir des traces de référencement des objets » Ainsi en (4) :

**jé nnè mé klàà mé wè mé wà ùká mé wù**  
donc /animaux /eux /tous /ils /dire /ils /aller /s'aider /leur /corps/  
*Ainsi, les animaux ont décidé de s'entraider.*

La voix du narrateur (locuteur/énonciateur) (L1/E1) rapporte empathiquement le point de vue hyperbolique des personnages animaliers présents dans le conte qui parlent d'une seule voix : ils sont unis pour mener ensemble la tâche. La source de voix présentée dans le conte provient très souvent du discours rapporté. Il existe donc des locuteurs spécialisés tels que **mé wè** (*ils disent*) selon X, X dit que etc. Cette idée est mise en relief dans l'énoncé 8 selon lequel :

**sàgé jà kákáájè wé è màmà líkè fí**  
/mais/ monsieur/ magnan/ dire/ il /donner /rien/  
→ *Mais monsieur magnan dit qu'il ne donne rien.*

Le narrateur emploie le discours rapporté car il parle en faisant parler l'autre, **kákáájè**, le magnan. Pour bien saisir l'intention du conteur qui a motivé l'élan narratoire, les questions suivantes se posent :

Veut-il informer, convaincre par des arguments rationnels ou affectifs, veut-il susciter l'action, la réflexion, l'émotion de son auditoire ? Sachant où le conteur veut l'amener, l'assistance peut se situer ou réagir dans le sens qui lui convient. La parole empruntée par le conteur est une parole pragmatique qui a pour rôle d'imposer un point de vue, de faire effet sur son auditoire. Les procédés empruntés par ce dernier sont soit linguistiques (la parole futée du narrateur), soit paralinguistiques (les traits du visage, les gestes du narrateur, son timbre vocal, etc...) qu'il convient d'interpréter car contenant un sens inavoué que les interlocuteurs doivent trouver. En effet, selon Perrin (2004, 266) « Le sens se présenterait ainsi, à différents niveaux, comme un assemblage de paroles et de points de vue, plus ou moins hétérogènes, que l'interprète serait chargé d'organiser pour comprendre ce qui est dit. » Le sens en réalité ne peut se départir des différentes considérations anthropolinguistiques qui le fécondent. L'on est sans ignorer que les personnages animaliers qui s'y inscrivent renvoient à des valeurs ou portées sémantiques bien précis. Nous osons dire, par exemples que **suĩ**, *éléphant* renvoie à l'idée de force, de destruction tandis que le lièvre, exprime l'idée d'intelligence et de ruse. L'hyène renvoie à l'inintelligence tandis que **kákáájè**, *magnan* exprime potentiellement la faiblesse ou l'égoïsme. Ainsi, les personnages animaliers évoqués dans le conte réfèrent à une sémantaxe propre aux us et coutumes, à des qualités ou défauts, selon l'orientation que le peuple baoulé leur octroie. « C'est en quoi les choix de référencement et d'organisation de la prédication n'ont pas qu'une valeur référentielle objective, ils ont une dimension subjective, modale et argumentative qui oriente l'interprétation de la prédication. » (Rabatel, 2015)

Pour Ducrot (1980 et 1984), l'énonciateur du conte est un sujet « errant » qui apparaît comme l'instance à la source d'un point de vue exprimé

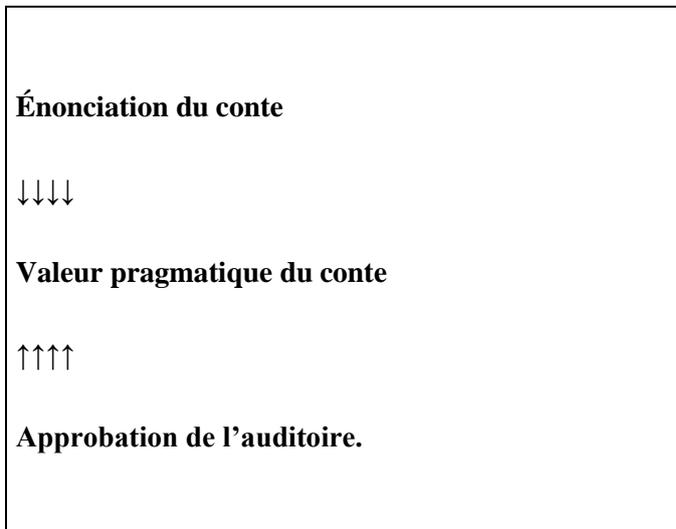
dans un contenu propositionnel. Dès lors, dans ce conte, on retient que le conteur s'érige en énonciateur. Mais l'énonciateur n'est pas simplement une instance privilégiée d'expression de la subjectivité, c'est aussi un point nodal des visées argumentatives des locuteurs. Toutefois, dans la mesure où notre démarche s'intéresse à des contes baoulé narrés, et aux interactions qui se nouent autour de l'interprétation des points de vue qui les structurent, nous proposerons de regrouper les contenus propositionnels en fonction de la source énonciative à l'origine de la visée argumentative qui préside aux choix de référenciation.

Également, on prendra la charge de préciser les relations entre ces énonciateurs et le locuteur qui les met en scène, pour déterminer qui assume quoi. Le conte est un tout qui s'articule sur des lignes de pensées ou des formes successives d'insertions. À voir de près, les différents types d'ajouts possibles sont des formes d'insistance ou d'hyperbole, comme dans l'énoncé 3 ci-dessous :

**àwó vjê tǎlí ml̀̀ml̀̀**  
**/faim/une/tomber acc/gravement/**  
→ Il arriva une terrible faim.

Où **ml̀̀ml̀̀**, adverbe amplificateur marque l'intensité relative à la faim. Cette faim, on n'en a jamais connue. Le conteur, par rapport à l'effet / impact recherché peut en rendre compte selon son timbre vocal ou même l'expression de son visage. La politesse ou expression d'obéissance est également prolixe, dans le conte baoulé. **jà sũ̀̀/bwà** /monsieur/éléphant/mouton/. Le terme **jà**, *monsieur* est employé dans un élan de personnification pour magnifier les personnages animaliers vouvoyés dans le conte. Enfin, la fonction phatique du langage (Jakobson, 1963 : 217) qui consiste à « La mise en place et au maintien de la communication » est utilisée dans l'optique d'établir ou de maintenir le contact physique et psychologique avec le récepteur. Cette fonction permet aussi de « vérifier le passage physique du message. »

L'étape d'insertion constitue de façon prioritaire une propriété inhérente au conte. En effet, cela participe à la création et à l'imaginaire linguistique. Le conte en tant qu'énoncé détachable / manipulable n'est jamais que la moitié du conte. L'autre moitié, c'est l'acte de sa production dans des conditions singulières, correspondant à ce que les linguistes entendent sous les termes d'énonciation et de conditions pragmatiques, sa prise en charge par un conteur face à un public, sa valeur pragmatique qui consiste à faire agir sur l'autre, en changeant son comportement vis-à-vis de la société. C'est en cela que le conteur apparaît comme un praticien qui procède à n'en point douter à des conceptions quasi langagière pour emmener l'auditoire à adhérer au déroulement des événements qu'il relate. Ses propos tiennent à la valorisation de la prise en compte de son parcours narratif. La formulation sémiotique la plus simplifiée de l'acte d'énonciation s'écrit comme suit :



Le conteur s'inscrit dans un parcours énonciatif de conquérant : il manipule le conte avec un art oratoire particulier qui quémande l'adhésion de tous. Il s'appuie sur l'intention de sachant qui possède un savoir important à partager. Sa voix est donc celle de la sagesse des nations car il ne parle pas de lui-même. Ducrot (1984) distingue « le sujet parlant, producteur empirique de

l'énoncé (équivalent de l'auteur c'est-à-dire la sagesse des nations, le conte se trouvant toujours dans le patrimoine culturel) et le locuteur, instance qui prend la responsabilité de l'acte de langage (équivalent du narrateur du conte)». Le concept de polyphonie permet de rendre compte de la diversité des sources d'informations contenues dans le conte. (Fuchs & Le Goffic, 1992 :117). Le jeu dans lequel dérive ce partage tire son substratum dans l'esprit de « faire-admettre » quelque chose à l'enfant. Pour atteindre un tel objectif, l'énonciateur recourt dans un premier temps à deux procédés de débrayage et l'embrayage. C'est en cela que (Bertrand, 2000, P.57) affirme : « La sémiotique en intégrant ce concept [débrayage], le scinde en deux termes complémentaires, le débrayage et l'embrayage. On peut ainsi représenter le phénomène énonciatif en considérant, au départ, l'espace anté-prédicatif où le discours se forme. » Toutefois, l'ensemble des procédés mis en jeu par le narrateur pour faire vivre le conte constituent un pacte qui agit sur l'auditoire.

### 3. Aspects réceptifs de quelques termes employés sur l'auditoire

S'il est reconnu que le narrateur agit en créateur du conte, en retour, il a pour tâche de faire partager un message à son auditoire. Cette façon de se mettre dans le conte a pour objectif d'amener l'auditoire à le suivre. Lorsqu'il dit :

**nà mí ngwá kò ô ?**

/Voici/ mon/ conte/ un/ morphème conclusif/

*N'est-ce pas mon conte ?*

L'auditoire répond « jòò » « oui ». Cette réponse participe à la fonction phatique du langage car il vise à établir et à maintenir le contact entre le conteur et son auditoire. Il existe pour vérifier si le message véhiculé par le conteur est bien écouté et compris. Ce procédé est une manière de capter l'auditoire et de le maintenir toujours en éveil. Ensuite, pour la plupart des contes, il commence son récit qui sera très souvent entrecoupé de chants. Cela se voit de la ligne 14 à la ligne 22.

L'art de raconter est une performance puisque visant l'aspect pragmatique, donc l'effet perlocutoire sur l'auditoire. Le narrateur emploie des mots, cite des personnages animaliers en les identifiant à des rôles, des actes qu'ils posent dans le récit. Le rôle/acte posé détermine l'orientation des valeurs attribuées. Il s'agit bien de « croire et de faire croire. » Charaudeau (2015 : 59). Ainsi :

**5 jé jà sū́ é fě'è tòkpó màlí**

/Ainsi/ monsieur/ éléphant/ il/ prendre accompli/ sa/ daba/ donner+ morphème de l'accompli/

*Monsieur éléphant offra sa daba*

**6 klàà kúsù é fě'è bésè màlí**

/Grillon/ lui/ il/ prendre accompli/sa/ machette/ donner + morphème de l'accompli/

*Le grillon, sa machette*

**7 jà bwà màlí é só**

/Monsieur/ mouton/ donner + morphème de l'accompli/sa/ houe/

*Monsieur mouton, sa houe*

**8 sàgè jà kákàájè wé è màlà líkè fí**

/Mais/ monsieur/ magnan/ dire accompli/ il/ donner + morphème de la négation/chose/ rien/

*Mais, monsieur magnan décida de ne rien offre*

Les actes posés en 5, 6 et 7 sont jugés positifs et donc souhaités car ils sont synonymes de rassemblement tandis que 8 est vu comme un acte égoïste. On apprend à associer aux actes posés par des personnages animaliers des retombés positifs ou négatifs, à tel enseigne qu'il existe un lien entre l'acte posé et sa conséquence. La forme de l'énoncé est tributaire des intentions de l'énonciation, donc cette forme contient une voix qui oriente celle du conteur. Ce dernier agrmente/oriente sa narration selon la formule inscrite dans l'opinion préexistante. Tout en partageant son opinion, car il est maître du jeu, le conteur montre qu'il existe une voix transcendantale qui est une hyper-assertion intensive reposant sur une posture de sur-énonciation. C'est cette sur-énonciation su et connu de tous qui fait acte de pragmatisme dans la mesure où tout se construit autour de la leçon de moral qui fait acte de loi. Cet

impact est une approbation du dénouement du conte. C'est bien à ce niveau que se s'insère la leçon de morale à savoir, l'invite à éviter l'égoïsme.

### **Conclusion**

Les aspects énonciatifs qui déterminent le conte baoulé résident dans le mode narratologique choisi par le conteur. Comment le conteur parvient-il à dompter le conte ? Comment inscrit-il sa personnalité et sa voix dans le conte ? Quel(s) influence(s) sème-t-il sur son auditoire et comment arrive-t-il à imposer la leçon de morale inscrite dans le conte ? Telles sont d'emblée les questions pour lesquelles nous avons voulu réfléchir sur le sujet : « *Quelques aspects énonciatifs des contes africains : une analyse de kákâáyè ví, conte baoulé* ». Qu'il crée ou qu'il répète, cas beaucoup plus fréquent, il parvient toujours à inscrire sa voix dans la voix transcendante : celle de la sagesse des nations. Ainsi, nous retenons que tout conte est polyphonique puisqu'à travers lui, des voix se feuillentent énonciativement. Le narrateur intervient donc comme un simple porte-parole des valeurs sociales. À priori il agit comme un locuteur non pleinement responsable de ses propos ; l'essence de sa parole survient dans le conte comme déjà dite sans qu'il ne s'en rende compte.

### **Bibliographie**

- AMOSSY, (R) (éd.). 1999. *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*. Genève : Delachaux et Niestlé.
- , 2015. *La Place de l'influence et de la persuasion dans l'analyse du discours*, Rennes : PUR.
- BERTRAND, (D), 2000. *Les Aspects énonciatifs dans Madame Hermet de Maupassant* - Edilivre
- CALAME-GRIAULE, (G), 2006. *Contes dogon du Mali*, Paris, Karthala.
- DUCROT, (O) et alii, 1980. *Les mots du discours*, Paris, Editions de Minuit.
- , 1984. *Le Dire et le dit*. Paris, Éditions de Minuit.

- FUCHS, (C) & Le Goffic (P), 1992. *Les Linguistiques contemporaines*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, (A.-J.) et Courtés, (J.), 1979. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- JAKOBSON, (R), 1963. *Essais de linguistique générale*, trad. par Ruwet, Paris, éd. de Minuit.
- MERMOUD, (M.), 2003. *La Parole magique. Étude sur la performativité*, Lausanne, Archipel / Publications universitaires romandes.
- PARISOT, (Y), 2006. « La Polyphonie dans le roman haïtien contemporain : regards croisés, dédoublés, occultés, » *Revue de l'Université de Moncton*, Volume 37, Numéro 1, pp. 203–224
- PERRIN, (O), 2004, « La Notion de polyphonie en linguistique et dans le champ des sciences du langage, » *Questions de communication [En ligne]*, 6, mis en ligne le 30 mai 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4445>; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4445
- RABALEL, (A), 2012. « Sujets modaux, instances de prise en charge et de validation, » *Le discours et la langue*, 3-2, pp. 13-36. ■■■■



**CORRECTING ERRORS IN BENINESE EFL CLASSES: CASE STUDY OF  
SOME SECONDARY SCHOOLS**

**Evariste Assogba KOTTIN**  
University d'Abomey-Calavi, Benin

**Abstract**

This article attempts to explore EFL teachers' behaviours towards their learners when they make errors and mistakes during their learning process. Referring to the expected teacher's feedback, Long (as cited by Brown, 2001: 290) points out the importance of considering errors and mistakes positively. Beninese EFL teachers do not often take errors and mistakes positively and it is the general habit in Benin which prevents a lot of learners to take the floor and speak in front of their mates for fear of being taunted publicly. Mockery is so particularly frequent in Adjarra area that several learners usually fail in language successful learning. The objective of this study is to sensitise more these EFL teachers to alleviate their way of correcting mistakes in order to encourage Beninese English language learning. The results I have got from EFL teachers, inspectors, and learners reveal mostly that several EFL teachers are not professionally trained. Consequently, they usually frustrate their learners whenever they make errors and mistakes in classes or elsewhere while using the English language. I suggest that they should take into account learners' personality and encourage them to use English successfully.

**Keywords:** errors and mistakes, self, peer correction, feedback.

**Résumé**

Le présent article essaye d'explorer les comportements des enseignants de l'anglais, langue étrangère envers leurs apprenants lorsque ces derniers commettent des erreurs et des fautes pendant leur processus d'apprentissage. En faisant recours au feedback de l'enseignant, Long (comme cité par Brown, 2001: 290) signale qu'il est important de considérer les erreurs et fautes positivement. Le plus souvent, les enseignants béninois n'accordent

aucune place positive aux erreurs et fautes et c'est généralement leur habitude; ce qui empêche plusieurs apprenants de prendre la parole et de s'exprimer devant leurs camarades de peur d'être dénigrés publiquement. Les moqueries sont si particulièrement fréquentes dans la région d'Adjarra que beaucoup d'apprenants ratent d'habitude l'apprentissage de la langue anglaise. Cette étude a pour objectif de sensibiliser davantage les enseignants de l'anglais afin de soulager leur manière de corriger les erreurs et les fautes pour encourager l'apprentissage de la langue anglaise au Bénin.

Les résultats que j'ai obtenus des enseignants, inspecteurs et apprenants de la langue anglaise, révèlent surtout que plusieurs enseignants d'anglais n'ont pas de diplômes professionnels et ne sont jamais formés dans une école normale. Par conséquent, ils frustreront d'habitude leurs apprenants quand ils font des erreurs et des fautes en classe ou n'importe où pendant qu'ils utilisent l'anglais. Ma suggestion à leur égard, c'est de prendre en considération la personnalité des apprenants et de les encourager à utiliser l'anglais avec plein de succès.

**Mots-clés:** erreurs et fautes, autocorrection, pair correction, feedback.

### **1. Introduction**

A learner may correct himself/herself as it is required when he/she is aware of the error she/he made, or one learner may be able to correct another learner. Many learners may also correct one another accordingly, and then it is important to distinguish, for example, self correction, and peer correction. This means that EFL teachers need to give their learners the opportunity to correct themselves or to correct one another.

The rationale for this study is the fear and frustration some learners have in the appropriate use of the English language nowadays in Beninese EFL classes. Besides, many steps should be taken to curve this fear and foster EFL teaching and learning no matter the degree of the learners' errors and mistakes.

The main objective of this study is to make EFL teachers become more aware of the errors and mistakes their learners make, and draw their attention more to what extent the teacher can correct such errors without frustrating these learners.

The second objective is to establish more confidence among learners, and favour spontaneous speech.

My two research questions are presented as follows:

- 1- What strategies can Beninese EFL teachers use to correct their learners' errors and mistakes?
- 2- What can be the impact of errors and mistakes' correction on EFL learners in Beninese classes?

This study has been subdivided into four (4) sections: literature review which points out some works related to this topic; methodology of the study where I have mentioned the instruments used and the sample population; discussion of the results and finally implications and suggestions.

## **2. Literature Review**

The difference between 'error' and 'mistake' is in the context in which they are used. A 'mistake' is usually accidental, you know it is wrong. But an 'error' is usually made due to the lack of knowledge and is more formal than 'mistake'. "Machines never make mistakes, but rather they make errors. Unlike machines, human beings usually make both mistakes and errors. Machines have no knowledge of things and consequently no knowledge of mistakes.

As Brown (2001) states the Audiolingual Method makes a great effort to get students to produce free error utterances; the Natural Approach focuses on meaning, not on form, so error correction is banished, unless they are global errors- errors that really impede understanding- and the Communicative Approach sustains the concept that language is often created by the individual through trial and error. Through this opinion, I can understand that it is not necessary to correct errors when learners are speaking the English language provided that the audience get the information well. I can also add that always

correcting learners' mistakes can disturb them and they will get confused and lost especially when they are communicating orally.

Consequently, EFL teachers may listen to such learners carefully and even ask their mates to take notes of the errors and mistakes made, and after they have finished speaking, they could draw their attention on these errors and mistakes. However, I do not agree with this author when he says that error correction is banished. Error correction cannot be banished in any case but an amount of time should be given to those who are making errors and mistakes. In such a way, they could become aware of these errors and mistakes in order to grasp the different corrections accordingly.

Krashen (2009:27) expresses that "The use of an L1 rule allows the performer to 'outperform' his competence, to meet a practical need in L2 communication". If L2 poses such a problem, then English as a foreign language in Benin should pose more difficulties to its learners. All these aspects could be taken into account so as not to blame and frustrate Beninese EFL learners no matter the errors and mistakes they make in this language. But what is usually noticed in Beninese secondary schools is far from encouraging EFL learners to use this language successfully. It is not surprising to hear EFL teachers complain about their learners everywhere as though they never make any errors and mistakes themselves. I totally agree with those who complain and I do complain regularly as well but these complaints should be taken with a pinch of reservation.

Long (1977) has introduced the concept of "*error detection or knowledge of result*" according to which teachers are concerned with error detection, and is regarded as the previous stage to teachers' feedback. According to Long, it is up to EFL teachers to care about their learners in order to detect the latter's errors and mistakes, or with the help of other learners. Beninese EFL Teachers' responsibilities are tremendous in the teaching and learning process.

Kathleen Bailey (as cited in Brown, 2001: 291) recommends the following taxonomy to deal with error treatment. The selection and use of a

combination of any option and a suitable possible feature depends on the group of students and the different moments of the teaching situation:

**Basic Options**

- 1- To treat or to ignore
- 2- To treat immediately or to delay
- 3- To transfer treatment (to say, to other learners) or not
- 4- To transfer to another individual, a subgroup, or the whole class
- 5- To return, or not, to the original error maker after treatment
- 6- To permit other learners to trigger treatment
- 7- To test for the efficacy of the treatment

As stated above, EFL teachers' responsibilities are tremendous because they are the ones to decide to react or to ignore their learners' errors and mistakes. Whether this treatment should be transferred or not, EFL teachers are the ones to make such a decision provided that their learners are not frustrated. Some learners may not want their mates to discuss their errors and mistakes publicly, so it is up to their teachers to identify such learners and manage the class accordingly.

**3. Research Methodology**

The methodology I have used for my study has respected quantitative and qualitative approaches and has taken into account the following: the respondents of the questionnaires addressed to twenty (20) EFL teachers and forty (40) learners of the secondary schools aged 16-20 years old, both girls and boys of exam classes (form four and upper sixth) I have randomly selected in Adjarra, a region of Ouémé department. I have interviewed EFL qualified teachers and secondary school inspectors directly and indirectly that is to say by phone calls and the use of SMS. I have also observed some classes without forgetting the Internet use. The data of the questionnaire addressed to teachers have taken time to be collected since I have been to those schools of Adjarra many times. I have distributed 27 questionnaire sheets and succeeded in collecting 20. The ones addressed to learners have been collected on the spot. The interviews have been conducted mainly by phone calls and SMS. I

have also collected data through the use of the Internet. During the classroom observations, I have got the opportunity to fill appropriately in the classroom observation grids that I have formerly conceived and brought to the classes.

### **3.1. Research Instruments**

#### **3.1.1. Questionnaire**

The teachers' questionnaire comprises eight items. First of all, I have asked them whether it is necessary to correct errors. Next, I have wondered if they should drop error correction. Then I have asked them if they are compelled to make immediate error correction. The other question is to know if they need to correct their learners' errors later on. Other questions are to know whether it is good to signal one learner's errors to other students or not; to check the performance of error makers after correction, or not; to give opportunity to other learners to correct their peer; and finally to test for the performance of the whole class after appropriate correction.

#### **3.1.2. Interview Schedule**

The six questions I asked the learners selected were to inquire:

- whether they usually make errors
- if they like the way their teachers correct their errors
- if they want their teachers to correct them
- how they can avoid errors
- whether they taunt their mates when they make errors

#### **3.1.3. Class Observation**

After reassuring the whole class about the objectives of my presence in order to make them feel secure, I checked whether the teacher signalled a learner's

- errors to another individual or not.
- errors to a subgroup or not.
- errors to the whole class or not.

The above research instruments have yielded the following results:

### 3.2. Results and Data Analysis

#### 3.2.1. Teachers' Responses

**Table 1: Appreciating Error Correction**

Statements	Yes/%	No/%	Total/%
Necessity to correct errors	17/85%	03/15%	20/100%
Dropping error correction	02/10%	18/90%	20/100%
Immediate error correction	16/80%	04/20%	20/100%
Later error correction	03/15%	17/85%	20/100%
Signalling to other students	11/55%	9/45%	20/100%
Checking the performance of error makers after correction	10/50%	10/50%	20/100%
Opportunity for other learners to correct	15/75%	05/25%	20/100%
Testing the performance of the whole class	17/85%	03/15%	20/100%

This first table shows the numbers and percentages of the respondents and the statements about error corrections. The total number of teachers who have responded is 20. It points out the way teachers usually react to errors and mistakes.

**Table 2: Controlling Students' Moods about Error Correction**

Statements	Yes/%	No/%	Total/%
Learner frustration depends on their teachers.	18/90%	02/10%	20/100%
Teachers should avoid frustrating learners	17/85%	03/15%	20/100%
Teacher should notice learners' moods	10/50%	10/50%	20/100%

Table 2 shows the total number of the respondents (20) who have given their position through their different selections as far as the consequences of error correction on learners are concerned.

### **3.2.2 Class Observation Data Analysis**

During the class observations, I have noticed that out of the five (5) teachers I have observed, three (3) of them have frequently signalled errors to another learner; to a subgroup of learners; and two (2) of them have signalled errors to the whole class.

### **3.2.3 Students' Responses**

I have interviewed forty (40) learners globally. Among them, thirty-five (35) that is to say eighty-seven point five percent (87.5 %) have recognised that they usually make errors while speaking English. Five (5) out of the forty (40) students, twelve point five percent (12.5 %) have not told the truth. Whereas thirty-eight students out of forty (95 percent) have confessed that they do not like the way their teachers correct their errors, the five remaining students have not given their position. All these thirty-eight students have said that they do not want their teachers to correct them. Twenty students out of forty (50 percent) have said that they can avoid errors by caring more about what their teachers say and their good way to rate learners. Thirty-three (82.5 percent) out of forty students have said that they usually taunt their mates when they make errors, and their teachers even encourage them to do so.

## **4. Interpretation of Data**

The results I have got from the teachers' questionnaire, the students' interviews and the class observations are very revealing: The teachers who find it necessary to correct errors are 85% and 15% think it is not necessary. To my mind, it is necessary that teachers correct learners' errors. Only 10% of them have said they should drop error correction, and 90% have confessed that teachers should not drop errors. Dropping errors means that they should not be corrected at all which can be highly negative for EFL teaching/learning process. 80% teachers have preferred immediate error correction, and 20% of them have preferred errors to be corrected later on. This way of correcting either immediately or later on is up to each teacher. 55% teachers have advised to signal errors to other students but 45% of them (9) haven't. As far

as checking the performance of error makers after correction is concerned 50% teachers have given positive answer and 50% have rejected. Whereas 75% teachers think teachers should give opportunity to other learners to correct, 25% teachers have rejected. 85% teachers have said they need to test the performance of the whole class but 15 % do not find it necessary.

The current study reveals the following:

- It is important for teachers to correct learners' errors either immediately or after, provided that errors are well-corrected and at the real moment teachers feel it is necessary. Error correction should not be dropped because this absence of correction can affect negatively students' learning process. Signalling some learners' errors to others may frustrate or not those who have made these errors, it depends on the way the teacher proceeds. Since they are used to being corrected in a given manner, they will not feel frustrated any more. Whenever they are given opportunity to correct one another, they will not be bothered in case their teachers or classmates draw their attention on errors and corrections. It will rather be helpful for everyone to correct or be corrected effectively. In addition, when the performance of the whole class is tested, this careful control of learners could encourage them to follow regularly teaching/learning process.
- I have observed five (5) teachers in their classes, and three (3) of them have frequently signalled errors. What is important is to care about learners' moods and comportment while signalling or not signalling errors to other learners. Bright students may also discover their mates' errors quickly and signal to other learners. It is then up to the teachers to know how to process and not disappoint both bright and weak learners.
- From the forty (40) learners I have interviewed thirty-five (35) that is to say 87.5 % have said to usually make errors while speaking English, which shows that anybody among them should get to know that they can make mistake at any time. Through these results, I can notice that learners are the best judges of teachers and they should

care about their teaching process properly. And it is obvious that these learners will not bear any kind of under treatment from their teachers. They are more interested in the teaching/learning process only if they are given value to, and not be taunted no matter the case.

- Strategies to correct learners' errors and mistakes

The opinion of Brown (2001) is that the Audio-lingual Method makes a great effort to get students to produce free error utterances; the Natural Approach focuses on meaning, not on form. I do agree with him that language meaning is important and need to be emphasised but the form is not needless either. Both meaning and form need to be rated as far as language teaching/learning is concerned. As I have already showed in my literature review, correcting learners' errors the very moment they are speaking may disturb them seriously. They may not find it easy and pleasant to follow the correction at that moment and other learners may not care about such errors and corrections at that moment. Nevertheless, this author is not totally right when he says that error correction is banished.

- When Krashen (2009:27) says that "*The use of an L1 rule allows the performer to „outperform“ his competence, to meet a practical need in L2 communication*", I think that EFL learners can make use of their first language but they should mind the meaning and the nuance occurring in these languages so as not to distort the English language. Learners should also pay attention to false friends, while using English. Long (1977) has introduced the concept of "*error detection or knowledge of result*" according to which teachers are concerned with error detection, and is regarded as the previous stage to teachers' feedback. Long is right because before errors are corrected, they should be detected.

- The taxonomy of Kathleen Bailey (as cited in Brown, 2001: 291) to deal with error treatment is of great importance because it deals with the treatment of error correction or not, immediate treatment, transfer of treatment and the testing for efficacy.

- The impact of errors and mistakes' correction on learners: Beninese EFL learners are so sensitive that when they are not treated with affection and effective care, they will not be interested in the teaching/learning process. Some of them are really pampered by their parents at home and do not fear any difficult situations, relying on their parents' wealth and believe that they could overcome without the mastery of the English language. In addition, as Benin is next to Nigeria, such learners believe that they can succeed in life with broken English because they usually use this kind of English when they frequently go to Nigeria for their own business.
- According to Krashen (2009:74-75), the most serious flaw in error correction is its effect on the affective filter, that is to say error correction has the immediate effect of putting the student on the defensive. When the teacher frustrates a learner, his/her mates will share his/her feeling and may be ready to defend him accordingly. Error correction also encourages a strategy in which the student will try to avoid mistakes, avoid difficult constructions, and focus less on meaning and more on form. In my opinion, Beninese EFL teachers need to focus on the affective aspect of errors' and mistakes' corrections in order to avoid indiscipline and even violence in their classes.

### **5. Implications and Suggestions**

Corder (1973) has stated that once learners are conscious of their mistaken productions and are given time to elaborate their corrections and reformulate their utterances, they may benefit more from self-correcting than by receiving teachers' correction. As far as I am concerned, I think that it is necessary that Beninese EFL teachers rate the way they should correct their learners' errors and mistakes, the moment to correct them, and the reasons for such corrections. That is the reason why EFL teachers' responsibilities are tremendous. Moreover, what is also fundamental for these teachers is to give their learners opportunities to identify their errors and mistakes by themselves

and in this case, they could correct themselves or one another during and after their learning process.

### **Conclusion**

The current study is important in such a way that it has raised the problems faced by EFL teachers about error corrections. I have mentioned some authors who have dealt with the issues, and the methodology used has permitted me to obtain several data useful for adequate corrections that should be provided. EFL teachers have enormous and complicated challenges to face towards learners' error corrections, because bad ways of dealing with these errors can affect dangerously their students' learning process. All that is positive for the English language teaching and learning is the fact that all of the respondents have recognised the trustworthy prominence of the English language nowadays, the global language. Anyone who invests in the teaching and learning of this language cannot be disappointed but could contribute effectively to the development of Beninese societies.

### **References**

- BELL, J. (1991). "Using peer responses in ESL writing classes." *TESL Canada Journal*, 8, 65-71.
- CORDER, S. P. (1967). "The significance of learners' errors," *International review of Applied Linguistics in Language Teaching*. Volume 5, number 4, pp 161–170.
- STRASBORG, (2001). *Common European Framework Reference for Languages. Learning, teaching, assessment*. Cambridge: Cambridge University Press.
- DAWSON, N. P. *ELT Professional Development. Mistakes and Corrections*. Pearson. Retrieved from <http://www.pearsonelt.com.ar/wp-content/uploads/2013/12/Mistakes%20and%20corrections.pdf>
- BROWN, H. (2001). *Teaching by Principles. An Interactive Approach to Language Pedagogy*. Second Edition. USA: Longman Pearson.
- EDGE, J. (1989). *Mistakes and correction. Longman keys to Language Teaching*. New York: Longman Pearson.
- ELLIS, R. (1990). *Instructed Second language acquisition* Retrieved from <http://www->

leland.stanford.edu/~hakuta/Courses/Ed388%20Website/Resources/Instructional%20Resources/Ellis%20Instructed-second-language%20-%20latest%20version.pdf

- FORBES, S. Poparad, M. A. McBride, M. (2004). "To err is human: to self-correct is to learn. A journal of the International Reading Association." *The Reading Teacher*. Vol. 57, No. 6, pp 566-572.
- GHELICHI, M. (2011). "Research paper: An Account of Sources of Errors in Language Learner's Interlanguage." No. 90 *ELT Weekly*. India's first weekly ELT Newsletter.
- HARMER, J. (1998). *How to teach English. An Introduction to the Practice of English Language Teaching*. England: Longman.
- HARMER, J. (2001). *The Practice of English Language Teaching*. 3rd edition. England: Longman.
- HUANG, J. Error analysis in English teaching: a review of studies. Retrieved from <http://lib.csghs.tp.edu.tw/%E4%B8%AD%E5%B1%B1%E5%A5%B3%E9%AB%98%E5%AD%B8%E5%A0%B1%E7%AC%AC%E4%BA%8C%E6%9C%9F/03ERROR%20ANALYSIS.pdf>
- LOEWEN, (2007). Error correction in the second language classroom. Michigan State University. Volume 11. Issue 2. Retrieved from [http://clear.msu.edu/clear/files/2514/0329/3290/Fall\\_2007\\_Newsletter--Error\\_correction.pdf](http://clear.msu.edu/clear/files/2514/0329/3290/Fall_2007_Newsletter--Error_correction.pdf)
- LYSTER, R. and Ranta, L. (1997). "Corrective feedback and learner uptake: negotiation of form in communicative classrooms." *Studies in Second Language Acquisition*. USA: McGill University. SSLA, 20, 37–66.
- MARTHUR, T. (1998). *Oxford Concise Companion to the English Language*. Oxford: Oxford University Press.
- OLADEJO, J. (1993). "Error correction in ESL: Learners' preferences." *TESL Canada journal/Revue TESL du Canada*. Volume 10, No 2. Retrieved from <http://teslcanadajournal.ca/index.php/tesl/article/viewFile/619/450>
- PENE, (1998). "Directions: Journal of Educational Studies mistakes and Errors in Students' Writing." Vol. 20 No. 2. Retrieved from <http://www.directions.usp.ac.fj/collect/direct/index/assoc/D770152.dir/doc.pdf>
- SPRATT, M. Pulverness, A. Williams, M. (2005). *The TKT Teaching Knowledge Test Course*. Cambridge: University of Cambridge.
- TOUCHIE, H. Y. (1986). "Second Language Learning Errors their Types, Causes, and Treatment." *JALT journal*. Vol. 8 No 1. Retrieved from [jalt-publications.org/files/pdf-article/art5\\_8.pdf](http://jalt-publications.org/files/pdf-article/art5_8.pdf)

- YAGHOUBI, (2009). "The Journal of Modern Thoughts in Education. Error Competence and Structural Competence in *EFL Context*." Vol 4, No 4, pp. 91-110. Retrieved from [http://www.sid.ir/en/VEWSSID/J\\_pdf/135020091606.pdf](http://www.sid.ir/en/VEWSSID/J_pdf/135020091606.pdf)
- ZHU, (2010). "An Analysis of College Students' Attitudes towards Error Correction in EFL context." *School of Foreign Languages*. Vol. 3, No. 4. Changzhou University China. Retrieved from <http://www.ccsenet.org/journal/index.php/elt/article/viewFile/37020/20724> ■■■■

## PROBLEMATIQUE DE LA CONCATENATION DES CONSONNES EN NAWDM

Méterwa Akayaou OURSO, Université de Lomé  
&  
Djahéma GAWA, Université de Kara

### Résumé

Cet article examine la concaténation de certaines consonnes en nawdm, une langue gur présentant une orthographe complexe. Dans cette langue, plusieurs consonnes peuvent se retrouver côte à côte dans un même mot sans indication précise de prononciation, rendant ainsi la lecture difficile, même aux locuteurs natifs. Par exemple, la prononciation du mot *yáágbá* ‘beau-père, belle-mère’ dans lequel deux obstruantes [g] et [b] sont mises ensemble et prononcées comme son individuel g-b n’indique pas, à vue d’œil si ces deux segments forment une unité (son complexe) ou ce sont deux sons distincts. Or, dans cette même langue ces deux consonnes sont utilisées pour former la labio-vélaire gb (un seul son) comme perçu dans le mot *gbámbí* ‘demander’. Rien n’indique, a priori, si dans les deux exemples *yáágbá* et *gbámbí*, il s’agit de deux obstruantes /g/ et /b/ ou de labiovélaire /gb/. La présente étude, qui se situe dans le cadre de l’approche générativiste, propose une réécriture de tels sons en nawdm pour permettre aux locuteurs natifs et non natifs de lire, écrire ou apprendre le nawdm facilement.

**Mots-clés** : nawdm, gur, réécriture, approche générativiste, concaténation

### Abstract

This article studies the phenomenon of concatenation of consonants in Nawdm, a Gur language which presents a complex phonetic interpretation. In this language, two consonants can stand side by side in the same word without any precision of pronunciation. This situation makes the reading difficult even to native speakers of the language. For instance, in the pronunciation of the word *yáágbá* ‘father-in-law, mother-in-law’ two obstruents /g/ and /b/ are put together and pronounced as two distinct sounds g-b whereas the same

combination in *gbámbí* 'to ask' is articulated as one sound (labio-velar gb). This study deals with this issue through a generative approach and aims at providing a new way of writing such consonants in order to facilitate the reading, writing and learning of Nawdm. The data used for the qualitative analysis are from documentary sources verified by some field work sessions.

**Keywords:** Nawdm, Gur, Generative approach, concatenation

### **Introduction**

Le nawdm est une langue gur (J. Bendor-Samuel, 1989) parlée dans la région de la Kara, au Nord-Togo, spécifiquement dans la préfecture de Doufelgou. Cette langue présente plusieurs variantes dont 'siou' ou 'parler de l'Est' (J. Nicole, 1987). Notre étude se concentre sur la variante *siou*.

Beaucoup de travaux ont été effectués sur cette langue. Cependant, certains aspects restent inexplorés. C'est le cas de la concaténation des consonnes.

En nawdm, deux consonnes pouvant être mises ensemble pour former un son complexe peuvent aussi se retrouver côte à côte dans un même mot comme sons distincts sans indication de prononciation rendant ainsi la lecture difficile et complexe, même aux locuteurs natifs. Par exemple, la prononciation du mot *yáágbá* 'beau-père, belle-mère' dans lequel deux obstruantes /g/ et /b/ sont mises ensemble et prononcées comme son individuel [g]-[b] n'indique en rien si ces deux segments forment une unité (son complexe) ou ce sont deux sons phonétiquement distincts. Or, ces deux consonnes sont utilisées pour former la labio-vélaire /gb/ comme perçu dans le mot *gbámbí* 'demander'. Rien n'indique alors si dans les deux exemples *yáágbá* et *gbámbí*, il s'agit de deux sons distincts /g/ et /b/ ou d'un seul son /gb/.

Pour tenter d'expliquer ce phénomène conflictuel illustré dans le paragraphe précédent, nous partons de trois hypothèses. D'abord, nous supposons que la labio-vélaire /gb/ est dans la phonologie de la langue, tout

comme les phonèmes /g/ et /b/. Ensuite, nous suggérons que la labio-vélaire reste phonétiquement identique (/gb/ → [gb]), alors que la combinaison des phonèmes /g/ et /b/ se réalisant phonétiquement comme deux sons phonotactiques [g-b] serait la résultante d'une structure sous-jacente /gVb/. Enfin, cette agglutination [g-b] résulterait de la chute de la voyelle réduite [ə] dont la position, bien que phonétiquement muette bloquerait la vélarisation par concaténation.

L'objectif principal de cette étude est de contribuer à la lecture et au développement du nawdm. Les objectifs spécifiques sont les suivants : a) Proposer une réécriture des sons qui portent à confusion pour faciliter la lecture et l'apprentissage de la langue ; b) Mettre un outil de travail à la disposition des lecteurs, apprenants et didacticiens.

Le reste de l'article est structuré comme suit. La section 1 présente le cadre conceptuel. Les sections 2 et 3 considèrent les cadres méthodologique et théorique de l'étude. La section 4 propose une analyse syllabique mettant en exergue la représentation et la distribution des sons conflictuels. La quatrième et dernière section donne les résultats de notre analyse. La conclusion résume l'ensemble de l'étude.

## **1 Cadre conceptuel**

Dans cette section, nous élucidons quelques termes clés. La plupart des définitions sont prises du net dont les références sont données dans la partie « références bibliographiques ».

### **1.1 Concaténation**

Au sens général, la concaténation désigne la mise en chaîne, la succession, en particulier la succession des arguments, des causes et des effets, des termes d'un syllogisme, etc. Le sens linguistique en est assez proche : il s'agit de l'agencement des unités de la langue dans l'ordre linéaire propre au langage.

Selon Bernard Laks (2012 : 102) «... co-articulations, anticipations et rétroactions articulatoires, harmonisations, courbes rythmiques et accentuelles, regroupement en tronçons syllabiques, sont des effets de la concaténation. » Dans cet article, nous examinons le regroupement en tronçons syllabiques des unités du nawdm.

### **1.2 Agglutination**

En linguistique, l'agglutination est le procédé par lequel un ou plusieurs mots, étant dans un rapport de dépendance avec un autre mot, s'introduisent, à l'aide de certaines modifications, dans le corps du mot dont ils dépendent, ou se joignent à lui, de manière à composer avec lui un mot unique.

Selon F. de Saussure (1960 :242), « l'agglutination consiste en ce que deux ou plusieurs termes originalement distincts, mais qui se rencontraient fréquemment en syntagme au sein de la phrase, se soudent en une unité absolue ou difficilement analysable. »

### **1.3 Phonotactique**

La phonotactique est une branche de la linguistique qui s'intéresse à l'étude des combinaisons de phonèmes pour former des syllabes, morphèmes ou mots et aux restrictions qui s'y appliquent. L'étude de la structure interne des syllabes est ainsi une part essentielle de la phonotactique.

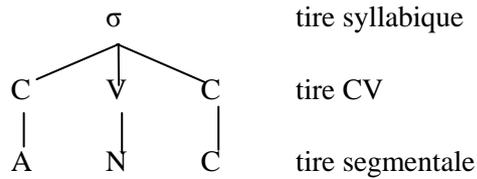
La phonotaxe ou phonotactique est la branche de la phonétique et de la phonologie d'une langue donnée, qui étudie les séquences de sons (phones du point de vue de la phonétique), respectivement de phonèmes (du point de vue de la phonologie) pouvant exister dans cette langue c'est-à-dire quels sons peuvent apparaître.) C'est la fréquence d'apparition d'une combinaison de phonèmes dans une langue.

### **1.4 Modèle plat**

Le modèle plat et le modèle hiérarchisé sont des modèles de la phonologie générative non linéaire. Le modèle dit « plat » est celui proposé

par G. N. Clements et S. J. Keyser (1983) en phonologie non linéaire pour l'analyse de la syllabe. Ce modèle présente deux règles : l'effacement de l'attaque et l'insertion de la coda. En effet, selon Clements et Keyser, l'attaque et la coda ne sont pas obligatoires. Alors, il est possible de trouver des langues sans attaque ou sans coda. L'arbre syllabique ci-dessus est une illustration de ce modèle.

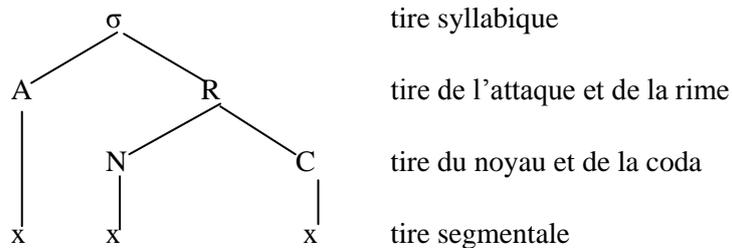
(1)



### 1.5 Modèle hiérarchisé

J. Kaye et J. Lowenstamm (1984) sont les auteurs du modèle hiérarchisé. Ce dernier préconise une seule règle : l'insertion de la coda. Implicitement, cette règle signifie que l'attaque est obligatoire pour chaque langue dans la structure sous-jacente. De plus, l'on assiste à l'apparition de tires intermédiaires comme en (2) ci-après.

(2)



La différence entre le modèle plat et le modèle hiérarchisé se situe non seulement au niveau du nombre des règles mais aussi au nombre de tires et la disposition des éléments de l'arbre syllabique. Nous donnerons plus d'explication en (3) qui introduit le cadre théorique.

## 2 Cadre méthodologique

Les données de cette analyse qualitative sont de sources documentaires (Gawa, 2016, Association pour la Sauvegarde et le Développement du Nawdm, A.S.D.N. 2013) vérifiées par un travail de terrain. Nous nous sommes basés sur l'Alphabet Phonétique International (API) et l'alphabet du nawdm pour la transcription et la vérification des données. Nous avons aussi classé ces données en deux séries. La première série présente les consonnes /g/ et /b/ formant un son complexe /gb/ et la deuxième série concerne l'apparition de ces deux consonnes en tant que différents sons (/g/ et /b/).

### 2.1 Présentation des données de l'analyse

Les données de la présente étude sont de deux natures. La première série de données concerne la labio-vélaire /gb/ tandis que la deuxième série présente l'agglutination de l'occlusive vélaire voisée /g/ et de la bilabiale voisée /b/. Un échantillon de ces données est présenté dans le tableau ci-dessous.

Tableau 1 : Les données

Première série : la labio-vélaire		Deuxième série : vélaire+bilabiale	
Item	Glose	Item	Glose
1 gbárafi	"équitablement/égal"	fiógbí	« soulever »
2 gbáfi	" portion de terrain"	náágbí	« bœuf/cheval »
3 gbáámí	" demander"	bágbí	" chercher/vouloir"
4 gbánú	" peau"	Yáágbá	« beau-père/belle-mère »
5gbáántóm	«guérir (plaie) »	lúgbíí	" l'argent"

6gbáfintóm	«se baisser »	hógbí	« couvrir »
7gbéhdgóm	"couper"	séégbí	" »s'occuper de quelqu'un"
8gbéfrí	" morceau"	lógbí	« prendre »
9gbéIntóm	« se faner »	mégbí	« mesurer (céréales) »
10gbúrmú	"petites cordes tressées en fibres de couleur variable utilisées lors des cérémonies de décès"	máágbí	« travail »
11gbúhdgóm	"germer (graine)"	fógbá	« les femmes »
12bíngbúdá	" personne âgée"	yágbí	« dépasser »
13sáṅgbándí	" Dieu"	tígbí	" creuser"
14tóbgbáṅú	" pavillon de l'oreille"	wáágbí	« serpent »
15		dáágbí	« espérance/espérer »
16		hágbí	« pâte »
17		tégbí	« broyer »
18		tógbí	"attacher"

## 2.2 Discussion des données

En observant les différents items dans le tableau ci-dessus, on constate que la concaténation des segments /g/ et /b/ ne change pas dans les deux séries de données. La vélaire /g/ vient avant la bilabiale /b/. Cependant leur prononciation diffère d'une série à l'autre. Dans la série1, la concaténation

résulte en la labio-vélaire [gb], alors que la même représentation dans la série 2 se prononce comme s'il y avait une frontière entre les deux sons ([g]-[b]). En observant attentivement la position de contact entre les deux obstruantes, [g] et [b], on note que la labiovélaire [gb] semble consignée uniquement à la position initiale alors que l'autre combinaison en position médiane est celle qui entraîne le groupe consonantique g-b. Ceci se vérifie des items 1 à 11. Sur cette base on pourrait valablement déduire qu'il s'agit d'une distribution complémentaire où l'on assiste à une labio-vélarisation en début du mot. Ainsi, en milieu de mot, le son qui était initialement un son complexe /gb/ se scinderait en deux éléments phonétiques distincts ( $\#/gb/ \rightarrow [g]-[b]/V(C)---V$ ). Alors, comment expliquerait-on la présence de la labiovélaire en position médiane dans les items 12, 13 et 14 de la première série ? L'analyse qui suivra dans la section 4 nous montrera cette différence. Le cadre théorique dans lequel nous plaçons cette analyse fait l'objet de la section qui suit.

### 3 Cadre théorique et analyse

Nous situons cette étude dans le cadre de la théorie de la syllabe, en nous appuyant spécifiquement sur le modèle hiérarchisé en phonologie générative non linéaire proposé par J. Kaye et J. Lowenstamm (1984). Contrairement au modèle plat proposé par Clements et Keyser (1983) avec deux règles de syllabation, l'effacement de l'attaque et l'insertion de la coda, le modèle de Kaye et Lowenstamm rend l'attaque obligatoire tout en gardant la règle d'insertion de la coda. L'introduction de la rime et de l'attaque obligatoire permet de rendre compte des éléments vides sur la tire segmentale. Un noyau dominé par la rime peut être vide sur la tire segmentale mais garder ses traits prosodiques sur la tire de chronométrage. Tous ces paramètres du modèle hiérarchisé prennent en compte l'analyse des segments complexes de la syllabe tels que ceux du nawdm.

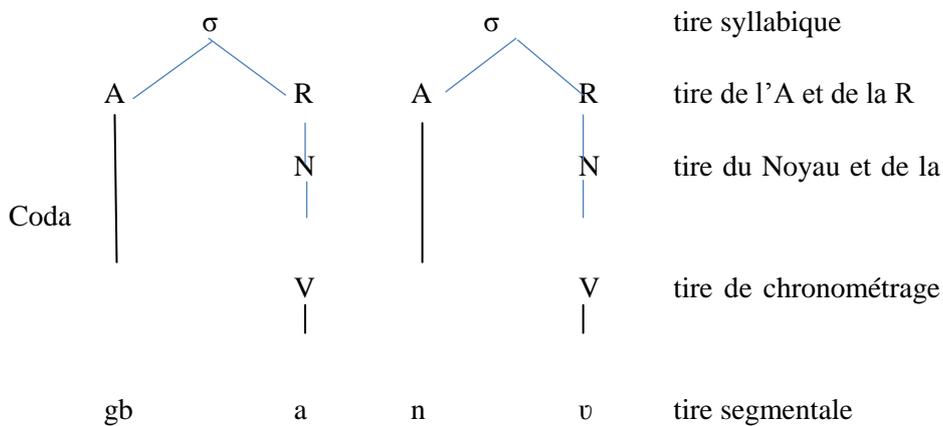
### 3.1 Analyse

Pour mieux rendre compte du phénomène de la concaténation de la vélaire /g/ et de la bilabiale /b/, nous considérons un exemple de la labio-vélaire et un exemple de l'agglutination de la vélaire et de la bilabiale.

### 3.2 Analyse de la labio-vélaire /gb/

En prenant comme exemple le mot *gbánv* "peau", nous en proposons la structure syllabique en (3)

(3)



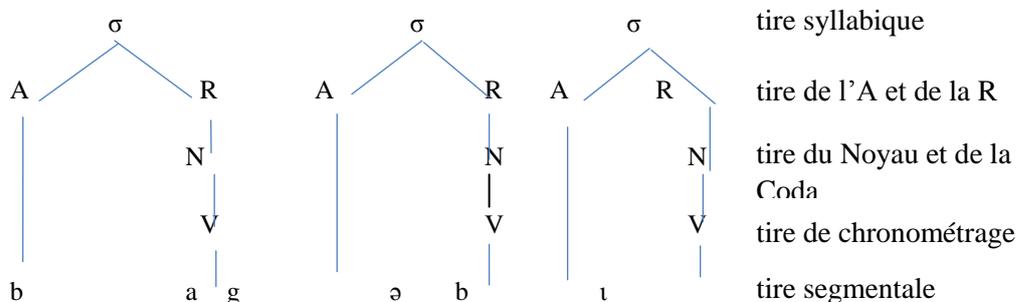
La représentation ci-dessus montre que le mot *gbánv* est constitué de deux syllabes : *gbá-nv*. Aussi, l'arbre syllabique de la première syllabe fait voir que son attaque est une attaque à son complexe. Sur le terrain, la vérification de la prononciation des items 12, 13 et 14 de cette première série a montré que dans l'agglutination Cgb, dans *tógbáñv* " pavillon de l'oreille", gb fonctionne exactement comme celui dont nous venons de présenter l'analyse syllabique. Ceci nous amène à retenir la même analyse syllabique pour toute la série1. Ainsi pour le mot *tógbáñv* " pavillon de l'oreille", formé de trois syllabes ( $C_1VC_2-C_3V-C_4V$ ),  $C_2$  ferme la première syllabe alors que  $C_3$  qui se trouve être la labiovélaire *gb* est l'attaque de la deuxième syllabe.

En 3.3 nous analysons l'agglutination de la vélaire et de la bilabiale.

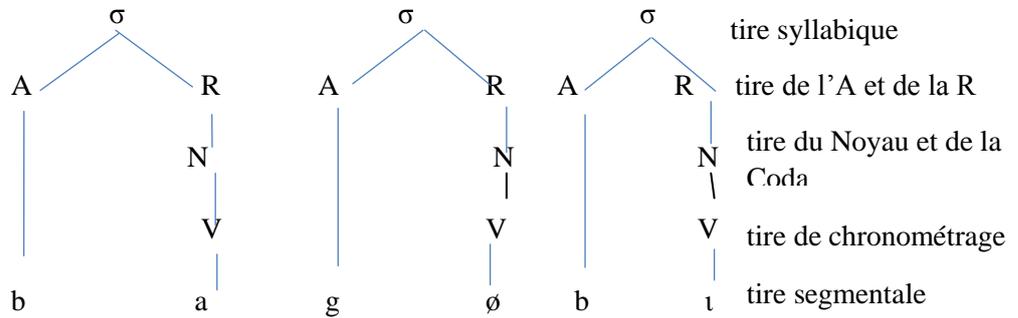
### 3.3 Analyse de l'agglutination /g/+b/

Le mot *bágbí* « chercher/vouloir » de la deuxième série, tel que transcrit montre apparemment deux syllabes CVCV à l'instar de la représentation syllabique en (3). Ce qui apparaît comme une labiovélaire constituant l'attaque de la deuxième syllabe ne reflète pas la réalité phonétique. La prononciation des locuteurs natifs fait bien percevoir la vélaire [g] comme une consonne syllabique. En rappelant l'hypothèse que nous avons émise dans notre introduction, à savoir que la combinaison /gb/ (*gbánú*) est différente de /gVb/ (*bágbí*) en structure profonde, nous présentons les processus de syllabation de cette deuxième série en (4)

#### (4a) Présentation syllabique sous-jacente



(4b) Présentation syllabique phonétique



(4a) montre la structure syllabique sous-jacente du mot *bágbí* en trois syllabes. La vélaire /g/ est l'attaque de la deuxième syllabe dont le noyau est la voyelle schwa. Ce noyau empêche la vélaire /g/ et la bilabiale /b/ d'être en contact. (4b) est la dérivation phonétique de (4a) où la voyelle schwa est réduite au point d'être phonétiquement muette ; d'où la représentation de sa position par un élément vide ( $\emptyset$ ) sur la tire segmentale.

A travers cette dérivation, nous constatons que l'agglutination apparente des obstruantes /g/ et /b/ est le résultat de l'effacement du schwa ( $\emptyset$ ) entre ces deux consonnes.

### 3.4 Autres cas d'agglutination

Considérons les données en (5).

(5)

1. *bádbí* « trou (petit) »
2. *bádgú* « trou (grand) »
3. *hàdíbgú* « papaye »
4. *dógdgóm* « ôter (du feu) »

5. *hógdgóm* « soulever »
6. *tógdgóm* « lier/attacher »
7. *tágté* « pâte de céréales »
8. *tétgóm* « retirer le bois du feu (dans le sens d'éteindre) »
9. *gbéIntóm* « se faner »

Les données ci-dessus (5) illustrent la concaténation d'autres obstruantes. Les segments concernés par notre étude sont mis en relief (italique) pour cerner l'agglutination impliquant la vélaire /g/, la bilabiale /b/ et d'autres consonnes. A travers ces données, nous constatons que les alvéolaires /t, d/ apparaissent avant ou après la vélaire /g/ (items 2, 4, 7, 8). Une autre combinaison concerne l'item 3, où la bilabiale /b/ vient avant cette même vélaire /g/. L'item 1 illustre la combinaison de *d* et *b*. Le dernier item montre la combinaison des consonnes *Int*. En définitive, il existe plusieurs possibilités de combinaisons des consonnes en nawdm. C'est l'exemple des combinaisons *db, dg, bg, gdg, gt, tg, Int* qui se retrouvent en (5). Cependant, elles ne causent pas de problème de lecture ou de prononciation. Nous mettons l'accent sur la combinaison de /g/ et /b/ pour éviter la confusion avec la labio-vélaire /gb/ dont la proposition d'écriture est faite dans la section suivante.

#### 4. Résultats et proposition

Au terme de notre étude, les résultats montrent que dans les deux cas (représentation de la labio-vélaire et de l'agglutination de la vélaire et de la bilabiale), la représentation syllabique n'est pas la même. La labio-vélaire est un son unique et garde sa position tandis que /g/ et /b/ sont deux segments distincts. Cependant, leur orthographe est la même. Ce qui cause un problème de lecture. Pour éviter la confusion entre *gb* comme son unique et *gb* comme deux sons distincts, nous proposons, que la labio-vélaire soit représentée à l'écrit sans aucun signe diacritique et que les deux sons distincts soient écrits avec un signe qui les sépare et montre qu'il s'agit de deux segments comme présentés dans le tableau ci-dessous.

Tableau 2 : proposition

Première série : la labio-vélaire		Deuxième série : vélaire + bilabiale	
Item	Glose	Item	Glose
gbárafi	«équitablement/égal»	fióg.bí	« soulever »
gbáfrí	« portion de terrain »	naág.bí	« bœuf/cheval »
gbáambí	« demander »	bág.bí	« chercher/vouloir »
gbánú	« peau »	yáág.bá	« beau-père/belle-mère »
gbáántóm	«guérir (plaie »	lúg.bíirí	«l'argent»
gbáfntóm	«se baisser »	hóg.bí	« couvrir »
gbéfidgóm	« couper »	séég.bí	« 's'occuper/prendre soin de quelqu'un »
gbéfrí	« morceau »	lóg.bí	« prendre »
gbélnóm	« se faner »	még.bí	« mesurer (céréales »
Gbúrmú	« petites cordes tressées en fibres de couleur variable utilisées lors des cérémonies de décès »	máág.bí	« travail »
gbúfidgóm	« germer (graine) »	fóg.bá	« les femmes »
Bĩngbúdá	« personne âgée »	yág.bí	« dépasser »
sáᅇgbándí	« Dieu »	tíg.bí	« creuser »
tógbáᅇú	« pavillon de	wáág.bí	« serpent »

	l'oreille »		
		dáág.bí	« espérance/espérer »
		hág.bí	« pâte »
		tég.bí	« broyer »
		tóg.bí	« attacher »

Faute de mieux nous avons choisi le point pour séparer graphiquement les sons illicites. Cette ponctuation est conforme à l'analyse que nous avons faite en privilégiant le noyau phonétiquement vide après la chute de la voyelle (schwa) sous-jacente.

### Conclusion

En définitive, le nawdm présente une forme d'écriture complexe qui rend la lecture et l'apprentissage difficiles. Ce travail qui est une contribution à l'étude linguistique et didactique de cette langue, propose une réécriture qui rendra facile l'apprentissage ou la lecture de la langue. L'agglutination apparente de ces deux segments résulte de la chute d'une voyelle. La consonne /g/ fonctionne comme l'attaque d'une syllabe à noyau vide. La représentation phonétique étant la même dans les deux cas, nous avons proposé de les distinguer à l'écriture ou à la lecture par la présence d'un signe qui montre que /g/ et /b/ sont des sons distincts contrairement à la labio-vélaire qui sera désormais représentée sans aucun signe.

### Références bibliographiques

- A.S.D.N. 2013. (Association pour la sauvegarde et le développement du nawdm). *Nawdm n faransm gwæet buugu (dictionnaire nawdm-français)*. 1<sup>ère</sup> édition.
- BENDOR-SAMUEL, J. 1989. *The Niger-Congo Languages: A Classification and Description of Africa's Largest Language Family*. University Press of America. ISBN 0819173762, 9780819173768.

- CLEMENTS, G. N. and S. J. Keyser. 1983. *CV Phonology: A Generative Theory of the Syllable*. Cambridge: MA. MIT Press.
- GAWA, D. 2016. *A Comparative Phonological and Morphological Analysis of Two Gur Languages: Moba and Nawdm*. Thèse de Doctorat Unique. Lomé : Université de Lomé.
- KAYE, J. & J. Lowenstamm. 1984. “De la syllabicité” in F. Dell, D. Hurst & J. R. Vergnaud (eds), *Forme sonore du langage*. Paris : Hermann. pp. 123-159.
- LAKS, B. 2012. “La phonotactique saussurienne : système et loi de la valeur” in Armand Colin *Langages*. 2012/1 n° 185. pp 91 – 108. ISSN 0458-726X. ISBN 9782200927455.
- NICOLE, J. 1987. *Le nawdm et ses parlers locaux : étude phonologique, synchronique et comparative d'une langue voltaïque du Togo*. Thèse de Doctorat d'Etat. Nice : Université de Nice.
- OURSO, M.A. 2010. “Flottement, noyaux vides, effet ATR et les théories CV” in *Geste et Voix, Revue Scientifique*, N° 9, Avril, Mai, Juin 2010. Université d'Abomey - Calavi, Bénin Pp 27-56. ISSN 1840 – 572X.
- SAUSSURE, de F. 1960. *Cours de linguistique générale*. 5è édition. Payot : Paris.

#### Références web

- [https://dicocitations.lemonde.fr/definition\\_littre/33264/Agglutination.php](https://dicocitations.lemonde.fr/definition_littre/33264/Agglutination.php)
- <https://www.cnrtl.fr/etymologie/agglutination>
- <https://www.google.com/search?q=concat%C3%A9nation%3A+en+linguistique&oq=concat%C3%A9nation%3A+en+linguistique&aqs=chrome..69i57j34309j0j8&sourceid=chrome&ie=UTF-8>
- [https://dicocitations.lemonde.fr/definition\\_littre/33264/Agglutination.php](https://dicocitations.lemonde.fr/definition_littre/33264/Agglutination.php)
- <https://www.google.com/search?q=phonotactique%3A+d%C3%A9finition&oq=phonotactique%3A+d%C3%A9finition&aqs=chrome..69i57j69i58.24190j0j8&sourceid=chrome&ie=UTF-8>
- <https://www.loterre.fr/skosmos/P66/fr/page/-KFSPKCGS-B>
- <https://www.worldcat.org/title/cours-de-linguistique-generale/oclc/6952043>



**PHILOSOPHIE ET SCIENCES SOCIALES**



## POUVOIR EXECUTIF ET GOUVERNANCE EN AFRIQUE

**Ebisseli Hyacinthe NOGBOU**

Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire

### **Résumé**

Depuis les indépendances des pays africains, les progrès sociaux réalisés dans la plupart des Etats sont mitigés. Le développement à l'occidental que tous les gouvernants promettent semble arrêté avec le départ des colons. Et l'on peut évoquer plusieurs causes/raisons pour tenter de comprendre cette situation qui conduit parfois à l'afro-pessimisme.

Considérant que le système républicain et démocratique est l'instance où se construisent dans les sociétés modernes la vie et le développement des peuples, nous examinons ici l'hypothèse suivante : la faute principale n'est-elle pas à rechercher du côté politique, notamment au niveau des pouvoirs exécutifs africains ?

**Mots-clés :** Pouvoirs, législatif, exécutif, judiciaire, gouvernance.

### **Abstract**

Since the independence era of African countries, social progress in most states has been mixed. The Western type of development that all rulers promise seems to have come to a stop with the departure of the settlers. And we can evoke several causes / reasons to try to understand this situation that sometimes leads to Afro pessimism.

Considering that the republican and democratic system is the place where the life and the development of the peoples are built in modern societies, we examine here the following hypothesis: is the main fault not to be looked for on the political side, in particular at the level of African executive powers?

**Keywords:** Powers, legislative, executive, judiciary, governance.

## **Introduction**

Sans préjuger de leurs intentions officielles, réelles, supposées ou occultes, de nombreux organismes internationaux interviennent plus ou moins directement dans les mécanismes de la bonne gouvernance de nombreux pays. Ces organismes sont devenus des acteurs et des partenaires incontournables dans la gestion des Etats, que ce soit en Afrique, en Europe, en Asie, en Amérique du Nord et en Amérique du Sud.... Cette collaboration inter ou supranationale s'est imposée comme une réalité avec laquelle il faut désormais compter en vue de la bonne gestion des Etats. Les recommandations de ces institutions et organismes internationaux sont souvent difficilement reçues par les populations, car elles impliquent la plupart du temps des restrictions et des restructurations qui impactent plus ou moins négativement le coût de la vie. Cependant ces organismes ont un rôle important à jouer dans la mise en œuvre planétaire des mécanismes de la bonne gouvernance et de la justice sociale.

Mais la recherche de la bonne gouvernance ne doit pas se focaliser au domaine économique, où il est surtout question de chiffres, de critères ou d'indices financiers, etc. Des réformes et des ajustements, voire des innovations sont aussi nécessaires –peut-être même en priorité, au niveau politique (institutionnel), surtout concernant les pays africains. Plus précisément, c'est dans le domaine politique que les citoyens africains d'une part, et la communauté internationale d'autre part, devront porter un regard particulier sur la manière dont les gouvernements africains fonctionnent. Plus précisément encore, il faudra porter un regard attentif à ce qui se passe au niveau des pouvoirs exécutifs africains.

Le problème serait alors de juger rétrospectivement les pouvoirs exécutifs africains, afin de mieux appréhender les perspectives d'une restructuration salutaire des Etats.

## 1. Aperçu de l'évolution des grands problèmes politiques

L'un des concepts centraux en politique, c'est le *Gouvernement*. Il est d'une importance telle qu'il trône au sommet du domaine politique. Dans l'architecture de l'Etat, deux (2) éléments fondamentaux y sont attachés : la Forme du gouvernement et l'Exécutif, tous deux chargés de la conduite des affaires publiques.

L'histoire des idées politiques montre qu'il y a eu une certaine évolution dans la détermination (définition et choix) de ces deux éléments.

Au XVIIIe siècle, après la mise entre parenthèse de l'Ancien Régime, le débat au sein de la communauté intellectuelle de l'époque a porté principalement sur la *forme de gouvernement* qui serait la mieux indiquée pour prendre en charge la vie d'hommes modernes, désormais devenus des *citoyens*, libres et égaux en droit (PIOTTE, 1999)<sup>38</sup>. Après cette période consacrée à la détermination des valeurs et institutions politiques au plan théorique, le début du XXe siècle va être plutôt marqué par des débats d'*ordre économique* d'une importance capitale. Ainsi, nous identifions les sources du débat que se trouvent dans les écrits marxistes et qui vont profondément bouleverser les rapports sociaux en Europe, particulièrement en Russie, en Allemagne et plus tardivement en France. Ces écrits dénoncent, essentiellement, des situations d'exploitation et de non-respect des droits fondamentaux sur lesquels ont été édifiées la république et la démocratie. Sur fond de demandes d'égalité et de justice au bénéfice des plus démunis et particulièrement au bénéfice des ouvriers, le marxisme va jusqu'à proposer une révolution radicale. Les dysfonctionnements du système et diverses inégalités mises en évidence dans les sociétés modernes vont alors être la préoccupation de tous. La seconde moitié du XXe siècle, plus qu'à tout autre moment de l'histoire, verra alors se développer une demande –sinon une exigence- fondamentale des communautés humaines sur les questions de

---

<sup>38</sup> Particulièrement les travaux des théoriciens du contrat social comme Voltaire, Rousseau, Locke, Hume, Bentham, Mill, Kant, etc.

*justice* (répartition des biens communs) et de *droits* (« droits moraux » ou « droits de la personne » ; les « droits-libertés » et les « droits sociaux et économiques »).

Aujourd'hui plus qu'hier, il est évident que ces préoccupations sont davantage présentes partout. Les questions d'ordre économique demeurent très fortes, et les tensions restent vivaces, surtout au moment où l'on parle de globalisation des marchés et de mondialisation. Le système libéral, malgré ses imperfections, et malgré les récriminations du communisme, s'est, semble-t-il, imposé à tous partout dans le monde. Même les plus grands représentants du socialo-communisme comme la Russie, la Chine et autres se sont résolument engagés dans le système capitaliste. Néanmoins, le débat n'est pas clos entre libéralistes, égalitaristes, socialistes, communistes, etc. Mais ce qui va sans doute aussi marquer le XXI<sup>e</sup> siècle qui débute, en plus des questions précédentes, c'est le fait que tous les citoyens s'intéressent très particulièrement, dans leurs pays, aux problèmes liés à la *légitimité*, voire la légalité du politique, car tous ceux qui ont une responsabilité politique quelconque doivent faire preuve de leur engagement en faveur de ce qui est juste. Sur la légitimité, particulièrement dans les pays africains, il n'est donc pas surprenant que la question de la crédibilité des élections soit devenue un problème récurrent, souvent à l'origine de contestations et de violences postélectorales. Dans cette perspective, il apparaît que l'attention des hommes d'aujourd'hui se porte de plus en plus vers les *institutions*, c'est-à-dire vers les rouages du système républicain et démocratique dans son ensemble.

En tout cas, la lecture de l'actualité politique à travers le monde permet de se rendre compte que les peuples, désormais très attentifs à la gestion des affaires publiques, veillent scrupuleusement sur le respect des institutions et sur la bonne moralité de leurs dirigeants. La question de la légitimité et celle de la crédibilité des institutions s'expriment ainsi au travers des concepts de transparence et de bonne gouvernance. Mais qu'en est-il en Afrique ?

## 2. Les pouvoirs exécutifs africains : des malades chroniques

L'ex-président américain Barack Obama avertissait lors d'une tournée en Afrique, que ce continent n'a pas besoin « d'hommes forts, mais d'institutions fortes » ! Que peut révéler l'analyse d'une telle remarque ?

Le constat premier qui se dégage est qu'en Afrique, le *législatif*, l'*exécutif* et le *judiciaire* sont tous les trois malades. Dans une république, ces trois corps qui doivent en principe orchestrer le bon fonctionnement de la société et de l'Etat sont eux-mêmes gangrenés par de multiples et divers problèmes. Toutefois, parmi ces trois institutions, c'est l'exécutif qui doit faire l'objet d'une attention toute particulière. Même s'il ne le dit pas expressément, la déclaration de l'ex-président américain Obama semble dirigée vers les pouvoirs exécutifs. Et si telle n'était pas sa pensée, cela ne mettrait nullement en cause cette priorité. Pourquoi ?

L'expérience montre, partout dans les pays africains, que le législatif et le judiciaire ne sont que de simples appendices de l'exécutif, c'est-à-dire des espaces secondaires dans l'effectivité de la conduite du pouvoir politique. Le législatif, instance pourtant première à partir de laquelle la volonté du peuple se manifeste à travers la loi -notamment la Constitution, n'est devenue qu'une simple caisse de résonance des volontés de l'exécutif<sup>39</sup>.

Au chapitre 5 de *Qu'est-ce que le tiers-Etat ?*, Siéyès distingue dans la formation de la société politique trois (3) éléments clés : l'association légitime, c'est-à-dire l'obligation consentie ; la volonté commune, condition *sine qua non* pour qu'il y ait nation ; enfin le « gouvernement par procuration ( Siéyès, 1985, p 159)». Il montre toutefois que le dernier élément, la « représentation », comporte un caractère pervers dans le jeu démocratique. En lui-même, le principe de la représentation est un réel problème, un sujet qui fait débat, comme le montre aussi Carl Schmitt dans le chapitre 16 de *La*

---

<sup>39</sup> Pour exemple, les chefs d'Etat qui veulent se maintenir au pouvoir malgré les recommandations de la constitution, ne rencontrent généralement aucun mal à s'en remettre au parlement –quand ils le veulent, pour violer les textes.

*Théorie de la constitution*, consacrée à cette notion (Carl Schmitt, 1993, pp. 342-353).

Pour Siéyès en effet, à défaut de tous se retrouver pour discuter des affaires publiques comme dans l'Agora chez les Anciens, les représentants dans les démocraties modernes sont des « commis », délégués par l'ensemble des associés pour exercer à leur place le pouvoir de vouloir et d'agir de la nation. L'idée de « commission » est donc un concept de la représentation, c'est-à-dire, au sens strict, la représentation-mandat ou porte-parole d'intérêts privés. En ce sens, le représentant est responsable devant son mandant. Il n'a pas de volonté propre car il est lié par la volonté de celui à la place duquel il veut et agit. Or, dans la pratique, on peut tout à fait considérer qu'il n'en est rien, car du point de vue de Siéyès, les représentants ne sont pas « de simples porteurs de vote (Siéyès, 1985, p 21) » ; ils ne sont pas liés par un mandat impératif ; ils sont essentiellement *libres* et forment eux-mêmes la volonté nationale qui, de ce point de vue, ne préexiste pas vraiment à leur action<sup>40</sup>(Siéyès, 1985).

Le problème, comme on le voit, tient à l'idée même de représentation. L'on est tenté de croire que représenter, c'est re-présenter, présenter à nouveau en un autre lieu ce qui existe déjà ailleurs et avant. Représenter serait alors confronter en un même lieu à travers la bouche des élus toutes les volontés préexistantes des associés émanant des différentes régions de la nation. Malheureusement, il apparaît plutôt que le corps des élus, en tant qu'il représente la nation, est de ce fait légitimé à *vouloir réfléchir à sa place* : les élus représentent bien l'expression de la nation parce qu'ils en sont la pure et simple création. En clair, la représentation n'est pas une délégation de pouvoir, c'est plutôt une sorte de transfert du pouvoir; ce qui suppose une relation de confiance entre mandants et mandataires, à tel point qu'il ne faut jamais concevoir l'exercice d'une fonction publique comme un droit mais bien comme un devoir. Conséquemment, c'est bien là ce qui fait problème dans les

---

<sup>40</sup> Siéyès, *Vues sur les moyens d'exécution dont les Représentants de la France pourront disposer en 1789*, *Op. cit.*, p. 21.

nouveaux Etats indépendants en Afrique où les élus agissent comme des individus à l'état de nature. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant que de nombreux scandales de corruption éclatent, qui mettent en cause des élus, soit avec le pouvoir en place. Soit avec des puissances étrangères dans l'attribution de gros marchés à exploiter.

De son côté, le système judiciaire est complètement abasourdi. Les magistrats semblent la plupart du temps et pour la plupart d'entre eux incapables de s'affirmer en luttant pour l'obtention de leur autonomie. A l'instar du parlement, le système judiciaire est inféodé au pouvoir exécutif et ne paraît plus digne de confiance. D'ailleurs, pour beaucoup, ce sont les magistrats qui détiennent la clé du développement des jeunes démocraties africaines, car s'ils le veulent, tout irait mieux. Cette approche n'est pas absolument vraie, cependant, il serait bon d'admettre que les populations ne s'y trompent pas, qui estiment souvent avec raison que les procédures judiciaires dans le règlement des conflits de droit commun ne sont pas à l'abri des influences du pouvoir politique, particulièrement de celui de l'exécutif.

En tout cas, si l'on veut analyser les influences réciproques du législatif, de l'exécutif et du judiciaire entre elles, alors il ne faudra pas confondre les causes et les effets. Les problèmes semblent trouver leur source et leur trace dans l'exécutif tout d'abord, avant d'investir les champs du parlement et de la magistrature. C'est donc de l'exécutif qu'il faut parler ; c'est cette instance qu'il faut soigner en tout premier lieu. Parmi les soins en question –ils sont nombreux, nous nous intéressons principalement ici à l'analyse des différents types d'exécutif habituellement utilisés, ce que dans le langage ordinaire on appelle « le gouvernement ». Relativement à ce que l'on peut observer à travers tout le continent africain, quatre (4) types d'exécutifs sont souvent formés pour conduire les affaires de l'Etat.

- Le gouvernement de parti. On peut le définir comme étant composé de membres appartenant au parti qui a gagné les élections (en général la présidentielle). Dans ce cas, un choix est fait à partir des « militants

actifs » du parti victorieux, de manière exclusive ou, éventuellement, en y intégrant des cadres d'horizon divers. En principe, de tels gouvernements, conformes au jeu démocratique, répondent aux aspirations de tous, que l'on soit politiquement engagé ou que l'on soit simple citoyen.

- Le gouvernement d'alliance. Il est composé de membres provenant de la pluralité des partis politiques qui, préalablement, ont donné leur accord pour mener campagne ensemble, pour ensuite se partager la gestion du pouvoir. Ce type d'exécutif est de plus en plus courant, car les forces politiques dans chaque pays s'équilibrent, et aucun parti n'est plus assuré, tout seul, de gagner les élections.
- Le gouvernement d'union nationale. Il a pour caractéristique d'être formé circonstanciellement sur le rassemblement de toutes les forces vives de la nation (partis politiques, société civile, armée, etc.). En théorie, l'on tente de se placer au-dessus des chapelles politiques, car ces gouvernements sont généralement proposés suite à une crise institutionnelle ou armée. Toutefois, ce type d'exécutif laisse vite apparaître de profondes dissensions, de sorte que leur durée de vie est très limitée.
- Le gouvernement de mission. Sa particularité réside dans la compétence quant aux choix de ses membres. A la différence des trois autres, le président de la république, sans avoir à répondre à une quelconque obligation politique, forme un exécutif pour atteindre des objectifs précis. Mais ce type d'exécutif est assez rarement utilisé.

A l'analyse, les gouvernements formés sur la base de l'alliance et de l'unité nationale, parce que consécutifs à une certaine contrainte politique ou à une situation de crise sociale, ne représentent pas un gage de succès. En général, ces types de gouvernement sont conflictuels et éphémères. L'idéal, ce sont les gouvernements dont les membres sont choisis par le président dont le parti a obtenu la majorité du suffrage des électeurs ; de même que ceux que le président décide de constituer pour parvenir à des objectifs précis.

Néanmoins, en regardant de plus près les gouvernements de parti et de mission, point n'est besoin d'entrer dans les détails pour s'apercevoir que l'action gouvernementale ne donne presque jamais de bons résultats. Les mêmes problèmes demeurent au moment où le pouvoir doit changer de main. En effet, les intérêts privés et l'enrichissement illicite semblent l'emporter sur l'intérêt général, et la réalisation des biens communs est peu satisfaisante. En Afrique de l'Ouest actuellement, fonctionne le Centre d'Excellence Régional contre la Faim et la Malnutrition (CERFM). Cet organisme, dont la mission est de répondre à des besoins fondamentaux, semble a priori quelque chose de bien. Mais son existence même, plus de cinquante (50) ans après l'indépendance des Etats, paraît surprenante, voire scandaleuse. Cependant cet éternel recommencement ne s'explique-t-il pas par le fait que la gestion des biens communs est chaque fois occultée ? L'idée de se passer d'un exécutif n'est pas envisageable, et le gouvernement est un mal nécessaire<sup>41</sup>. Il s'impose donc simplement de parvenir à trouver une formule satisfaisante de gouvernement dans les pays africains. Dans ce domaine, il serait bien intéressant de voir les Africains intégrer leurs propres valeurs traditionnelles dans le fonctionnement de leurs sociétés, car certaines valeurs ou pratiques du passé étaient très efficaces, notamment en matière de solidarité et de préservation de l'harmonie sociale. Au-delà de cette proposition de retour aux sources et pour ce faire, que faut-il corriger urgemment ?

Il y a manifestement trop de verticalité dans le mode de fonctionnement de l'exécutif dans les affaires courantes des Etats africains. Il s'agit notamment de la non observation des procédures légales ; les instructions fermes, voire impératives adressées au législatif et au judiciaire sur certaines questions cruciales ; l'interventionnisme dans les procédures d'attribution des marchés publics ; le passage en force pour décider et/ou imposer un point de vue lors

---

<sup>41</sup> Le XIX e siècle a vu se développer les idées de l'anarchisme. Même si les arguments qui le fondent ne manquent pas de pertinence et d'intérêt, l'anarchisme, en tant que doctrine politique qui prône la destruction de l'Etat par la violence et le terrorisme, défendue par Proudhon, Bakounine, Kropotkine, etc., paraît utopique dans sa réalisation.

de certaines consultations référendaires sur des questions sensibles ; l'absence de contre-pouvoir réel (les institutions structurelles légales sont belles et bien présentes, mais mises sous contrôle) ; le culte de la personnalité, etc. A ce niveau jetons un regard attentif vers ce que Francis Wodié<sup>42</sup> nous enseigne. Evoquant les relations entre « le juridique et le politique », l'ex-président du Conseil constitutionnel de la Côte d'Ivoire, de 2011 à 2015, dans son ouvrage, *Le conseil constitutionnel : Regard(s) croisé(s)*, paru aux éditions CERAP en 2018, a tenu à souligner le fait que sa démission du Conseil constitutionnel, présentée au et acceptée par le chef de l'Etat le 02 février 2015, résulte de son refus de tolérer l'immixtion du chef de l'Etat, c'est-à-dire de l'exécutif, dans les délibérations du Conseil constitutionnel. Dans l'ouvrage, il nous éclaire sur cette relation d'immixtion, de mise sous tutelle et donc de caporalisation du juridique pourtant séparé du politique<sup>43</sup> par ces écrits : « (...) A l'occasion de la réunion hebdomadaire du mardi 13 janvier 2015, je fus convoqué et reçu par le Président de la République, le jeudi 8 janvier 2015, pour m'intimer l'ordre à brûle-pourpoint, de signer la décision. Quoi ? Monsieur le Président, me suis-je exclamé. J'étais abasourdi lorsque je m'entendis à nouveau ordonner de signer (...) J'ai donc pris la décision en mon âme et conscience de remettre ma lettre de démission (Wodié Francis, 2018) ».

En un mot, du point de vue du fonctionnement des institutions d'une république démocratique, les pouvoirs exécutifs africains exercent dans un angle mort ; ils échappent à tout contrôle et règnent au lieu de gouverner. Il ne serait donc pas exagéré, tant le fossé qui sépare les pouvoirs exécutifs africains de leurs peuples est large et profond, de taxer certains de ces pouvoirs de « monarchie républicaine ». En conséquence de tout cela, ce n'est pas par hasard si de nombreux chefs d'Etat africains ont réussi à conserver le pouvoir dans leur pays des décennies durant.

---

<sup>42</sup> Francis Wodié, est professeur Emérite de droit, Président du Conseil Constitutionnel de Côte d'Ivoire du 25 juillet 2011 au 03 février 2015 où, il démissionne.

<sup>43</sup> Dans les démocraties et régimes modernes, il existe trois principaux pouvoirs qui ne se posent pas en concurrence mais en complémentarité et se supportant mutuellement. Cet idéal donne aux pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire une autonomie qui interdit chacun d'entre eux d'interférer dans la gestion de l'autre.

## Conclusion

L'interprétation critique du mode de fonctionnement des pouvoirs en Afrique doit interpeller tous les citoyens africains. Les hommes politiques, la société civile, les travailleurs de tous les secteurs, les intellectuels, les leaders d'opinion, etc. doivent impérativement se pencher sur cette question.

En tout état de cause, les femmes et les hommes d'aujourd'hui ne peuvent plus supporter les régimes autocratiques qui, au lieu de *communiquer*, optent pour l'instauration de la pensée unique (persécution systématique des leaders de l'opposition), le désir de soumission de leur peuple, l'usage disproportionné de la force publique et de la terreur pour répondre aux manifestations politiques, civiles, etc.<sup>44</sup>. Il n'y a pourtant aucun mal, sauf à vouloir convertir un mandat électif temporaire en un mandat à vie, à *respecter* simplement l'Esprit et la Lettre du républicanisme, c'est-à-dire à accepter que la démocratie occidentale sous le modèle duquel l'on fonctionne, se déroule conformément à ses dispositions. Ces dispositions, somme toute sociétales, ne sont-elles pas fondées, avant tout, sur le principe de la communication entre toutes les composantes de la société (citoyens, étrangers, exilés, réfugiés, visiteurs, etc.)? Cette communication, en œuvre déjà dans les sociétés africaines précoloniales sous la forme de « l'arbre à palabres », doit inspirer l'Etat et les hommes politiques africains dans l'établissement d'un processus de développement communicationnel, pour que tous les individus puissent se sentir positivement inclus dans la société.

Les peuples africains sont appelés ici et maintenant à sortir de la citoyenneté passive, afin de se mobiliser dans la réflexion constructive et les réformes institutionnelles indispensables au devenir de l'Afrique !

---

<sup>44</sup> Le cas de l'activiste égyptien Ahmed Douma est assez édifiant. Cette icône du combat pour plus de démocratie et de liberté dans son pays a été condamnée à plusieurs reprises, dont la prison à vie en décembre 2011 (avec 229 coaccusés). Mais son engagement et celui du peuple égyptien aura entraîné la chute du président Moubarak.

### **Bibliographie sélective**

- ARENDDT, Hannah, (1995), *Qu'est-ce que la politique ?*, Paris, Seuil.
- BESSIS, Sophie, (1994), *Crises et mutations en Afrique noire*, Paris, La Documentation Française.
- BRETTSCHEIDER, Corey, (2009), *Les droits des peuples : valeurs de la démocratie*, Paris PUF, Hermann Editeurs.
- CAPDEVIELLE, Jacques, (2005), *Démocratie : la panne*, Paris, Textuel.
- DUHAMEL, Olivier, (1993), *Les démocraties : régimes, histoires, exigences*, Paris, éd. Du Seuil.
- FICHTE, Gottlieb, (2006), *La doctrine de l'Etat*, (1813), trad. F. Albrecht, Paris, J. Vrin.
- MARX, Karl, (1993), *le capital*, Paris, PUF.
- PIOTTE, Jean-Marc, (1999), *Les grands penseurs du monde occidental. L'éthique et la politique de Platon à nos jours*, Montréal, Fides.
- SIEYES, Emmanuel-Joseph, (1985), *Ecrits politiques*, Editions des archives contemporaines, Broché, Paris.
- SCHMITT, Karl, (2013), *Théorie de la constitution*, Broché, Paris.
- WODIE, Francis, (2018), *Le conseil constitutionnel : Regard(s) croisé(s)*, Editions CERAP. ■■■■

**LA PROSTITUTION ET SES EMPLOIS INDIRECTS : UN MOYEN  
D'AMÉLIORATION DES CONDITIONS DE VIE DANS LA VILLE DE BOUAKE ?**

**Yao Jean-Aimé ASSUE**

Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire

**Résumé**

Cette étude analyse les emplois générés par l'activité de prostitution dans la ville de Bouaké tout en mettant un accent sur la capacité de ces activités à améliorer les conditions de vie de ses acteurs et les facteurs explicatifs de la pérennité de cette activité. L'étude s'appuie sur des données secondaires relevant de la documentation à partir d'articles scientifiques, des reportages de la presse ivoirienne et internationale. Au niveau des sources primaires, nous avons enquêté auprès des concernées en leur administrant un questionnaire et conduit des entretiens avec certains professionnels du sexe. Les données utilisées sont à la fois qualitatives et quantitatives. Les données quantitatives ont concerné les chiffres relatifs au SMIG, au seuil de pauvreté et toutes les incidences financières induites par cette activité. Au niveau des données qualitatives, elles ont porté sur la question d'éthique et la perception de cette activité par les différents acteurs. Cette étude analyse donc le profil socioéconomique des acteurs de l'activité du sexe à Bouaké, ensuite la territorialisation de leurs activités. Enfin, elle aborde les revenus tirés de cette activité qui se déroule au vu et au su de tous. L'étude permet de retenir que tous les acteurs de la filière du sexe à Bouaké sont à l'abri de la pauvreté dont le seuil est fixé à 737 francs CFA par jour. Les prostituées professionnelles, les proxénètes et les propriétaires sont largement (300 000 francs CFA) au-dessus du SMIG ivoirien qui est évalué à 60 000 francs CFA par mois. Cependant, la majorité (83%) des filles et les autres acteurs qui jouissent indirectement de la prostitution sont encore en dessous du SMIG. Quant aux facteurs explicatifs de la pérennité de cette activité, la pauvreté et le chômage restent le facteur explicatif le plus important (88%). Ensuite 09% de femmes se prostituent pour des crises familiales ; c'est-à-dire des mésententes entre les

membres de la famille. Enfin, certaines filles (2%) justifient l'origine de leurs comportements par des sorts qui leur ont été lancés contre 01% qui n'arrivent pas à justifier les raisons de leur présence dans ce corps de métier.

**Mots-clés :** Prostitution, emploi, conditions de vie, pauvreté, Bouaké

### **Abstract**

This study analyzes the jobs generated by the prostitution activity in the city of Bouaké while emphasizing the ability of these activities to improve the living conditions of its actors without forgetting to approach the ethics of the activity. The study relies on secondary data through the documentation of scientific articles, reports from the Ivorian and international press. At the level of primary sources, we surveyed those concerned by administering a questionnaire and conducting interviews with certain sex workers. The data used are both qualitative and quantitative. The quantitative data concerned the figures relating to the SMIG, the poverty line and all the financial consequences induced by this activity. In terms of qualitative data, our data focused on the issue of ethics and the perception of this activity by the different actors. This study therefore analyzes the socioeconomic profile of the actors of the sex activity in Bouaké, then the territorialization of their activities. Finally she discusses the income from this activity that takes place in full view of everyone. The study makes it possible to remember that all the actors of the sex sector in Bouaké are sheltered from poverty whose threshold is set at 737 CFA francs per day. Professional prostitutes, pimps and owners are largely (300,000 CFA francs) above the Ivorian SMIG which is valued at 60,000 CFA francs per month. However, the majority of girls and other actors who indirectly benefit from prostitution do not always reach the SMIG. As for the factors that explain the sustainability of this activity, poverty and unemployment remain the most important explanatory factor (88%). Then 09% of women prostitute themselves for family crises; that is to say, disagreements between the members of the family. Finally some girls (2%)

justify the origin of their behavior by spells that were launched against 01% who can not justify the reasons for their presence in this trade.

**Keywords:** Prostitution, employment, living conditions, poverty, Bouaké

### **Introduction**

La question de la prostitution ou tous les actes procurant de l'argent en contrepartie de rapports sexuels ne datent pas de 2019. Ces activités jugées illicites, illégales ou contre les mœurs résistent dans les pays dits pauvres ou développés sous divers aspects. Qualifiée de « plus vieux métier », cette activité brave les différentes crises d'emploi et résiste dans le temps et l'espace sous différentes formes ou appellations. Les sociologues, les législateurs et des associations de la société civile ont abordé, qualifié ou même requalifié cette activité qui n'est l'apanage d'aucune société comme l'on pourrait le remarquer dans le temps et l'espace. En Côte d'Ivoire, perçue comme étant une activité en opposition avec les mœurs, la prostitution ou même l'industrie du sexe est en pleine mutation. Cette activité se fait la nuit ou même le jour à domicile ou dans des hôtels. Elle se pratique en plein air, chez soi, ou dans des espaces dédiés à cette activité. Elle se fait au su et au vu des gouvernants, des populations et même des religieux de tout bord. La prostitution ou le commerce du sexe est décrit comme une activité avant tout urbaine. Les auteurs s'accordent pour dire que plus une ville est grande, plus elle peut offrir une diversité de commerces et de services sexuels (Cameron, 2004, p. 1645). Face à cette activité, des descentes musclées de police pour interpellier certains acteurs se font de temps à autres. Malgré ces actions des pouvoirs publics et de la marginalisation sociale des acteurs de cette industrie, le phénomène ne régresse pas. Des plus jeunes embrassent cette activité au point où l'on pourrait parler d'une ruée vers le sexe ou la prostitution. Il se pose ainsi, le problème du développement de la prostitution dans la ville de Bouaké. Comment comprendre le développement, l'épanouissement ou l'essor de la prostitution dans la ville de Bouaké ? Quel est le profil social des acteurs de cette industrie ? Quels sont les revenus des différents acteurs de cette

filiale ? Et quels sont les facteurs explicatifs de la pérennité de la prostitution à Bouaké ? Tels seront les différents axes de cette étude relative à la prostitution.

La Géographie sociale et économique ou morale avec d'autres sciences se permettent à travers cet article d'aborder la question de la prostitution qui demeure un problème social d'actualité en Côte d'Ivoire et plus particulièrement dans la ville de Bouaké.

### **1- Méthode et matériel**

Appelée le plus vieux métier, la prostitution est une activité qui se pratique dans la nuit dans les rues de la ville de Bouaké. Notre étude s'est appesantie que sur les femmes, vue que ce sont elles qui se mettent sur les trottoirs ; les garçons restent très discrets. La journée, lesdites prostituées s'adonnent à d'autres activités et mènent une vie normale comme toutes les autres femmes sauf si des opportunités sexuelles se présentent. Cette activité de prostitution a ses territoires et chaque groupe de prostituées à son territoire même si l'activité impose des migrations dans la nuit aux fins de maximiser les revenus. Officiellement l'activité est condamnée par la morale et les mœurs. Ainsi, ce commerce se pratique le plus la nuit quelque peu à l'abri de certains regards critiques ou des personnes qu'elles ne devraient pas rencontrer lors de l'exercice de leur activité. Malgré la marginalisation, l'activité des prostituées perdure dans le temps et l'espace. D'ailleurs, elle se professionnalise et les territoires sont bien connus et reconnus par les autorités publiques, hommes religieux et même par les services de police. Quelques descentes occasionnelles des agents de la police dans ces espaces n'empêchent pas l'activité de reprendre juste quelques secondes ou minutes après le départ de ceux-ci. Les enjeux et le jeu des acteurs nous conduit à analyser la capacité de cette activité à améliorer les conditions de vie des différents acteurs impliqués dans cet emploi ou commerce. Cette activité peut-elle être retenue parmi les activités génératrices de revenus ou comme une stratégie de lutte contre le chômage ou la pauvreté dans la ville de Bouaké ? Les études sur la

prostitution sont peu abordées par les Géographes. Ce sont les Sociologues et journalistes qui abordent le plus cette question. Les écrits de Géographes dans ce domaine sont rares. Les documents consultés sont essentiellement ceux des Sociologues et d'autres sciences. Les problèmes sociaux n'intéressent le Géographe qu'en lui accordant une dimension spatiale. Pour mener à bien cette étude, nous avons eu recours aux sources primaires et secondaires. Cette étude s'appuie essentiellement sur des sources primaires et secondaires. Elle se réfère, dans ses analyses à des données qualitatives et quantitatives pour les questions relatives au niveau de vie. Il s'agit du seuil de pauvreté fixé par le Gouvernement ivoirien et le PNUD ; sans oublier le SMIG. L'étude de terrain a été menée de novembre 2017 à juillet 2019 avec des passages répétés pour gagner la confiance des filles, se familiariser avec elles et surtout obtenir des données fiables. Notre échantillon a été prélevé sur tous les sites de l'exercice de l'activité. Des clients et femmes en exercice ont été interrogés. Si les prostituées ont été suivies pendant plusieurs mois, il n'a pas été de même avec les clients que nous avons rencontrés par hasard. Par ailleurs, certaines ONG travaillant sur la question, nous ont permis de recueillir certaines données sur les jeunes filles et sur cette activité. Des entretiens ont été menés avec les différents acteurs de la filière, notamment les gérants de chambre de passe, les conducteurs de taxis-motos, les gérants de boîte de nuit et les proxénètes. Le tableau 1 permet de voir tous les acteurs importants de l'activité de sexe à Bouaké.

Tableau 1 : Les acteurs de l'industrie du sexe à Bouaké

Les différents territoires pour l'exercice de l'activité	Fromager BCEAO	Fromager rue 18	Air libre Face à l'école heures claires	Hôtel la radio	Espace Blondy	Dar-es-Salam	BACI Commerce	SGBCI Sous manguier	Total
Clients	3	4	4	3	4	5	4	3	30
Ivoiriennes	21	30	18	31	18	38	14	15	185

Autres nationalités	2	2	0	3	2	4	0	1	14
Professionnelle sans territoire									6
Motos-taxix	2	5	3	2	3	4	3	2	24
Petits commerces	2	5	1	-	-	8	2	1	19
Total	30	46	26	39	27	59	23	22	278
	<b>278 acteurs</b>								

Source : Nos enquêtes, 2017-2019

Ce tableau 1 permet de voir notre échantillon. Cet échantillon s'est constitué de manière accidentelle lors de nos visites sur le terrain. Lors de nos différentes visites, nous avons rencontré des jeunes filles en exercice. Si nous rencontrons la même fille deux fois, nous ne l'interrogeons pas une deuxième fois. C'est donc un tirage simple sans remise. Au total, c'est 278 personnes qui ont été interrogées à partir de nos visites de terrain. Ces visites ont permis de confirmer ou infirmer certaines informations recueillies et aussi faire la connaissance de nouvelles arrivées.

## 2- Résultats

### 2.1 Les acteurs de la filière prostitution

Les acteurs sont nombreux et varient d'un territoire à un autre. Certains de ces acteurs sont constants. Il s'agit des prostituées, de leurs clients et des taxis-motos chargés du transport de ces dames lors de l'exercice de leur activité. S'ils jouent le rôle de transporteurs, ils constituent le service de sécurité de chaque territoire et des prostituées. Chaque prostituée a le numéro d'un ou deux qui pourraient aller la transporter d'un site ou territoire à un autre. Sur chaque territoire, il existe un chef ou vieille-mère qui est en quelque sorte la Reine-mère. Derrière ces vieilles-mères ou prostituées sont cachés les proxénètes. Ce sont des personnes influentes ou nanties qui peuvent décanter une situation conflictuelle entre un client et une prostituée. Et cela, même dans les commissariats ou dans toute autre administration de la ville de Bouaké.

### **2.1.1 Les clients des prostituées**

Les clients sont ces personnes qui payent les services des prostituées soit pour une heure ou plus. Ces prestations peuvent durer une heure, une nuit ou quelques jours selon la volonté du client. Ces clients sont des Ivoiriens ou des non-nationaux, l'essentiel c'est d'avoir les ressources financières pour payer la prestation. Ces clients sont soit des habitants de Bouaké ou des personnes de passage à Bouaké qui ont besoin d'une compagnie féminine. Le profil social n'est pas précis. Tous les secteurs d'activités économiques sont concernés avec une diversité de rang social. Si nous nous en tenons aux propos des prostituées, des cadres et hauts cadres, des handicapés et des leaders religieux font partie de leur clientèle. D'ailleurs, le scandale<sup>45</sup> du pasteur pris en otage par une prostituée et relayé par la presse en est une illustration.

### **2.1.2 Les conducteurs de taxis-motos**

Les conducteurs de taxis-motos. Ce sont des acteurs qui semblent être incontournables dans l'exercice de l'emploi de prostitution. Ils sont omniprésents sur tous les sites. Ils ont pour charge le transport des femmes et leurs clients vers un hôtel ou un domicile éloigné de leur territoire quand le client n'a pas de véhicule ou moto. Ils sont aussi chargés de la sécurité de ces dames dans l'exercice de leur métier. En cas d'agression de voleurs ou de mauvais payeurs, ces chauffeurs vont à la rescousse de ces dames. Quelle que soit l'heure à laquelle ils sont sollicités, ils vont chercher leurs clientes pour les ramener à la maison ou aller à un rendez-vous. Ainsi chaque femme a un ou des chauffeurs particuliers sur qui elle peut compter à n'importe quelle heure.

---

<sup>45</sup> <http://www.ivoirtv.net/videos/videos-gags/4306-scandale-pasteur-pris-en-flagrant.html> consulté le 01/09/19 à 20h26

### **2.1.3 Les petits commerçants**

Les petits commerçants. Ce sont des personnes qui exercent de petits commerces sur les sites de prostitution. Ils vendent de la cigarette, des bonbons, du thé ou du café noir ou des préservatifs. Certains vendent des sachets de liqueur. Dans l'attente de potentiels clients, elles passent leur temps à en consommer pour les heures d'attente.

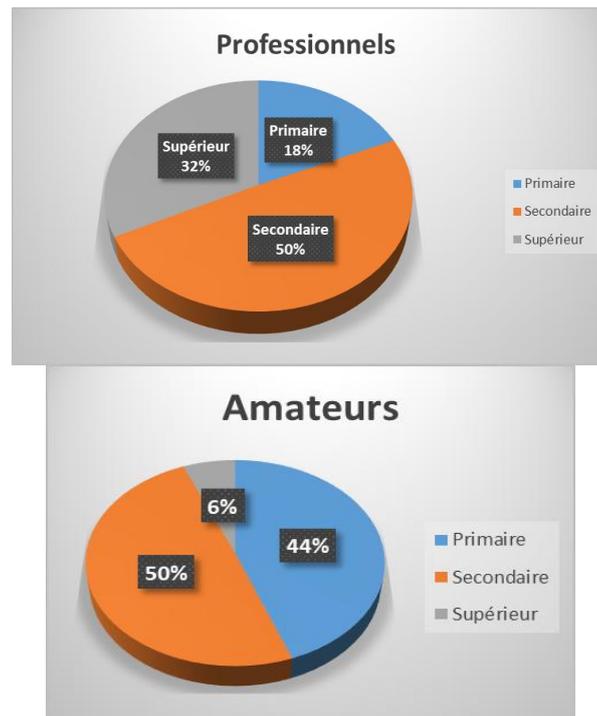
### **2.1.4 Les femmes prostituées**

Elles sont des femmes dont l'âge varie entre 17 et 42 ans. Elles sont d'origine ivoiriennes et Ouest-Africaines. Leur niveau d'étude varie du cycle primaire au cycle de l'enseignement supérieur. Des femmes mariées, fiancées, divorcées font partie de ces femmes qui s'adonnent à cette activité. Elles sont de toutes les religions et exercent sans complexe. Les nouvelles arrivées restent sans expérience et sont encadrées par la vieille-mère du groupe ou leurs marraines respectives. Certaines sont des prostituées occasionnelles ou par accidents. Ce sont des femmes qui pour diverses raisons s'adonnent à cette pratique une fois pour résoudre un problème financier ponctuel et arrêtent l'activité. C'est le cas de la mère d'un nourrisson qui est venue juste une nuit pour obtenir de quoi à subvenir aux besoins de bébé. C'était sa première et dernière fois a-t-elle souligné.

## **2.2 Le niveau d'étude des prostituées de la ville de Bouaké**

Le niveau d'étude des prostituées varie d'un site ou territoire à un autre. Le niveau d'étude dépend également de la nationalité de ces filles et du besoin de chaque fille. Le graphique 1 montre le niveau d'étude des Ivoiriennes qui pratiquent la prostitution à Bouaké. Ce graphique permet d'apprécier le niveau d'étude des amateurs et des professionnelles. En observant ces deux graphiques, l'on retient que les prostituées ont majoritairement le niveau du secondaire. Ceci s'explique par le fait qu'au secondaire, l'on a un minimum de "bagage intellectuel" pour se défendre dans la vie.

**Graphique 1:** Niveau d'études des prostituées Ivoiriennes

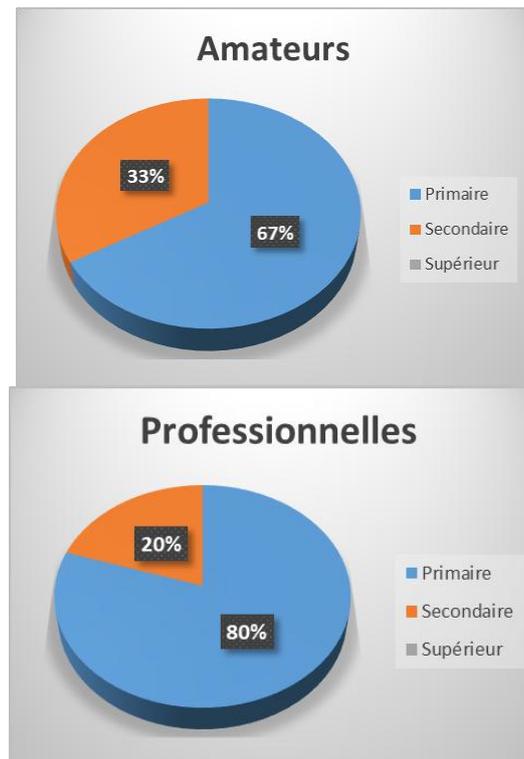


Source : nos enquêtes, 2017-2019

Par contre, les prostituées ayant le niveau de l'enseignement primaire restent les plus nombreuses chez les amateurs. Au niveau professionnel, les filles ayant le niveau de l'enseignement supérieur prédominent avec un taux de 32%. Ceci s'explique par le fait que leurs clients ont un certain niveau d'étude et proviennent d'une certaine classe sociale. Et ces filles par moments sont invitées à effectuer des séjours en compagnie de leurs clients lors de rencontres. Elles doivent être propres et par moments instruites c'est-à-dire ayant un niveau intellectuel permettant d'échanger sans complexe. Le client et ses amis peuvent échanger avec sur divers sujets de l'actualité. Les filles ayant un niveau de l'enseignement primaire représentent 18% contre 44% chez les prostituées amateurs. Chez les amateurs, cette forte représentation s'explique par le fait qu'elles pensent qu'elles ne peuvent pas obtenir un emploi avec leur niveau d'étude primaire. Pour ces filles presque sans diplôme l'espoir d'avoir un emploi stable et bien rémunéré reste mince. La seule alternative reste donc

la prostitution dont aucun niveau ou diplôme n'est requis réellement. Ici, il faut être propre, belle, courtoise et surtout donner de la satisfaction au client. Les filles des autres nationalités ont des niveaux d'étude différents. La plupart des femmes ont le niveau de l'Enseignement primaire (67% pour les amateurs et 80% pour les professionnelles). Les autres restent concentrées au niveau de l'enseignement secondaire. Aucune femme des autres nationalités n'a le niveau de l'Enseignement supérieur. Le graphique 2 illustre bien nos propos.

**Graphique 2** : Les autres nationalités non-Ivoiriennes



Source : nos enquêtes, 2017-2019

En observant ce graphique 2, l'on remarque qu'il n'existe aucune fille qui a le niveau de l'Enseignement supérieur qui pratique la prostitution. Cela s'explique par le fait que ces dernières sont préoccupées à trouver des emplois dans leurs pays d'origine plutôt que de venir en aventure dans un autre pays. Ces filles ont donc un niveau d'étude primaire et secondaire.

Quant aux proxénètes, ils proviennent également de tous les secteurs d'activités. Certains sont des chômeurs qui gagnent leur vie par cette activité, d'autres emploient des filles qui leur trouvent des revenus complémentaires. D'autres sont des fonctionnaires qui complètent leurs revenus par le canal de ces filles. La plupart des législations distinguent deux formes de proxénétisme.

- le proxénétisme direct, défini comme le fait « d'aider, d'assister ou de protéger la prostitution d'autrui ; de tirer profit de la prostitution d'autrui, d'en partager les produits ou de recevoir des subsides d'une personne se livrant habituellement à la prostitution ; d'embaucher, d'entraîner ou de détourner une personne en vue de la prostitution ou d'exercer sur elle une pression pour qu'elle se prostitue ou continue à le faire. ».
- le proxénétisme indirect qui consiste à fournir en connaissance de cause des locaux publics ou privés à des personnes se livrant à la prostitution. Le proxénétisme immobilier est une part importante du proxénétisme. Il a de multiples visages : cabarets, restaurants, boîtes de nuit, clubs privés, bars à hôtesse... Même le simple fait de prêter une camionnette à une personne prostituée relève du délit de proxénétisme<sup>46</sup>.

#### **2.2.4 Les types de prostitution dans la ville de Bouaké**

À Bouaké, il y'a deux types de prostitution. La prostitution des professionnelles et celle des amateurs. Cependant, les professionnelles peuvent être scindées en deux groupes. Les professionnelles intermédiaires et les professionnelles ou super-professionnelles. Au niveau de la prostitution, le prix, le lieu et la qualité des services permet de faire la différence entre ces types de prostitution.

##### **2.2.4.1 La prostitution professionnelle ou de luxe**

Les femmes qui s'adonnent à cette activité sont généralement plus organisées. Elles ont des profils au niveau des réseaux sociaux ou ont des photos dans certains hôtels de luxe de la ville. Elles ont des connexions dans

---

<sup>46</sup> <http://www.fondationscelles.org/fr/la-prostitution/le-proxenetisme-en-bref>, consultée le 26/06/2017

les grands restaurants et boîtes de nuit de la ville. Elles sont disponibles. Leurs prix restent plus élevés que les autres filles. Elles fixent de gros montants contrairement aux autres filles. Nous reviendrons sur leurs prix dans la partie consacrée aux revenus de la prostitution. Le profil social de ces professionnelles est hétérogène. Il s'agit de femmes qui ont duré dans ce métier ou des femmes dites matures qui pour diverses raisons préfèrent ne plus être mariées. Certaines de ces prostituées ont un carnet d'adresses fourni et ne viennent jamais sur le trottoir. C'est le haut niveau de la prostitution. D'autres préfèrent des garçons virils qui peuvent véritablement les satisfaire sur le plan sexuel sans engagement soit parce qu'elles sont mariées ou parce qu'elles ne veulent plus vivre ou subir les humeurs d'un mari. Dans ce cas, elles paient le service de ces jeunes hommes dits virils pour être satisfaites. Dans ce cas, la prostitution relève certes de la femme mais aussi de l'homme qui vend son corps pour des gains financiers. Il y'a également de jeunes étudiantes très discrètes qui pour des raisons financières s'adonnent discrètement à la prostitution. Le groupe de prostituées professionnelles peut être scindé en deux. Un autre groupe dit semi-professionnel ou professionnel intermédiaire peut s'ajouter. Elles n'ont pas la carrure des grandes professionnelles précitées. Elles restent sur les sites au commerce. Elles font le trottoir mais pas dans des espaces exposés ou précaires. Dans les moments où il n'y a pas de clients, elles peuvent faire un séjour sur les sites populeux. Elles sont quelque peu flexibles sur les prix de leurs prestations pour gagner leurs revenus quotidiens.

### **2.2.5 La prostitution informelle ou la prostitution des amateurs**

Dans ce type de prostitution, les « filles » ne sont pas compliquées. Elles débutent avec de bas prix et l'on peut discuter par moments ces prix selon l'affluence de clients ou pas. Elles restent sur les trottoirs et pratiquent l'activité sur le trottoir à proximité des hôtels. Barry (1996, p. 300) peint cela comme étant la forme la plus basse. C'est le type qu'on pourrait qualifier de prostitution de rue selon (Séchet, 2009, p.59). Les prix de séjour dans les chambres sont déjà négociés à l'avance par les filles. Le gérant de l'hôtel

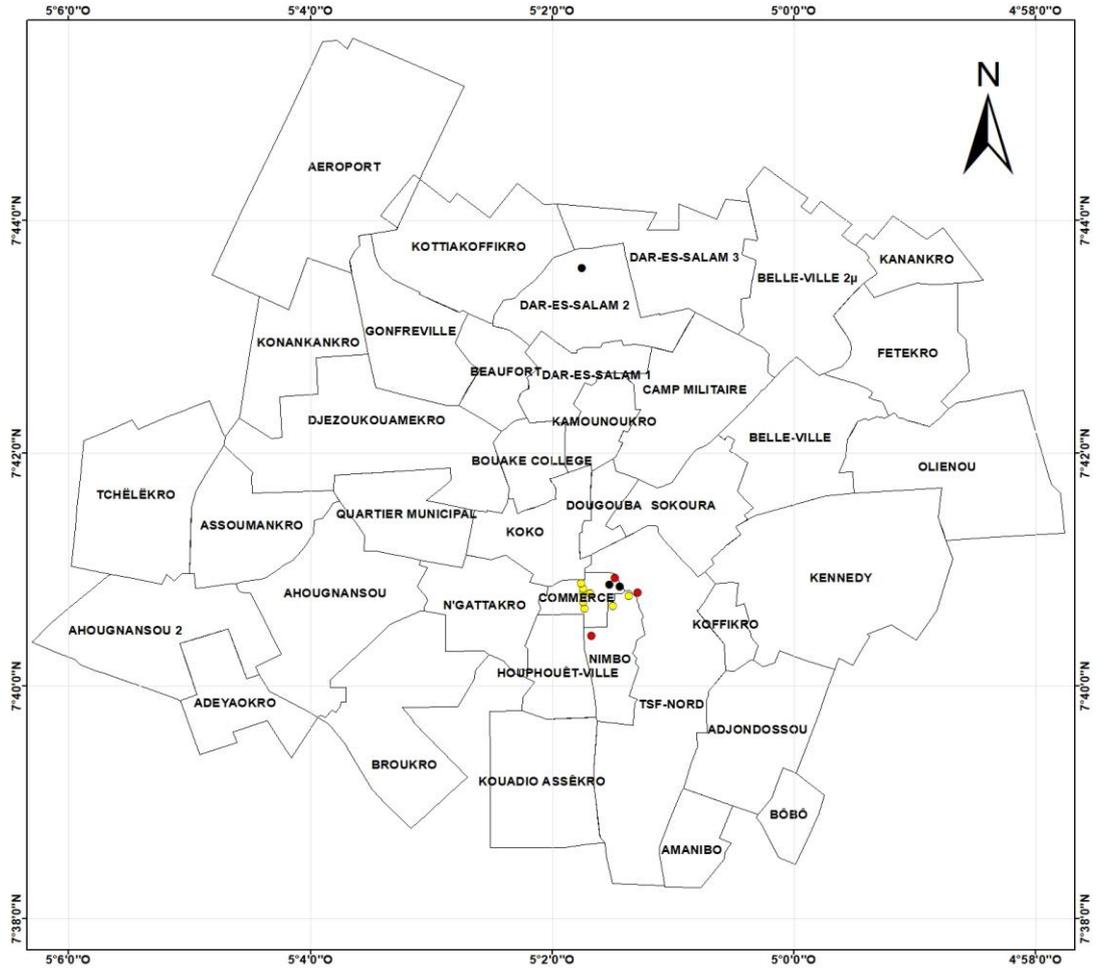
gagne et la fille gagne aussi. C'est un contrat gagnant-gagnant. Les prix sont en dessous de ce qui est la norme. Et cela pour permettre à un plus grand nombre de clients de pouvoir se satisfaire avec les filles. Les chambres ne sont pas luxueuses et l'entretien reste à désirer. Certaines filles vont exercer leur métier à l'air libre et souvent dans les broussailles dans un bas-fonds. La pauvreté des individus fait qu'il y'a pour toutes les bourses. Cette offre permet de satisfaire ceux qui n'ont les moyens pour aller dans les hôtels. Les « filles également ne perdent pas. En effet, elles obtiennent le même revenu que celles qui vont dans les chambres d'hôtel. La seule différence c'est que le client économise l'argent à dépenser pour le séjour à l'hôtel. Les risques sont relatifs aux dangers qui sont à l'exposition aux reptiles dans les broussailles où les filles reçoivent leurs clients. Ici, on ne se couche pas car il n'y a pas de lit. La fille donne dos et s'accroupit en ayant pour appui un arbre et satisfait son client.

### **2.3 La cartographie des lieux de prostitution**

Les lieux de prostitution ou territoires du sexe ou encore de rues de mini-jupes sont multiples dans la ville de Bouaké.

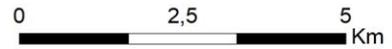
#### **2.3.1 Les territoires des prostituées**

La prostitution obéit à des règles. L'espace est structuré et chaque espace est dirigé par une vieille mère qui est comme le Préfet de ce territoire. Cependant, il existe des migrations professionnelles entre les différents territoires. Selon une jeune fille interrogée, « *quand le « terrain est sec » ou « dur » (absence de clients), nous cherchons d'autres endroits où on peut trouver des clients* ». À ce niveau il n'y a pas d'animosité entre elles. Cependant, elles avouent qu'il y'a de petits problèmes de jalousie quand une fille a plus de succès ou clients que les autres. La carte 1 qui suit montre les différents territoires ou sites de prostitution. Sur cette carte 1, l'on aperçoit les Hôtels formels et informels qui sont très fréquentés par les prostituées.



**Repartition des Sites de prostitution**

- Hôtel formel
- Hôtel informel
- Lieu de prostitution à l'air libre
- Limite de quartier



Source: INS, 2014/ Nos enquêtes, 2018

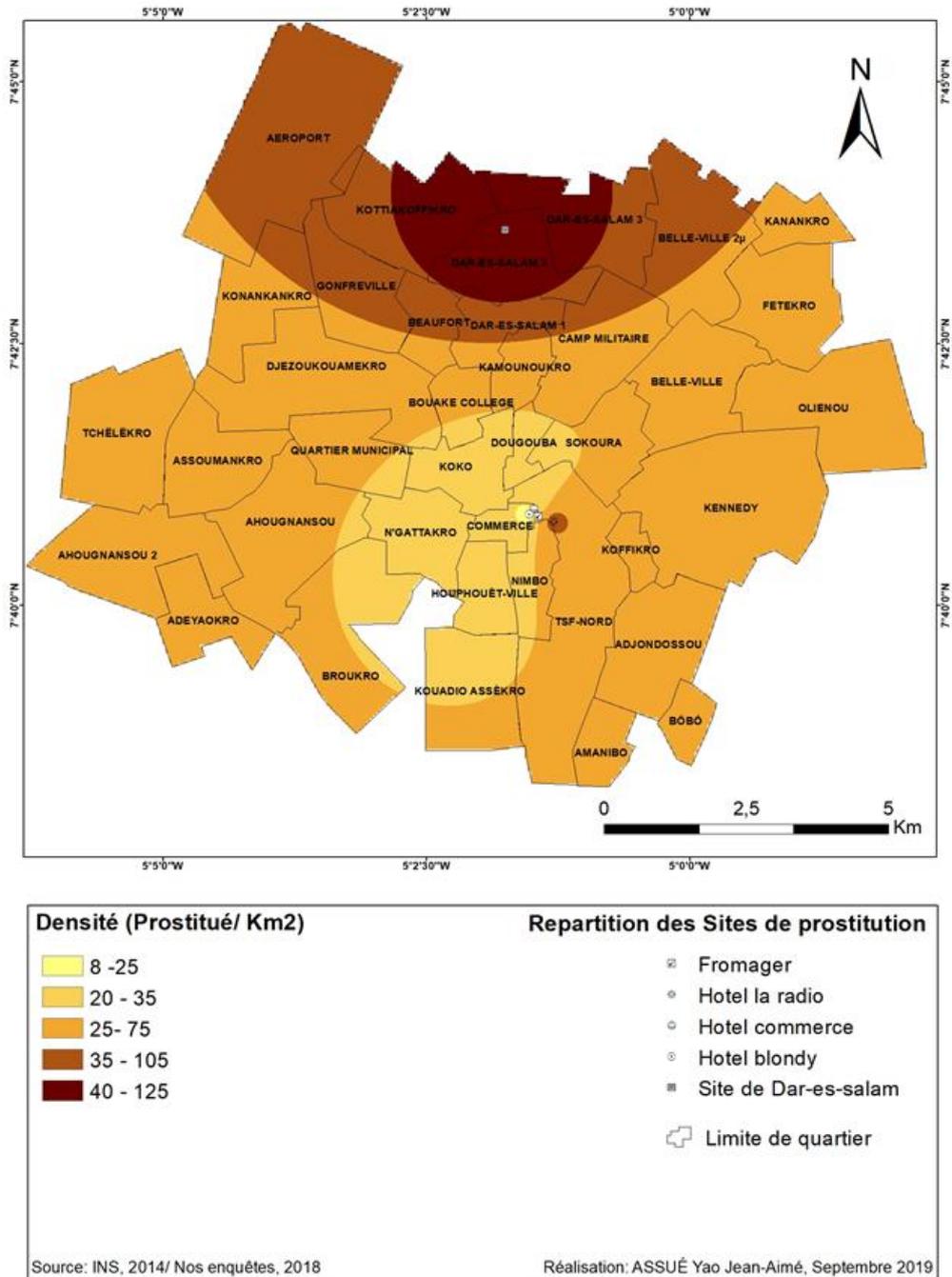
Réalisation: ASSUÉ Yao Jean-Aimé, Septembre 2018

Sur cette carte 1, l'on remarque qu'il y'a une concentration de sites au quartier commerce et à Nimbo. Cette prolifération de sites s'explique par le fait que c'est d'abord le centre-ville et les personnes nanties ou « les personnes qui ont un peu » comme elles le disent passent par là ou logent dans les hôtels à proximité. L'espace est plus discret. Sous les arbres non éclairés, l'activité s'exerce en toute discrétion. Quant au quartier Nimbo, il abrite un hôtel dont le cout du séjour est réduit est accessible à toutes les bourses. D'ailleurs, les négociations avec le gérant permettent aux filles de vaquer facilement à leur activité sans aucun problème. À côté de cette accessibilité financière, l'on note qu'au fromager de Nimbo, il existe l'une des grandes buvettes de la ville de Bouaké. Cet espace abrite toute sorte de clientèles. Ce qui permet aux filles d'avoir de potentiels clients. En effet, sous l'effet de la boisson et avec des filles aux habits provoquant et excitant, la gente masculine invite ces filles à partager un verre et peuvent conclure un marché gagnant-gagnant pour les deux parties. C'est donc un site qui est bénéfique à tout égard.

### **2.3.1 De la répartition spatiale des prostituées dans les différents territoires ou foyers**

Si les migrations des filles au gré de leurs intérêts ne permettent pas d'avoir une population mère fixe sur tous les territoires, nous avons essayé après plusieurs passages arrêté une moyenne sur ces sites. La carte 2 qui suit, nous montre une forte concentration à Dar-es-Salam. Le nombre de filles varie de 40 à 125 les week-ends et jours de fêtes. Selon les gestionnaires de ce territoire, ils distribuent en moyenne 100 à 125 préservatifs les soirs. Un préservatif équivaut à un passage. Cette forte concentration s'explique par l'accès facile au site. En effet le site est situé en bordure de la voie principale et internationale de la ville qui permet de relier le Nord et le Sud du pays. Cette situation permet donc la mobilité des clients et des filles. Par ailleurs, le quartier Dar-es-Salam est un quartier qui abrite de nombreux petits métiers (conducteurs de pousse-pousse, vendeurs de couscous de manioc, vidangeurs et autres). Ces métiers sont exercés généralement par des personnes aux

revenus modestes. Et ces personnes viennent auprès de ces filles pour satisfaire leurs besoins.



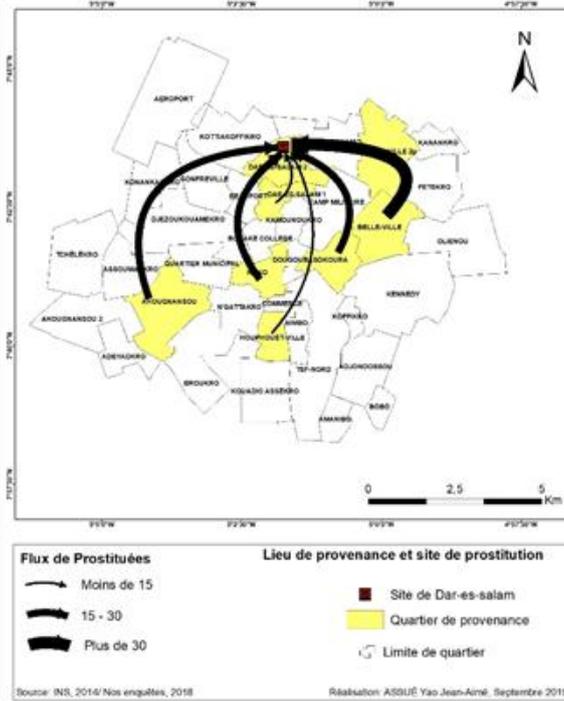
Sur cette carte, le quartier commerce reste une zone de faible concentration car les filles sont des professionnelles. Ici, elles font le trottoir espérant avoir un client qui paiera plus cher (au minimum 5 000 frs CFA pour une jouissance) que dans les territoires des amateurs.

### **2.3.2 De la provenance des filles sur les différents sites**

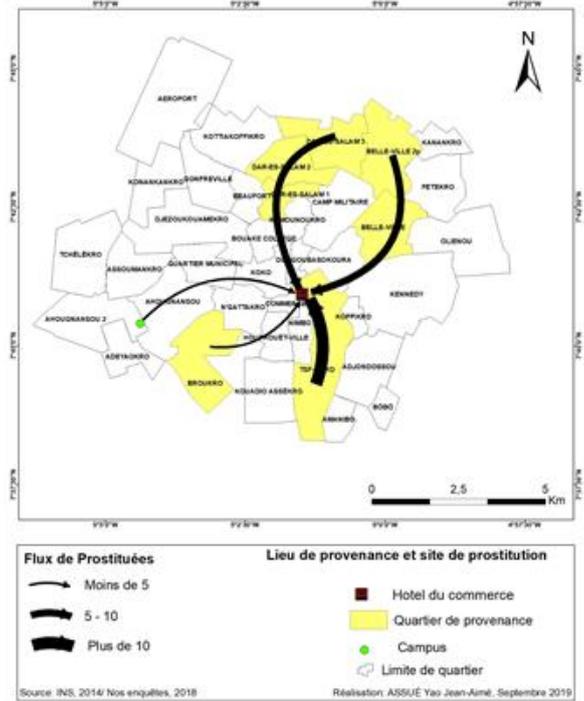
Les filles exercent rarement dans leurs quartiers d'origine. Selon environ 87% des filles interrogées, si elles n'exercent pas dans leurs quartiers d'origine, c'est juste pour des questions de principe. Ce n'est donc pas une question de peur ou gêne selon l'argumentation de ces filles. Si elles n'en disent pas plus, elles estiment que c'est un métier qui a été choisi délibérément et qui contribue à stabiliser les foyers et rendre des hommes heureux. Aucun remord pour le choix de ce métier. La carte 2 qui suit montre le lieu de résidence des filles par rapport au lieu de travail. En observant cette carte, l'on constate que la plupart des filles exercent leur métier loin de leur quartier de résidence. Cela apparemment pour des questions d'éthique et discrétion et d'éthique. Même si, cet argument apparaît contradictoire, elles le soutiennent. Au-delà de leurs affirmations selon lesquelles, elles ne sont pas gênées de pratiquer le métier de prostituées, ces jeunes préfèrent une certaine discrétion. C'est ce qui explique leur mobilité dans l'espace. La carte 3 montre les différents flux montrant le quartier de provenance des filles par rapport au lieu d'exercice de leur activité.

Carte 3 : Flux de provenance des filles par rapport au lieu d'exercice de leur activité

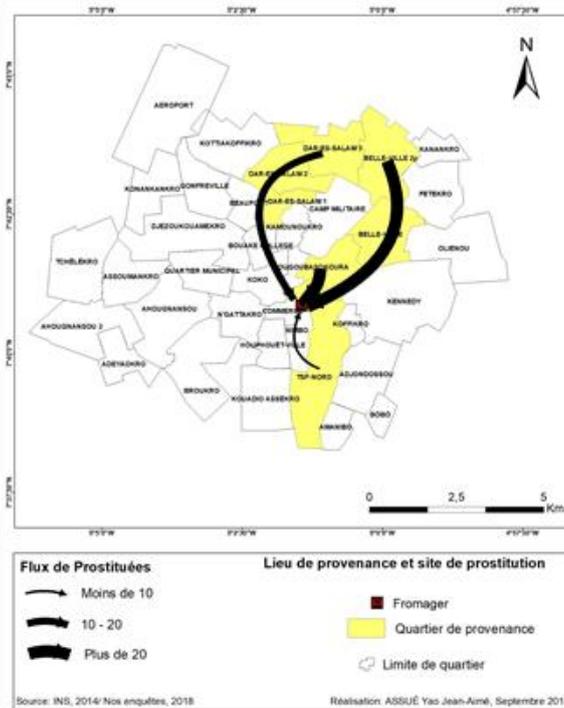
Carte A: Flux de prostituées en direction du site de Dar es salam



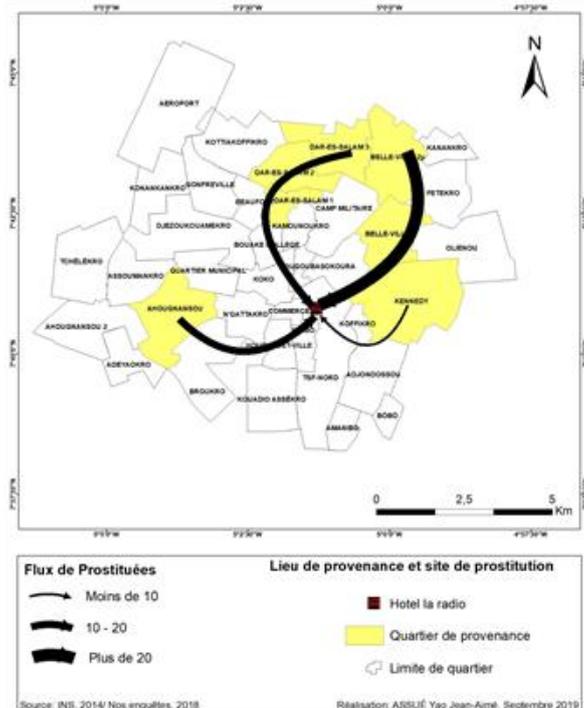
Carte B: Flux de prostituées en direction du site de l'hôtel du commerce



Carte C: Flux de prostituées en direction du site du fromager



Carte D: Flux de prostituées en direction du site de l'hôtel la radio



En observant ces différents flux, l'on remarque que les filles proviennent essentiellement de quartiers éloignés. Même si elles estiment qu'elles n'ont pas de compte à rendre à quelqu'un et que c'est leurs corps, les flux montrent qu'elles exercent loin de leurs quartiers d'habitation. Et cela, pour des questions de discrétion et d'éthique comme elles l'ont de tout temps souligné et soutenu.

### **2.3.3 Des revenus de la prostitution dans la ville de Bouaké.**

Les revenus de la prostitution dépendent du type, du lieu et du temps de l'activité. L'accueil et la courtoisie envers le client sont des variables pour fidéliser des clients ont souligné certaines filles. Un client bien entretenu peut revenir et même donner des pourboires. Comme toute activité commerciale, il y'a des jours de bonheur et des périodes difficiles sans client. En effet, certains lieux restent peu fréquentés. Il s'agit du commerce. Ce sont des espaces réservés à certaines professionnelles. Ici, les clients n'affluent pas comme au quartier Dar-es-Salam ou au fromager à Nimbo. Par contre, au quartier commerce, il n'y a pas grande affluence mais les clients sont des personnes véhiculées qui payent un peu plus cher. Le tableau 2 montre quelques revenus des acteurs de la prostitution. En observant ce tableau la quasi-totalité des prostituées professionnelles ont un revu d'au-moins 300 000 francs CFA par mois. Étant donné que les recettes ne sont pas systématiques, nous avons fait la moyenne des 6 derniers mois. C'est cette moyenne que nous avons retenue pour obtenir une moyenne journalière. Il en est de même pour toutes les autres catégories de prostituées et les emplois indirects de l'activité de prostitution. Le tableau 2 présente les revenus de cette activité.

**Tableau 2 : Les revenus des emplois de la prostitution**

Type d'acteur	Revenu (1000 à 3000) Soit 30 000 à 90 000 frs/mois	Taux (%)         <b>0</b>	4000 à 9 000 frs Soit 120 000 à 270 000 frs/mois	Taux (%)         <b>0</b>	10 000 frs et plus Soit 300 000 frs/mois	Taux (%)         <b>2,92</b>
Prostituée professionnelle ou de luxe	-	<b>0</b>	-	<b>0</b>	6	<b>2,92</b>
Prostituée intermédiaire	-	<b>0</b>	29	<b>14,14</b>	-	<b>0</b>
Prostituée amateur	171	<b>83,41</b>	-	-	-	<b>0</b>
Chauffeurs de motos-taxis	24	<b>100</b>	-	-	-	<b>0</b>
Petits commerçants (cigarettes, bonbons, préservatifs)	19	<b>100</b>	-	-	-	<b>0</b>
Propriétaires d'hôtel	1	<b>11,11</b>	3	<b>33,33</b>	5	<b>55,55</b>
Proxénète	-	<b>0</b>	2	<b>33,33</b>	4	<b>66,66</b>

Source : Nos enquêtes, 2017-2019

Au regard de ce tableau, seuls les proxénètes bénéficient pleinement des revenus de la prostitution. Environ 66,66 % d'entre eux ont un revenu de 300 000 francs CFA au moins par mois. Ils sont suivis par les propriétaires d'hôtels soit 55,55 % qui ont au moins 300 000 francs CFA par mois.

Au niveau des prostituées elles-mêmes, ce sont les prostituées professionnelles ou de luxe qui gagnent au moins 300 000 francs par mois. D'ailleurs elles ne représentent que 2,92% des prostituées. C'est-à-dire que seulement 6 sur un échantillon de 205 prostituées. Elles sont suivies au niveau des revenus par les prostituées intermédiaires qui représentent 14,14% soit 29 filles sur les 205. Les revenus de ces dernières oscillent entre 120 000 francs et 270 000 francs CFA. La grande majorité des prostituées soit 83,41% ou 171 filles ont un revenu compris entre 30 000 francs CFA et 90 000 francs CFA par mois. Quant aux personnes exerçant des emplois indirects tels que les chauffeurs de taxis-motos et petits commerçants, les revenus sont similaires aux prostituées amateurs. C'est-à-dire entre 30 000 et 90 000 francs CFA par mois.

#### **2.4 Les facteurs explicatifs de la pérennité de la prostitution à Bouaké**

Les facteurs explicatifs de la persistance de l'activité dans le temps et l'espace sont de plusieurs ordres. Selon les explications des filles, nous avons trouvé quatre causes énumérées dans le graphique suivant. Il permet de retenir que la toute première cause de la prostitution est de nature économique. En effet, selon les filles interrogées, la pauvreté induite par le chômage et le manque d'emploi les conduisent à se prostituer. Le tableau 1 montre qu'il y'a 88,51 % de filles qui relèvent cela comme cause principale. Soit environ 208 filles. Selon les clients interrogés, tous abondent dans ce sens et estiment qu'il ne faudrait pas lancer la pierre à ces filles quand on ne sait pas ce qu'elles endurent. Ils rendent service à la société en allant chez ces filles par les sommes qu'ils leur versent. Si cela est en partie vérifiée, il faut reconnaître que plusieurs motivations expliquent la ruée vers filles. Selon une prostituée rencontrée : *« les crises ou tensions d'amour dans les foyers, l'aventure amoureuse, l'absence de la conjointe, l'incapacité pour certains hommes d'avoir des compagnes à cause d'un handicap physique ou la volonté de goûter à autre chose poussent les hommes vers elles »*. Des emplois pour tous

seraient la solution pour ces filles qui s'adonnent à la prostitution ont souligné ces clients.

**Tableau : Les causes de la prostitution des filles**

<b>Causes de la prostitution</b>	<b>Nombre</b>	<b>Proportion (%)</b>
Économique ( pauvreté et chômage)	208	88,51
Crises ou mésententes familiales (avec les parents, décès du soutien familial)	21	8,93
Surnaturelles (mauvais sorts jetés)	4	1,70
Sans réponse	2	0,86
<b>Total</b>	<b>235</b>	<b>100</b>

**Source : nos enquêtes, 2017-2019**

Quant aux causes familiales, elles représentent environ 8,93% soit 21 filles sur les 235 interrogées. Selon les filles interrogées, des incompréhensions familiales avec le père, la mère et/ou un membre de la famille leur rend la vie difficile. La seule alternative qui reste est de se prostituer car n'ayant plus de soutien.

La troisième cause identifiée est le surnaturel. Certaines (1,70%) estiment qu'elles le font contre leur gré et que ce sont des forces surnaturelles qui les poussent à le faire. L'une des filles s'écriait : *« c'est quand je finis de coucher avec garçon que je me rends compte de mon erreur ! je promets de ne plus recommencer... mais c'est plus fort que ! »*. Elles regrettent leurs actes mais elles ne peuvent se retenir. Pour elles ce sont des sorts maléfiques qui leur ont été jetés par des personnes jalouses de leur avenir radieux. Souvent des envies curieuses et incontrôlées les poussent à se livrer à la prostitution. Elles n'ont pas le courage d'aller ni à l'église ni à la mosquée pour se faire délivrer. Et tout ceci est du fait du sort qui leur a été jeté. Ces filles représentent environ 2% soit 4 filles. Cependant, environ 0,86% n'ont aucune raison à justifier leur activité. Ou simplement, elles souvent ne pas se prononcer sur la question.

Quant aux hommes interrogés, ils estiment que la prostitution permet à ces filles de ne pas aller voler. « *Il ne faudrait pas les condamner car sans elles, certains hommes n'auraient quelqu'un avec qui elles feront l'amour* » a souligné un client des filles. Un autre a ajouté, que *les autres femmes devraient dire merci à ces jeunes prostituées car leurs services aux clients les empêchent de prendre de secondes épouses*. En clair, leurs infidélités permettent de stabiliser leurs foyers. La prostitution est donc une activité utile et sociale.

### **Discussion**

Peut-on affirmer que la prostitution nourrit son homme ? ou encore, la prostitution est-elle un moyen d'insertion professionnelle pour lutter efficacement contre la pauvreté dans la ville de Bouaké ? l'emploi de la prostitution est-il socialement ou éthiquement correcte ? A la question : la prostitution nourrit-elle son homme ?

La prostitution nourrit ses acteurs dans la ville de Bouaké. Au regard des revenus enregistrés, nous pouvons déduire que la prostitution met tous ses acteurs à l'abri de la pauvreté monétaire dont le seuil est fixé à 737 francs CFA par jour soit 22 110 francs CFA par mois (MEMPD, 2015 ; p18). Tous les revenus des acteurs sont supérieurs à ce seuil. Et les prostituées de luxe dépassent largement le SMIG ivoirien fixé à 60 000 francs CFA par mois (Présidence de la République de Côte d'Ivoire, 2013, p.2). Les emplois indirects de la prostitution permettent également à ses praticiens de se mettre à l'abri de la pauvreté. La prostitution et ses activités annexes mettent ses acteurs à l'abri de la pauvreté. Partant de cette vision et se basant sur le principe que la prostitution est un mal nécessaire, il faut avec le réglementarisme créer des lieux clos (les bordels ou les « maisons closes » ou les « maisons de tolérance ») selon Séchet (2009, p 60). Si la prostitution est un mal nécessaire, cela signifie qu'elle est utile. Cela peut-il signifier qu'elle est moralement correcte ? peut-on vendre son corps ? Selon Lietti<sup>47</sup> (2013), le

---

<sup>47</sup> <https://www.letemps.ch/societe/vendre-corps>, consulté le 01/09/19

commerce du corps est une activité millénaire, que l'on pouvait s'attendre à voir décliner face aux avancées des droits humains. Mais non ! il se diversifie et trouve de nouveaux débouchés. C'est donc une entreprise qui ne connaît pas la crise. Elle termine par affirmer que ceux qui vendent leur corps y sont certes poussés par une forme ou l'autre de désespoir, mais au moins ils se font payer. D'ailleurs, il pense que la prochaine étape sera le « don de soi ». Pour Jorion<sup>48</sup> (2016), ce n'est pas la prostituée seule qui vend son corps. On vend son corps d'une manière ou d'une autre. En effet, la prostituée et le salarié sur le marché du travail subissent tous deux la marchandisation de leur corps. La première en monnayant l'exploitation « jouissive » par le client de ses organes sexuels et de sa personnalité, le second en monnayant l'utilisation de sa force – physique, intellectuelle, morale – de travail par le patron et l'actionnaire. Pour Julien<sup>49</sup> (2018), contrairement à ce qu'en pense la vindicte populaire, gagner de l'argent avec son corps est généralement fort honorable. Il énumère et encourage à se faire de l'argent. Les emplois en question sont les suivants : le tatouage publicitaire, Tester des médicaments, Être sportif ou gymnaste, Devenir coureur, skieur, Être modèle de nu, Vendre ses cheveux, Faire du mannequinat ou strip-tease, Vendre ses organes, Être mère porteuse et Être Péripatéticienne.

La prostitution est-elle un emploi malgré ses revenus ? Selon le BIT (2013, p.27), le terme peut désigner un emploi « formel ou informel » et les « services non rémunérés au sein des ménages et la production de services dans le cadre du travail bénévole effectué par une personne. À partir de cette définition, même si la prostitution est une activité ou emploi informel, elle reste une activité. Cependant, pour Forté M. (2012, p.15), l'on peut définir l'emploi en prenant en compte deux indicateurs : L'existence d'une activité rémunérée et le bénéfice d'un statut. À partir de cette définition nous pouvons dire que la prostitution n'est pas un emploi même si le travail est rémunéré (BIT, 2013, p. 35). En effet, l'activité est rémunérée mais le statut

---

<sup>48</sup> <https://www.pauljorion.com/blog/2016/04/30/vendre-son-corps-dune-facon-ou-dune-autre-par-charles-petitjean/> consultée le 01/09/19 à 11h10

<sup>49</sup> <https://www.leclubargent.com/gagner-argent-corps/> consultée le 01/09/19 à 17h05

de la prostituée n'est pas défini ou reconnu. Par ailleurs selon le BIT<sup>50</sup>, la notion d'emploi au sens du recensement de la population concerne les personnes ayant déclaré avoir un emploi dans le formulaire du recensement. Or les prostituées ne déclareront jamais leur emploi dans le recensement. D'ailleurs, cet emploi n'existe pas dans le formulaire du recensement. Ce n'est donc pas un emploi.

La prostitution est-elle socialement correcte ? en effet, si les filles prostituées se cachent et pratiquent leur activité la nuit, c'est juste parce qu'on pourrait les reconnaître. Les Imams (100%), pasteurs (100%) et chefs animistes (100%) interrogés sont tous d'accord que cette profession est immorale. Et même si les filles estiment qu'elles ont parmi leurs clients des hommes de Dieu. Selon les clients interrogés, environ 56 % estiment que ces filles rendent service à la société en stabilisant les hommes qui ont besoin d'amour et satisfaire leurs fantasmes. Une partie même infime (environ 11%) reconnaît que la prostitution est immorale. Mais faute d'activités génératrices de revenus, elles sont obligées de s'adonner à la prostitution.

### **Conclusion**

Au terme de cette étude, il convient de noter que la prostitution permet de se mettre au-dessus du seuil de pauvreté. Les emplois indirects de cette activité permettent à ceux qui l'exercent de se mettre également à l'abri de la pauvreté. Cependant, les vrais bénéficiaires restent les proxénètes et les gérants d'hôtels dédiés à la prostitution. En ce qui concerne les prostituées de luxe ou professionnelles les revenus restent largement au-dessus du SMIG ivoirien. Ils le dépassent de 5 fois. Cependant, pour des questions de valeurs africaines, la prostitution ne peut être retenue comme une activité génératrice de revenus même si elle nourrit son homme malgré tous les dangers. Si les jeunes filles se cachent pour exercer c'est qu'elles reconnaissent une certaine illégalité ou illégitimité. Cependant, ne peut-on pas officialiser et demander des taxes à toute cette industrie du sexe ? ou encore s'interroger sur l'apport

---

<sup>50</sup> <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1159> consultée le 29/08/19 à 12h17

social de la prostitution ? la prostitution peut-elle être considérée comme un emploi ? Ces axes de recherche peuvent-être explorés dans d'ultimes recherches.

### **Référence bibliographique**

BARRY, K., 1986, « La prostitution est un crime, » *In : Déviance et société.* 1986 - Vol. 10 - N°3. pp. 299-303.

BIT., 2013, Rapport II : *Statistiques du travail, de l'emploi et de la sous-utilisation de la main d'œuvre, 19eme conférence internationale des statisticiens du travail*, Genève, BIT, 85 p.

FORTÉ, Michèle, 2012, *Activités, emploi, chômage : De quoi parle-t-on ?*

MINISTÈRE D'ETAT, MINISTÈRE DU PLAN ET DU DÉVELOPPEMENT, 2015, Enquête sur le niveau de vie des ménages en Côte d'Ivoire (ENV 2015), Abidjan, International Household Survey Network.

PRÉSIDENTE DE LA RÉPUBLIQUE DE CÔTE D'IVOIRE, 2013, Décret N° 2013-791 du 20 novembre 2013 portant revalorisation du salaire minimum interprofessionnel garanti, en abrégé SMIG, Abidjan, Présidence de la République de Côte d'Ivoire.

SÉCHET, R., 2009, « La prostitution, enjeu de géographie morale dans la ville entrepreneuriale. Lectures par les géographes anglophones, » in *Dans L'Espace géographique* 2009/1 (Vol. 38), pages 59-72. ISSN 0046-2497, ISBN 2701152363

CAMERON, S. (2004). « Space, risk and opportunity: the evolution of paid sex markets, » *Urban studies*, Vol. 41, no 9, pp. 1643-1657. ██████████

**LA SOUMISSION DE LA SOCIÉTÉ AFRICAINE TRIBALE AU SACRÉ, UNE  
ANTINOMIE À LA LIBRE PENSÉE**

**Django KOUAMÉ**

Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire

**Résumé**

L'identité des communautés africaines est définie sur la base de leur harmonie au sacré. Cette harmonie montre à quel point cette identité est antithétique à la pensée libre. Elle est son opposé, sa rupture. En effet, on constate, dans la dévotion au sacré que chaque élément est le siège d'une divinité intervenant dans l'existence des hommes. Dès lors, leur re-disposition et leur transformation qui définissent le sens même de la pensée libre sont inutiles. Il suffit à l'homme de vivre dans cet ordre, sans le modifier et de veiller à la préservation de son équilibre, par le respect quasi-religieux des éléments qui le composent. Le respect et l'équilibre de l'ordre naturel impliquent que l'exploitation de la nature soit intégrée à cet ordre et qu'elle l'a pour finalité. En d'autres termes, la rationalité tribale impose au processus de production d'être immanent à la nature. Elle vise à la dépossession des communautés à la pensée libre. Avec la colonisation, les forces exogènes imposent aux communautés tribales l'adhésion à la spontanéité des choses par le développement de la pensée libre, socle des techniques de production accumulative des biens, les communautés tribales sont conduites à leur destruction-transformatrice.

**Mots-clés:** Afrique, Europe, Liberté, Nature, Pensée, Rationalité, Sacré.

**Abstract**

The identity of African communities is defined through their harmony with the sacred. This harmony shows how this identity is antithetical to free thought. She is her opposite, her breakup. In fact, we find in the devotion to the sacred that each element is the seat of a deity intervening in the existence of human. Therefore, their re-arrangement and transformation that

defines the very meaning of free thought are useless. It suffices for human to live in this order, without modifying it, and to ensure the preservation of his equilibrium, by the quasi-religious respect of the elements that compose it. The respect and the balance of the natural order imply that the exploitation of nature is integrated in this order and that it has for finality. In other words, tribal rationality requires the production process to be immanent to nature. It aims at the dispossession of communities to free thinking. With colonization, exogenous forces impose on tribal communities adherence to the spontaneity of things through the development of free thought, the foundation of accumulative production techniques of goods, tribal communities are led to their destruction-transformative.

**Keywords:** Africa, Europe, Freedom, Nature, Thought, Rationality, Sacred,

### **Introduction**

Le sacré renvoie à un mélange d'effroi et de fascination, un sentiment d'étrangeté qui est rapporté à une source énigmatique : l'autre que l'homme, l'autre que la nature, le « *tout autre* ». Être homme, c'est être "autre", c'est être faible. Être homme signifie, être animal malade, dans la mesure où l'insertion totale dans le monde des sensations est incongrue. Être homme, pour les communautés ethno tribales africaines, c'est être un paradoxe de la nature. L'homme africain est perpétuellement vacillant entre les pôles d'une ambiguïté qui hante ses commencements. Cette faiblesse de la nature Humaine est placée sous le signe de l'ambiguïté et de la dépendance, puisque le sens de l'homme, c'est à autre chose à qui l'homme doit. Les communautés de l'Afrique précoloniale éprouvaient une sorte de terreur devant la nature tout à la fois différente de la crainte d'un danger, même terrible, et différente de l'angoisse devant ce que l'avenir leur réservait d'inconnu.

La sacralisation de la nature indique un sentiment de dépendance, le sentiment d'être une créature, devant cette grandeur incommensurable. C'est une sorte de vénération, de respect, d'adoration. Cette sacralisation de la

nature est à la fois *mysterium tremendum* (mystère qui fait trembler) et *mysterium fascinas* (mystère qui fascine). « C'est du sacré que le croyant attend tout secours et toute réussite. Le respect qu'il lui témoigne est à la fois de terreur et de confiance (...) Le sacré dispose pour attirer une sorte de don de fascination. Il constitue à la fois la suprême tentation et le plus grand des périls. Terrible, il commande la prudence ; désirable, il invite en même temps à l'audace » (Callois, 1963 : 21).

En ce sens l'homme est ontologiquement une nature divine dérivée, c'est-à-dire une nature découlant, par le détour de la création divine, de l'imitation de soi voulue par le Créateur. Vouloir être Dieu, c'est un désir impossible et une passion vaine. L'homme est fait à l'image de Dieu. Telle est la signification ultime du fait religieux qui est l'administration du sacré et de la dette envers les dieux que Marcel Gauchet qualifie, fort à propos, « *la dette du sens* » (Gauchet, 2005).

La dette du sens est la soumission de la société ethno tribale et de l'homme africain au sacré. Cette soumission témoigne de l'opposition à la pensée libre et de la cohérence d'une pensée tribale. La thèse centrale de la pensée tribale est que l'ordre général des choses est soustrait à l'emprise des hommes. Conformément à cette thèse, il est permis d'affirmer qu'elle est fondamentalement une pensée du respect de la Nature. Cette pensée de respect conduit à l'insertion de l'homme dans un univers d'êtres et de choses animés. C'est une pensée de concorde, elle est faite d'harmonie et d'équilibre. Elle requiert de la communauté tribale plus une participation qu'un affrontement.

L'assujettissement total de la société tribale au sacré lui impose de contenir ses activités dans les strictes limites de l'utile afin qu'elle soit en équilibre avec la nature. En effet, la prépondérance de l'activité économique, qui est cause et effet de la détermination de l'homme par les besoins, revient à la soumission de celui-ci à ce qui est terrestre, c'est-à-dire aux choses qu'il lui faut transformer et s'approprier pour satisfaire ses besoins.

Avec la colonisation et la référence de la société tribale à la pensée libre, nous assistons à la destruction de cette société qui se concrétise socialement par l'apparition des hommes de pouvoir qui conduisent aux déséquilibres de toutes activités sociales au profit de la pensée libre; libérant l'homme des Dieux. Cette destruction entraîne le rejet de la transcendance comme fondement de la société tribale; et donc, l'embarquement de celle-ci dans la conquête et la domination infinie, consécutivement au caractère illimité des besoins et à la nature ambiguë de l'homme, c'est l'essence même de la communauté tribale qui disparaît. Cette essence qui faisait barrage à la pensée libre. Cette essence qui consacrait la dimension du sacré comme son fondement au détriment de tout autre chose.

En effet, tandis que la société européenne assure le retrait de la spontanéité des choses et des hommes par le développement de la pensée libre, socle des techniques de production accumulative des biens, la société tribale le réalise par la réduction et le blocage de ces techniques de production. C'est ce que nous appelons la pensée libre contre la pensée de respect dans le rapport de l'homme à la nature. La première veut dire que par rapport aux choses, les hommes optent pour l'emprise des choses sur eux; la seconde, les hommes optent pour leur libération. La pensée libre est le choix de la résistance et de l'affrontement avec les choses tandis que le sacré ou la pensée de respect de la nature est le parti pris de la communion et de la participation aux choses.

L'option de la pensée libre s'effectue par la neutralisation et le désenchantement des choses qui permettent leur prédisposition et leur transformation au bénéfice de l'homme. L'option de la pensée de symbiose, au contraire, s'exerce par la sacralisation des choses qui invite au respect de leur disposition et de leur manifestation. Elle est la soustraction à l'immédiat et à l'envoûtement des choses, à la domination reconnue de l'homme et à l'aliénation des besoins et des passions humaines.

Si le sacré apparaît à l'homme africain et aux communautés tribales comme une catégorie transcendante, cette catégorie ne repose-t-elle pas sur une attitude essentielle et profonde qui leur donne le caractère spécifique et leur impose un sentiment particulier de respect et d'équilibre de la nature, contraire à la pensée libre ?

Cet article a pour but de montrer que la communauté tribale se consacre à la dimension du sacré comme son fondement au détriment de la pensée libre. Ce qui lui impose de contenir ses activités dans les strictes limites de l'utile afin qu'elle soit en équilibre avec la nature. Ensuite, nous montrerons qu'avec l'introduction du capitalisme par les forces exogènes qui impose à la communauté tribale l'adhésion à la spontanéité des choses par le développement de la pensée libre, socle des techniques de production accumulative des biens, celle-ci est conduite à sa destruction-transformatrice.

### **1. Le sacré, base de la rationalité tribale**

Les recherches conduites, en Afrique, aboutissent au constat de l'interpénétration de l'homme et du sacré. Les communautés africaines ont développé une conception du monde basée sur le sacré. Pour elles, la totalité des êtres constituent un monde sans cloisons étanches dans lequel circule une puissance comparable à un fluide subtil. En comparant l'univers à un océan, ces communautés ne s'y trouvent pas comme des nageurs, qui pour survivre, doivent se débattre et essayer de dominer les flots mais elles se considèrent comme des entités qui sont pénétrées par les eaux de toutes parts. Elles trouvent dans cette interpénétration avec l'univers les éléments de leur survie. Ainsi cet univers est un système de force qu'on peut capter, exploiter, diriger, neutraliser par le biais de la religion. La religion est la matière première de cet univers qui est une réalité disponible par celui qui sait l'attirer. C'est ce qui explique la dévotion des communautés au sacré. Cette approche, loin d'être une mentalité "*prélogique*" est un postulat qui admet une impérieuse rigueur qui révèle que la réalité est faite de la conjonction entre l'actuel monde social

constitué par les vivants et le monde social idéalisé, porteur des valeurs ultimes, et «symbolisé par la totalité des ancêtres. »

La notion “*d’ancêtre*” et la fonction du monde des dieux par rapport au monde des vivants est, en général, la vision dominante dans toutes les tribus de l’Afrique précoloniale. Elle permet de montrer que « *les notions servant à qualifier la substance (...) se réfèrent toutes au domaine du sacré ou de l’exceptionnel*» (Balandier, 1967 : 120 ). Cette conception amène à réaliser que l’extériorité du principe de substance est l’expression et la dénégation de la séparation réelle de la société afin que tout homme soit dans l’impossibilité de se faire l’autre du reste des hommes en s’arrogeant le titre d’“*ancêtre*” c’est-à-dire de “*détenteur*” de la substance. Ce qui signifie la scission instaurée entre le monde des hommes et celui des invisibles.

La substance ne saurait être celle du monde réel car elle est placée en un lieu inaccessible aux hommes vivants, le monde des dieux et des morts du clan. Ce qui est une façon de dire que la substance n’existe pas, et elle ne saurait exister; elle n’est pas pour les hommes. Aussi faut-il cesser d’être homme pour passer du côté, de la substance. D’où le titre “*d’ancêtre*” comme lettre de noblesse à laquelle peuvent prétendre les hommes de la tribu. Cette réalité, elle-même, renvoie à l’ensemble organisé de la nature, c’est-à-dire qu’elle tente de l’exprimer en des termes indicibles dans les tissus de forces vivantes qui s’organisent autour du sacré (Garaudy 1973 : 113).

La substance exprime l’unité indissociable de la société tribale, de celle des ancêtres et de la nature de l’identité des communautés africaines telle qu’elle est définie. L’identité des communautés africaines est déterminée sur la base de son harmonie avec le sacré. Elle montre à quel point cette identité est antithétique à la pensée libre. Elle est son opposé, sa rupture.

Ainsi, par-delà la diversité des formes d’organisation des communautés africaines, il existe dans toutes celles-ci une harmonie avec le sacré. Cette harmonie les y conduit toutes à une opposition à la pensée libre se manifestant

comme leur négation. Leur différence d'avec la pensée libre est le trait distinctif de la consécration dans le sacrifice, c'est que la chose consacrée sert d'intermédiaire entre le sacrifiant ou l'objet qui doit recevoir les effets utiles du sacrifice ou de la divinité à qui le sacrifice est généralement adressée. L'homme et le dieu ne sont pas en contact immédiat. Par-là, le sacrifice se distingue de la plupart des faits désignés sous le nom d'alliance par le sang, où se produit par échange de sang, une fusion directe de la vie humaine et de la vie divine. Dans le cas du sacrifice, les énergies religieuses mises en jeu sont plus fortes. C'est pourquoi, selon Mauss (1968 : 205), « *le sacrifice est un acte religieux qui, par la consécration d'une victime, modifie l'état de la personne morale qui l'accomplit ou de certains objets auxquels il s'intéresse.* »

Le sacrifice est lié à l'idée d'échange au niveau de l'énergie créatrice ou de l'énergie spirituelle. Plus l'objet matériel offert est précieux, plus l'énergie spirituelle reçue en retour sera puissante quelles que soient les fins purificatrices ou propitiatoires. Toute la forme du symbole apparaît dans la conception du sacrifice : parce qu'un bien matériel symbolise un bien spirituel, l'offrande du premier attire le don du second en récompense, on dirait en juste et rigoureuse compensation.

Ces déterminations pour les communautés non africaines sont le fait d'une ignorance de la cohérence qui préside à l'organisation de la société africaine, et d'un évolutionnisme qui présente les communautés ethno tribales comme l'étape primitivement et historiquement nécessaire dans le développement de toute société humaine. Il convient de restituer cette cohérence qui est au principe de l'organisation des sociétés africaines. Autrement dit, il s'agit de faire de l'imbrication du sacré et de l'existence harmonieuse telle qu'elles se manifestent dans la réalité des sociétés africaines comme une attitude qui s'intègre à l'équilibre naturel. Il s'agit d'explicitier le triomphe du sacré dans les sociétés ethno-tribales de l'Afrique Noire. Pour comprendre la place du sacré dans l'organisation de la société africaine, il faut en saisir l'essence.

Le sacré, d'une manière générale, est défini comme le sentiment de crainte et de scrupule, d'une obligation envers les Dieux. Il est « *reconnaissance par l'homme d'un pouvoir ou d'un principe supérieur de qui dépend sa destinée et à qui obéissance et respect sont dus* » (Heidegger, 1958 : 9). Ce qu'il faut retenir, c'est l'idée de la soumission de l'homme aux dieux par le biais de la dette de sens. Depuis des millénaires, les hommes ont cru devoir aux dieux. Il y a donc obligation de conscience, observation exacte du devoir, loyauté ... dette de religion, c'est-à-dire dette envers les dieux.

La sacralisation des êtres et des choses a pour but de confondre l'homme de l'ensemble d'une cosmogonie très complexe enchevêtrant le monde des Dieux et des Ancêtres, le monde des hommes, le monde animal et végétal dans un réseau inextricable de correspondances et de relations. Cette sacralisation est l'harmonie de l'étoffe faite de plusieurs couleurs et le tissage mélangeant plusieurs fils pour l'obtenir. Sa finalité est la dépossession de l'homme du pouvoir de la pensée libre en lui octroyant une place et une existence définitive en accord avec la création et la disposition du monde animal et végétal. Cette pratique peut s'expliquer par l'animisme, c'est-à-dire un certain culte d'animaux et de plantes que l'on pourrait indûment appeler '*totémique*'. La pratique animiste va de l'individualisation des choses et des bêtes en leur attribuant une divinisation, comme en témoignent les considérations totémistes.

Ces considérations totémistes relèvent des actes ordinairement prohibés. Des actes qui font d'un animal ou végétal et parfois même un phénomène naturel associé à un groupe humain qui peut être un clan, une classe d'âge ou même une phratrie, qui bien parfois est considéré comme l'ancêtre du groupe. Il est donc objet de culte. Il est très objet d'un tabou ou un interdit alimentaire. Claude Lévi-Strauss (2002 : 108) reconnaît à cet effet que « *le totémisme se ramène à une façon particulière de formuler un problème général : faire en sorte que l'opposition au lieu d'être un obstacle à l'intégration, serve plutôt la produire.* »

C'est dans cette perspective que la sacralisation des êtres et des choses ne permet pas une appréhension selon la raison de la science moderne. Pour accomplir ses fins et les maintenir, il exige d'être vécu spontanément par les hommes. Elle traduit dans toute sa complexité dans les rapports des hommes, et de ceux-ci au monde animal et végétal. Dans le cas des rapports de l'homme aux choses et aux bêtes, le sacré est vécu très souvent dans une pratique animiste, qui très généralement est une croyance selon laquelle le monde est habité de forces douées de bonnes volontés ou mauvaises, d'âmes ou esprits logés dans les objets de la nature ou d'invention humaine.

La rationalité de la société tribale vise à la dépossession de l'homme de la pensée libre. En effet, on constate, dans la dévotion au sacré que chaque élément est le siège d'une divinité intervenant, directement et positivement, dans l'existence des hommes. Ce qui signifie que les éléments naturels sont produits et disposés dans un ordre spontanément bénéfique et utile à l'homme. Dès lors, leur re-disposition et leur transformation qui définissent le sens même de la pensée libre sont inutiles. Il suffit à l'homme de vivre dans cet ordre, sans le modifier et de veiller à la préservation de son équilibre, par le respect quasi-religieux des éléments qui le composent. Le respect et l'équilibre de l'ordre naturel impliquent que l'exploitation de la nature soit intégrée à cet ordre et qu'elle l'a pour finalité. En d'autres termes, le sacré impose au processus de production d'être immanent à la nature elle-même.

Le sacré exige un équilibre strict et parfait entre l'exploitation et l'existence humaine. C'est dans cette perspective que l'exploitation humaine de la nature extérieure se trouve spontanément limitée à la satisfaction des besoins naturels de l'homme afin que l'ensemble du processus de production s'intègre à l'équilibre naturel et n'outrepasse pas ce qui est naturellement permis. L'exploitation de la nature ne peut pas être accumulative. Elle est ajustée à une existence humaine qui se vit sous le mode naturel.

L'exploitation "*naturelle*" de la nature aux fins naturelles de l'homme est, paradoxalement, la stratégie qui permet à la société tribale de faire obstacle au pouvoir d'aliénation et de domination de la nature. Elle s'inscrit dans la stratégie globale de dépossession du pouvoir de la pensée libre et de sa dénégation à tout être. La société tribale noue, à cet effet, avec la nature des rapports basés sur l'équilibre des deux. Ces rapports d'équilibre que la société tribale institue entre l'homme et la nature l'un étant disposé en fonction du maintien de la préservation de l'autre et vice-versa. La sacralisation consiste à conférer un caractère sacré à tous les éléments et à toutes les actions qui font l'ensemble du processus de production. La soumission totale au sacré signifie, en réalité, l'unité et l'égalité dans la commune dépossession de la pensée libre sous toutes ses formes. Elle signifie encore l'inexistence, dans la sphère sociale, d'un homme de pouvoir de décision puisque l'homme ne saurait être tout seul un foyer décisionnel. D'où l'idée fort répandue dans les sociétés dites traditionnelles, que "*ce sont les Ancêtres qui nous ont appris ce que nous savons et faisons*".

Cette idée n'est pas l'indice de l'allergie des sociétés tribales au progrès. Elle révèle simplement une dénégation et un alibi de responsabilité à l'égard du progrès et de la praxis dont leurs forces placées sous le signe de la dépossession. Elles ne peuvent être appropriées pour la gloire et la paternité d'un individu. Car s'approprier la responsabilité du progrès de la société ou traduire celui-ci en acte par la transformation et l'appropriation de la nature, c'est être responsable du sens et de l'action et partant, s'affirmer comme homme de pouvoir, maître du destin et du monde. Le sacré comme dispositif stratégique de dépossession des hommes engendre l'utilisation de la dimension d'extériorité du fondement social, une relation transcendental se manifestant matériellement dans une dissémination des centres de pouvoir et de structures de hiérarchies qui s'équilibrent.

L'ethnologie, en négligeant la cohérence de l'organisation sociopolitique tribale par rapport à son fondement sacré, a été pour beaucoup dans

l'incompréhension des sociétés africaines et de la pensée du monde et des choses qui les soutient, Prenant la société européenne comme paradigme théorique et source d'évaluation des sociétés tribales, et s'inscrivant en outre dans une perspective évolutionniste et matérialiste, elle a cru réduire leur difficulté et leur complexité, en les considérant comme le "moment" et l'état primitif de l'histoire de la formation de la société européenne ; et donc de les caractériser négativement par rapport à celle-ci. Les sociétés africaines furent considérées, pendant longtemps, comme des "sociétés sans État" et selon l'expression de Meillassoux (1999) de "sociétés à économie de subsistance" respectivement du point de vue politique et du point de vue économique. Leur conception sacrée et animiste du monde fut réduite à une pensée sauvage et leur univers, à un univers magique.

Les Africains retrouvaient dans la nature des croyances, des doctrines, des représentations d'êtres bien définis et des rites. La nature était un élément fondamental pour eux car ils y voyaient une forme de religiosité qu'un apport plus authentique au divin. « *La religion implique la reconnaissance de cette force à laquelle l'homme doit compter. Tout ce qui lui en semble le réceptacle lui apparaît sacré, redoutable précieux* » (Callois, 1963 : 28). La sacralisation de la nature consiste à attribuer un caractère sacré à l'ensemble des éléments qui constituent les forces productives du mode de production. De ce point de vue, la société tribale parvient à s'opposer à l'émergence d'une recherche systématique de la pensée libre en soumettant la nature au sacré. Toutefois, avec l'avènement de la pensée libre, les conditions inhérentes à l'emprise de l'homme sur la nature extérieure peuvent s'ériger en une mutation des symboles dans laquelle la pensée libre elle-même devient un pouvoir de domination. De ce point de vue, la pensée libre devient comme la seule entité qui conditionne les relations socio politiques. Elle est la seule capable de susciter, d'entretenir, de réguler et de pacifier les conflits et des intérêts naissant dans la société. Pour tout dire, la pensée libre est consacrée dans la prééminence que les communautés européennes lui accordent comme un principe d'universalité.

## **2. L'avènement de la libre pensée comme l'aliénation des communautés tribales.**

Les Révolutions anglaise et française, mettant fin au système féodal, constituent un bond qualitatif dans l'évolution des choses. Elles décuplent les forces économiques et politiques ensevelies sous le joug médiéval. L'Européen se libère totalement et peut se présenter comme un être de liberté parce qu'il possède désormais la capacité de mener son choix à l'aune de ses propres désirs. Il devient un agent libre et sa liberté se traduit comme la possibilité qui lui est offerte de se constituer en mesure d'évaluation de toute chose naturelle ayant la capacité lui permettant de modifier ou de prédisposer tout à son profit.

Cette liberté est lourde de conséquence dans la mesure où la liberté de l'homme européen se réduit, en définitive, à la pensée libre par laquelle il réalise la domination transformatrice des êtres et des choses. La pensée libre se manifeste comme une potentialité détenue exclusivement par l'Européen lui permettant de profaner, c'est-à-dire de modifier la disposition spontanée des êtres et des choses selon ses finalités. La pensée libre peut se déployer de façon récurrente sur toutes les choses. Elle est l'occasion toute trouvée de s'affranchir de la dépendance de la nature et, par conséquent, d'instituer un ordre dont elle détermine et fixe, lui-même, les principes et les fins.

La pensée libre, produit la rationalité européenne, cette rationalité se manifeste dans la pratique par la maîtrise et la domination de la nature, la profanation de celle-ci grâce au développement des techniques, et consécutivement, aux rapports d'affrontement que l'homme européen entretient avec cette nature.

La nature devient manipulable et exploitable. Elle se transforme en un matériau pour le travail, une matière première utilisable à volonté pour toutes les fins que la communauté européenne lui assigne.

Conséquemment, la nature phénoménale s'ouvre dans toute son étendue à la maîtrise et à la domination de l'homme européen. De surcroît, les ressources naturelles des autres continents s'ouvrent à sa domination. L'Européen apparaît comme un être animé par un désir de puissance et de domination illimitée. Cet homme n'entretient avec les autres que des rapports de puissance et de domination déterminés par ses besoins et sa sécurité. La perspective coloniale est bien contenue dans la philosophie de la pensée libre. Cette philosophie constitue l'environnement et le fondement intellectuel de l'essor historique de l'homme européen. La virtualité coloniale inscrite dans la pensée des Temps modernes apporte la preuve que la colonisation est, dans son essence, un produit de la pensée libre.

La supériorité des techniques militaires et productives de l'homme européen lui permettent d'assujettir les populations des terres africaines. Ensuite, il reconstitue sur ces terres les structures sociales de son continent d'origine en y intégrant de force les autochtones. Il est amené par rapport à sa rationalité, à considérer ces territoires extérieurs comme des "*annexes économiques*" de la mère-patrie ; à la fois comme des réservoirs ou des greniers dans lesquels puise celle-ci et aussi, comme des marchés ou débouchés propres à recevoir l'excédent de sa production. Conséquemment, il exige et œuvre pour l'extension des territoires et des marchés extérieurs, la multiplication des communautés non-européennes intégrées aux structures de l'économie de marché et, enfin, leur exploitation et leur asservissement au bénéfice des communautés européennes.

Il est important pour la suite de retenir que l'entreprise coloniale comme une révélation et une exploitation transformatrice des richesses naturelles et humaines d'Afrique par l'Europe produit deux phénomènes capitaux et étrangers aux sociétés africaines précoloniales. D'abord, elle se définit comme un ensemble territorial consigné dans des frontières, dont la mise en valeur est déterminée et asservie aux impératifs des sociétés d'Europe occidentale. Ensuite, elle crée une "nouvelle" communauté humaine

médiatrice de cette exploitation qui est un instrument de l'emprise de l'hellénisme sur l'environnement naturel et sur l'homme africain.

La nouvelle société africaine entretient avec la communauté européenne présente dans les territoires coloniaux, des rapports de subordination qui forment les contours de l'exploitation coloniale et la réalité de la situation coloniale. Cette situation révèle par la même occasion que la dépendance de l'homme africain n'est pas un accident dû à la colonisation mais à sa nature constitutive même, qui est une nature "*contraire*" à la pensée libre, c'est-à-dire pour Spinoza comme «*la chose qui est déterminée par une autre à exister et à produire un effet selon une raison définie et déterminée.*» (Spinoza, 1967 : 320). Nous sommes au point de rencontre entre la vision sacré de la nature et l'emprise de la domination de la nature grâce au développement permanent de la puissance de la pensée libre. Cette dernière vise à accroître la puissance de l'homme européen sur tout ce qui est naturellement extérieur au continent européen. Sa caractéristique fondamentale est de réorganiser les collectivités humaines d'Afrique et elle a pour finalité la manipulation et la domination des communautés tribales considérées dans cette optique comme des "*ressources naturelles*".

Les rapports institués par la domination des communautés tribales africaines établissent une organisation sociale qu'elle produit par le biais de la destruction transformatrice de la tribu et qui prend le nom de la modernité, terme qui est significatif des liens avec l'exploitation de la nature. Ces rapports confirment bien que l'homme africain et sa communauté ne sont pas la finalité de cette même modernité, mais au contraire le processus de désagrégation des communautés tribales qui s'enracine dans la distinction conflictuelle Homme-Nature et dans les rapports que l'un noue avec l'autre pour s'accomplir.

Ces rapports conduisent, en définitive, à la destruction du fondement même du sacré. De ce point de vue, cette transformation effrite l'unité et

l'harmonie avec le sacré que structures tribales ont engendrées en Afrique Noire. Plus que tout, la pensée libre brise l'identité de chaque communauté tribale, rend à jamais impossible la restauration de celle-ci en secrétant en elle des individus produits par et pour la pensée libre. Le processus de destruction transformatrice des communautés africaines aboutit à l'émergence d'une nouvelle société humaine dans chaque communauté qui n'entretient plus avec les premières que des relations de perversion. Et cette "nouvelle" communauté construite sur un "*nouveau*" territoire trouve sa nouvelle identité et sa nouvelle unité dans l'activité d'exploitation et de domination des ressources naturelles et des hommes des sociétés européennes.

En effet, la pensée libre assure le retrait de la spontanéité des choses et des hommes par le développement des techniques de production accumulative des biens. Elle est le choix de la résistance et de l'affrontement aux choses. Elle s'effectue par la neutralisation et le désenchantement des éléments naturels qui permettent leur prédisposition et leur transformation au bénéfice de l'homme européen. La pensée libre conduit à la destruction transformatrice du sacré car celui-ci s'objective concrètement par l'apparition de la modernité. Elle conduit aux déséquilibres des activités sociales. Elle libère l'homme africain des Dieux. Elle est l'embarquement de celui-ci dans la conquête et dans la domination infinie, consécutivement au caractère illimité de ses besoins et de sa nature ambiguë et hybride.

Dès lors, l'Africain n'est plus l'obligé des Dieux, mais de sa propre pensée et, précisément de ce qu'il produit pour dominer la nature. Il a le pouvoir individuel de régler ses rapports et de réguler ses conflits avec le monde. L'affirmation de cette singularité qui est au fondement de la situation actuelle permet à l'homme africain de restituer sa possession de pouvoir penser non plus par l'entremise de ses ancêtres mais par lui-même. Il devient lui aussi un être de désir. Il exprime désormais sa puissance et sa domination. Ce faisant, il considère sa pensée comme une œuvre produite par lui et dont il a l'entière responsabilité. Ainsi la pensée libre apparaît comme la conséquence

du renversement de la dette de sens qui libère l'homme africain des dieux. Il est clair que le développement auquel est liée l'émergence de celui-ci n'est possible que par ce retournement qui engendre le pouvoir de faire référence à la pensée libre qui l'aide à maîtriser et à construire son propre destin.

Les communautés africaines sont ébranlées. Elles se voient en rupture avec l'organisation sociale tribale dans laquelle elles n'ont plus leur place et qui ne répond plus à leurs aspirations. Ces nouvelles couches réagissent contre l'ordre social existant par la violence. Les exemples les plus frappants de cette décomposition sont l'affaiblissement de l'autorité tribale, l'effondrement des structures tribales, la dispersion et la restructuration des populations tribales. L'introduction la pensée libre provoque inévitablement la destruction transformatrice de l'homme africain. Cette destruction transformatrice a pour conséquence ultime la crise de légitimité. Si la destruction des structures tribales a assurément des conséquences sur le fondement de l'homme africain, celle-ci a des conséquences qui ont résulté de la transformation des rôles et de l'institution des autorités tribales.

La famine des communautés tribales, l'appauvrissement des populations rurales, l'exode rural, la perversion totale des valeurs tribales ne sont que les effets perceptibles, constables d'une expansion de la modernité condamnant à mort les communautés tribales, de façon irréversible. Car, du fait de l'imbrication de l'économie, de la politique, de la culture dans le sacré, la destruction de sa dimension économique revient, pour la communauté tribale, à la destruction des autres dimensions, et donc à celle de son être propre.

Dès lors, il est permis de dire que la privation de l'homme africain de son pouvoir d'auto-suffisance matérielle, conséquence de l'introduction de la pensée libre, provoque chez lui la mutilation de son être propre, ou, pour le dire autrement, le rabougrissement de sa vie. Le sous-développement économique, la pauvreté matérielle croissante de l'Afrique sont tout à la fois

les conséquences et les manifestations visibles d'un phénomène plus profond, pratiquement indicible, celui d'un appauvrissement métaphysique, d'une perte ontologique qu'on pourrait appeler le "*retrait de l'africanité*". Cette expression vise à désigner l'abandon du sacré, cause de la paralysie progressive des structures socio-politiques. Les symboles transmis de génération en génération qui déterminent l'unité et surtout la spécificité de chaque groupe africain ne peuvent plus assurer leur pérennité. Ces symboles deviennent désuets et on assiste de manière inactive au dépérissement progressif des conditions historiques qui définissaient l'existence des communautés africaines, et dont la conséquence ultime se trouve sans aucun doute dans le reniement au sacré.

### **Conclusion**

La rationalité tribale est radicalement opposée à la rationalité européenne fondée sur le pouvoir de domination de la libre pensée et dont l'une des conséquences est la production d'une nouvelle forme d'organisation sociale. L'imposition de la libre pensée est concrètement porteuse d'un antagonisme des systèmes. En assignant aux communautés ethno tribales la libre pensée, les Occidentaux les privent de penser une expérience qui s'engendre et s'ordonne en raison d'une conception implicite des rapports des hommes entre eux et d'une conception de leurs rapports avec le monde. Ils leur interdisent de penser ce qui est pensé dans toutes les sociétés et qui donne à cette société son statut de société humaine. La conséquence ultime d'un tel fait est le manque de repère dont souffrent les communautés africaines. Celles-ci sont refusées dans leur principe d'identité et affaiblis par les mécanismes structurels. L'introduction de la pensée libre aux communautés ethno-tribales est l'étape ultime de leur destruction et de leur organisation socio-politique en vue d'une nouvelle édification.

## Bibliographie

- AMIN, Samir (1989), *La Faillite du développement en Afrique et dans le tiers-monde, une analyse politique*, Paris, L'Harmattan.
- ARENDT, Hannah (2006), *Les origines du totalitarisme : l'impérialisme*, Paris, Seuil.
- BADIE, Bertrand et Birnbaum Pierre (1979), *Sociologie de l'État*, Paris, Grasset.
- BALANDIER, Georges (1976), *Anthropologie politique*, Paris, PUF.
- BAYART, Jean-François (1985), *L'État au Cameroun*, Paris, Presses de Sciences Politiques.
- BENOT, Yves (1975), *Indépendances africaines. Idéologies et réalités*, Paris, Maspero.
- BIARNES, Pierre (1980), *L'Afrique aux Africains, 20 ans d'indépendance en Afrique noire francophone*, Paris, A. Colin.
- BINAM, Prince (2008), *La transcolonisation ou le drame de l'Afrique contemporaine*, Yaoundé, Cognito, coll. Dialogue des cultures.
- BIRNBAUM, Pierre, *La logique de l'État*, Paris, Fayard.
- BONTE, Pierre et Izard Michel (2007), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, coll. « Quadrige ».
- BOURGOIN, Henri (1984), *L'Afrique malade du management*, Paris, J. Ricollée.
- BRAILLARD, Philippe et Djalili, Mohamed-Reza (1984), *Tiers monde et relations internationales*, Paris, Masson.
- CALLOIS, Roger (1963), *L'Homme sacré*, Paris, Gallimard.
- CARFANTAN, Jean-Yves et Condomines, Charles (1980), *Qui a peur du Tiers-monde ? Rapport Nord - Sud : les faits*, Paris, Seuil.
- DUMONT, René (1962), *L'Afrique noire est mal partie*, Paris, Seuil.
- ENGELS, Friedrich (1977), *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Moscou, Éditions du Progrès.
- FANON, Frantz (1961), *Les Damnés de la terre*, Paris, Maspero.

- GAUCHET, Marcel (2005), *La condition politique*, Gallimard, Paris.
- GODELIER, Maurice (2007), *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel.
- GOLDSCHMIDT, Victor (1974), *Anthropologie et politique*, Paris, Vrin.
- GONIDEC, Pierre (1978), *Les systèmes politiques africains*, Paris.
- HEIDEGGER, Martin (1958), *La Question de la technique*, in Essais et conférences, Paris, Gallimard.
- KANE, Cheikh Hamidou (1961), *L'Aventure ambiguë*, Paris, U.G.E.
- KI-ZERBO, Joseph (1981), *Histoire de l'Afrique Noire*, Paris, Hatier.
- LAPLANTINE, François (1995), *L'anthropologie*, Paris, Payot.
- LEVI-STRAUSS, Claude (2002), *Le totémisme aujourd'hui*, Paris, PUF.
- , Claude(2008), *Œuvres*, Paris, Gallimard.
- LISSOUBA, Pascal (1975), *Conscience du développement et démocratie*, Abidjan/Dakar, NEA.
- MAHIOU, Ahmed (1969), *L'avènement du parti unique en Afrique noire*, Paris, Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence.
- MAPPA, Sophie (1996), *Puissance et impuissance de l'État*, Paris, Karthala.
- MARX, Karl (1969), *Le Capital*, t. 1, trad. J. Roy Paris, Garnier-Flammarion.
- MARX, Karl & Engels (1979), *Textes sur le colonialisme*, Moscou, Éditions du Progrès.
- MAUSS, M (1968), *Œuvres complètes*, I, Paris, Éditions de Minuit.
- MEILLASSOUX, Claude (1999), *Anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire*, Paris, EHESS.
- MEISTER, Albert (1966), *L'Afrique peut-elle partir ?* Paris, Seuil.
- MEMMI, Albert (1966), *Portrait du colonisé*, Paris, J.J Pauvert-Liberté.
- NJOH, Mouelle (1970), E, *De la médiocrité à l'excellence*, Éditions Cle, Yaoundé.

- POTHOLM, Christian (1982), *La Politique africaine : théories et pratiques*, Paris, Éditions. Economica.
- SARTRE, Jean Paul (1964), *Situation critique de la raison dialectique, colonialisme et néo colonialisme*, Paris, Gallimard.
- SEGALEN, Martine (1998), *Rites et rituels contemporains*, Paris, Nathan.
- SENGHOR, Léopold Sédar (1964), *Liberté I, Négritude et humanisme*, Paris.
- SPINOZA, Baruch (1967), *L'Éthique* in *Œuvres complètes*, Paris, NRF/ La Pléiade.
- SURET-CANAL, Jean (1972), *Afrique noire. De la colonisation aux indépendances, 1945-1960*, Paris, Éditions Sociales.
- SYLLA, Lanciné (1977), *Tribalisme et parti unique en Afrique noire*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques.
- TRENT, Schroyer (1980), *Critique de la domination*, trad. J. Debouzy, Paris, Payot.
- ZIEGLER, Jean (1980), *Main basse sur l'Afrique*, Paris, Seuil. ■■■■